

UNIVERSITE DE TOLIARA
FORMATION DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE
OPTION GEOGRAPHIE

Mémoire en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies

**LA GESTION PAYSANNE DE L'ESPACE
FORESTIER DE TSIMEMBO
(Antsalova – Mahajanga)**

présenté par

NARIMANANTSIORY – Rafidisoa

Membres de jury

Président : Monsieur Jean Louis RABEMANANTSOA– Maître de Conférence à l'Université de Toliara

Rapporteur : Madame Joselyne RAMAMONJISOA – Professeur titulaire à l'Université d'Antananarivo

Juge :

2004

UNIVERSITE DE TOLIARA
FORMATION DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE
OPTION GEOGRAPHIE

Mémoire en vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies

**LA GESTION PAYSANNE DE L'ESPACE
FORESTIER DE TSIMEMBO
(Antsalova – Mahajanga)**

présenté par

NARIMANANTSIORY – Rafidisoa

Membres de jury

Président : Monsieur Jean Louis RABEMANANTSOA– Maître de Conférence à l'Université de Toliara

Rapporteur : Madame Joselyne RAMAMONJISOA – Professeur titulaire à l'Université d'Antananarivo

Juge :

2004

Gérer les forêts, c'est gérer des conflits.

J. Weber

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a vu le jour grâce à la contribution d'innombrables individus et institutions. Nous tenons à exprimer alors nos profondes gratitude pour leur soutien considérable et inestimable. Nos reconnaissances s'adressent ainsi au personnel

- *du Programme Bemaraha et son Coordinateur, Monsieur Rasoloson Arson Vorjy*
- *de terrain à Andranobe de l'ONG Peregrine Fund*
- *du Projet Mireha à Mascarivo*

Toute notre gratitude va également

- *Aux populations des environs du massif forestier de Tsimembo, ainsi que les autorités locales,*
- *A l'équipe de l'ANGAP Toliara, et notamment son directeur inter régional, Monsieur Jocelyn RAKOTOMALALA, qui n'a cessé de nous encourager durant la réalisation de cette étude. Malgré ses lourdes responsabilités, il a toujours eu un œil attentif pour que nous puissions atteindre, dans des bonnes conditions, nos objectifs,*
- *A Monsieur Bernard KOTO, Maître de Conférence à l'Université de Toliara et Directeur Général de l'Environnement au MINEEF, qui a lu une grande partie de cette étude et a apporté ses critiques,*
- *Aux enseignants de la formation doctorale pluridisciplinaire de Toliara et le Responsable du troisième cycle, sans eux, cette soutenance n'ait pas lieu.*

Nous remercions tout particulièrement les membres de jury :

- *Monsieur Jean Louis RABEMANANTSOA, Maître de Conférence à l'Université de Toliara, qui a bien voulu présider cette soutenance,*
- *Madame Jocelyne RAMAMONISOA, Professeur Titulaire à l'Université d'Antananarivo d'avoir corrigé ce travail et de nous avoir présenté à cette soutenance,*
- *A Monsieur Emmanuel FAURDUX qui nous a encadré, non seulement dans le cadre de cette étude mais tout au long de notre formation dans le domaine de la recherche depuis 1987. Après de lui, nous avons recueilli compréhension et conseils. Il n'a pas hésité aussi à faire parti du jury en tant que juge.*

Nous sommes sincèrement sensible à la compréhension que vous nous avez montrée dans la réalisation de cette étude et nous espérons que vous trouviez ici nos profondes gratitude.

Mille merci à Bakoly, ma femme, pour son soutien moral !

SOMMAIRE

INTRODUCTION	2
PREMIERE PARTIE : DEMARCHE	7
Chapitre 1 : PROBLEMATIQUE	8
Chapitre 2 : HYPOTHESES	13
Chapitre 3 : METHODOLOGIE	14
III.1 - L'approche en terme de systèmes de production	14
III.1.1 – <i>Une spatialisation des types de systèmes de production</i>	14
III.1.2 – <i>Choix des villages</i>	17
III.1.3 - <i>Les informateurs</i>	18
III.1.4 - Les grands axes des systèmes de production	23
III.2 - Une approche visant à décrire les liens unissant les villageois à la forêt	25
III.3 - Une approche visant à identifier les structures locales du pouvoir et entrevoir la nature des luttes qui opposent les différents types de pouvoirs locaux	25
Discussions méthodologiques	30
DEUXIEME PARTIE : UNE EVOLUTION RAPIDE DES REPRESENTATIONS DE LA FORET	32
Chapitre IV : LES SYSTEMES DE PRODUCTION	33
IV.1 - Le système de production sakalava vazimba	33
IV.2 - L'importation dans le Melaky du système de production des Sakalava du Menabe	
IV.3 - Les migrations anciennes	34
Chapitre V : LA FORET DANS LA SOCIETE SAKALAVA ANCIENNE	37
V.1 - La forêt : domaine de la Surnature	37
V.2 - Les modalités d'appropriation des ressources forestières	43
V.3 - L'accès individuel à la forêt dans le cadre des règles communautaires	43
V.3.1 - Des initiatives individuelles	43
V.3.2 - Des activités de groupes	44
V.3.3 - Les règles régissant les activités forestières	44
Chapitre VI : LA GESTION DE LA FORET ET DES RESSOURCES NATURELLES DANS LE NOUVEL EQUILIBRE	47
VI.1 - L'utilisation des ressources naturelles par les villageois	47
VI.1.1 - Le miel	47
VI.1.2 - Chasse et cueillette	49
VI.1.3 - Les richesses aquatiques	51

VI.2 - L'exploitation des sols forestiers	55
Chapitre VII : Les bouleversements liés aux phénomènes migratoires	59
VII.1 - L'histoire des migrations dans l'Ouest	59
VII.2 - Des flux migratoires extra régionaux	59
VII.3 - Les conditions d'installation des migrants au cours du XX^e siècle	61
Chapitre VIII : Les cinq sous systèmes et la construction d'un équilibre relatif	63
VIII.1 - La mise en place des cinq sous systèmes	63
VIII.2 - La nouvelle importance des cultures de rente	64
VIII.3 - Les rapports inter ethniques et leur évolution	64
VIII.3.1 - Conflits entre agriculteurs et éleveurs	65
VIII.3.2 - Réactions sakalava face aux flux migratoires	66
Chapitre IX : LES EXPLOITATIONS FORESTIERES	69
PARTIE III : MIGRANTS DE PLUS EN PLUS DOMINANTS MAIS TENDANCE VERS UNE UNIFORMISATION DES SYSTEMES DE PRODUCTION ET UNE ACCELERATION DE LA DESTRUCTION	72
Chapitre X : L'ACCELERATION DES FLUX MIGRATOIRES ET DE LA TRANSGRESSION DES REGLES	73
X.1 - Les causes de migration vers le Bemaraha	73
X.2 - L'affaiblissement sur longue durée du pouvoir traditionnel	73
X.2.1 - Le déclin du pouvoir lignager	74
X.2.2 - Le déclin du pouvoir des <i>tompondrano</i>	74
X.2.3 - Les migrants débordent de plus en plus souvent ce qui reste du pouvoir traditionnel	75
X.2.4 - Les conséquences de la crise du pouvoir local sur les situations concrètes dans la région de Tsimembo	75
Chapitre XI : L'EVOLUTION DES SYSTEMES DE PRODUCTION VERS UN MODELE UNIQUE	77
XI.1 - La mise en difficulté de tous les systèmes présents	77
XI.1.1 - L'élevage bovin en milieu forestier	77
XI.1.2 - Crise des activités de cueillette	84
XI.2 - Les adaptations subies par les cinq sous systèmes	85
XI.2.1 - La nouvelle organisation des terroirs	85
XI.2.2 - Les flux vers Bemamba	85

XI.2.3 - Les points de résistance de l'ancien système : affirmation de la notion de <i>tompontany</i>	87
XI.3 - Vers un système unique	89
Chapitre XII - Les nouvelles attitudes à l'égard de la forêt	91
XII.1 - Les attitudes générales	91
XII.2 - Cultures sèches	91
XII.3 - Riziculture de saison de pluies	91
XII.4 - La pêche	92
XII.5 - Transport par charrette	92
XII.6 - Recours aux bois de savanes pour satisfaire les besoins secondaires	92
XII.7 - Les éleveurs	93
XII.8 - La sédentarisation des défricheurs	93
XII.9 - Les stratégies égoïstes	94
DISCUSSIONS	95
SUGGESTIONS	97
CONCLUSION	98
BIBLIOGRAPHIE	100
ANNEXES	103

Glossaire

- Asara : saison de pluies
- Asotry : saison sèche et fraîche
- Baiboho : champ de culture permanent
- Babaky : fruit de cucurbitacée séché servant de cruche très souvent
- Daba arahin-dolo : médium reliant les vivants aux ancêtres
- Donake : procédé traditionnel de capture des zébus sauvages
- Dina : convention sociale
- Dadiny : racine – mère des tubercules sauvages
- Faosa : période sèche à températures élevées
- Fady : interdit ou tabou
- Fivondronana : subdivision administrative correspondante à la sous – préfecture
- Fokontany : base du découpage administratif à Madagascar
- Hatsake, Tetik’ala, Tavy : Culture sur abatis / brûlis
- Koban-tany : une sorte d’étagère utilisée aux différentes cérémonies d’offrandes
- Kibitsoky : lasso
- Kizo : couloir ou passage à caractère obligatoire pour qu’on déplace clandestinement des zébus
- Korao : originaire du Sud – Est de Madagascar, une appellation dans l’Ouest
- Loa-drano : ouverture de la saison de pêche traditionnelle
- Lohavony : cérémonie de prémices
- Likely : pauvre
- Mpitoka ou mpitana hazomanga : chef de lignage
- Mihiratse : rendre visite
- Manimpa lamba : procédé pour rendre sauvage les zébus
- Mpanarivo : riche, propriétaire de grand troupeau de zébus
- Mpiavy : migrant
- Maroabo, Sambosa, malisa, Sambitea, Hirijy, Tsalofa, Velokamana, Ambalavahy, Vangovato, Beosy ou Bôsy : des lignages vazimba et / ou sakalava
- Mandraoke : type de vol de zébus – razzia
- Mpitindroke : chasseur ou celui qui vit de la cueillette
- Mena ahitse : inter saison

- Omby mora : bœuf domestique
- Omby henja : zébus semis – sauvages
- Ombiasy : devin – guérisseur
- PCDI : Projet de Conservation et de Développement Intégré
- Ranovory : plan d'eau
- Sidiny : le tubercule comestible que l'on extrait
- Satria, Maromineha : des marques d'oreilles des lignages sakalava et / ou vazimba devenus appellation du groupe propriétaire du troupeau.
- Sondron-tany : presque îles des grands lacs
- Tindroke : chasse et pêche
- Tompon-drano : gestionnaire d'un plan ou d'un cours d'eau
- Tanà velon'asara : village habité seulement durant la saison de pluies
- Tandroy, Betsileo, Merina, Temoro, Antesaka, Sakalava, Vazimba : des groupes ethniques malagasy
- Tromba : signifie à la fois le rite de possession, l'esprit possesseur et le médium possédé
- Tsingy : relief karstique, spécifiant le Bemaraha
- Tompon-tany : les premiers occupants (terme utilisé surtout pour distinguer le degré d'enracinement à la terre)
- Titike : injure collective
- Toa-mena : hydromel
- Vazimba an-drano : Vazimba qui vivent surtout au bord des lacs et des cours d'eau
- Vazimba an-tety : Vazimba qui habitent surtout le plateau de Bemaraha
- Vantaza : abri provisoire de saison sèche
- Valafohy : petit parc
- Zannahary : Dieu
- Ziva : parenté à plaisanterie

Liste des acronymes et abréviations

- ANGAP : Association Nationale pour la Gestion des Aires Protégées
- APLUS : Approche Pluridisciplinaire d'une Unité Sociale
- CNRE : Centre National de Recherche sur l'Environnement
- CFPF : Centre de Formation Professionnelle Forestière
- DEF : Direction des Eaux et Forêts
- DESPAM : Déforestation et Sociétés Paysannes de Madagascar
- ERA : Equipe de Recherche Associée
- FIMPAMENA : Fikambanana Mpitrandraka Alan'i Menabe
- FOFIFA : Foibe Fikarohana momba ny Fiompiana sy Fambolena
- GELOSE : Gestion Locale Sécurisée
- IRD : Institut de Recherche pour le Développement en Coopération
- ONG : Organisme Non Gouvernemental
- ONE : Office National de l'Environnement
- SAFCO : Sauvegarde de la Forêt de la côte Ouest
- VSF : Vétérinaire Sans Frontière

LISTE DES TABLEAUX

N° tableau	Titre	Page
I	Choix des villages enquêtés	18
II	Les informateurs clés	19
III	Enquêtes au niveau des ménages	20
IV	Récapitulatif des activités principales des foyers enquêtés	21
V	Réunions villageoises	22
VI	Focus group	23
VII	Fiche récapitulative des entretiens	24
VIII	Schéma de l'étude sur terrain	29
IX	Calendrier de chasse traditionnel	45
X	Comparatif de la valeur énergétique des régimes alimentaires	49
XI	Localisation des grandes cueillettes	50
XII	Prix des peaux de crocodile	51
XIII	La fabrication de pirogue : espèces utilisées et durée de vie d'une pirogue	53
XIV	Implantation des groupes ethniques à Soatanà	60

TABLE DES FIGURES

Fig. n°	Titre	Page
1	Carte de situation du massif forestier de Tsimembo	1
2	Carte de la répartition spatiale des sous systèmes de production autour du massif forestier de Tsimembo	16
3	Carte de migration des grands éleveurs vers les environs de Tsimembo	35
4	Schéma classique d'essaimage des éleveurs Sakalava	36
5	Schéma d'un koban-tany	38
6	Croquis de l'espace forestier de Bejea	41
7	Structuration de l'occupation de l'espace à Mahavono	42
8	Croquis des défrichements autour de Tsimembo	48
9	Croquis de la reconquête de l'espace par la périphérie dans le Sud de Tsimembo	52
10	Apiculture traditionnelle et collecte de miel	54
11	Les campements saisonniers et riziculture à Andranobe	56
12	Forêt Classée de Tsimembo et les lots d'exploitations forestières	67
13	Terroir d'Ambalakida Antseranandaka	70
14	Principales directions des vols de bœufs	80
15	Les pâturages de saisons de pluies d'Ambereny	82
16	Un pâturage forestier dans la partie Sud de Tsimembo	83
17	Mouvements saisonniers du troupeau de Bejea	88

LISTE DES PHOTOS

1 - Quelques vues aériennes de la partie orientale de la forêt de Tsimembo et la savane de Belanela

2 – Quelques vues sur les activités de pêche

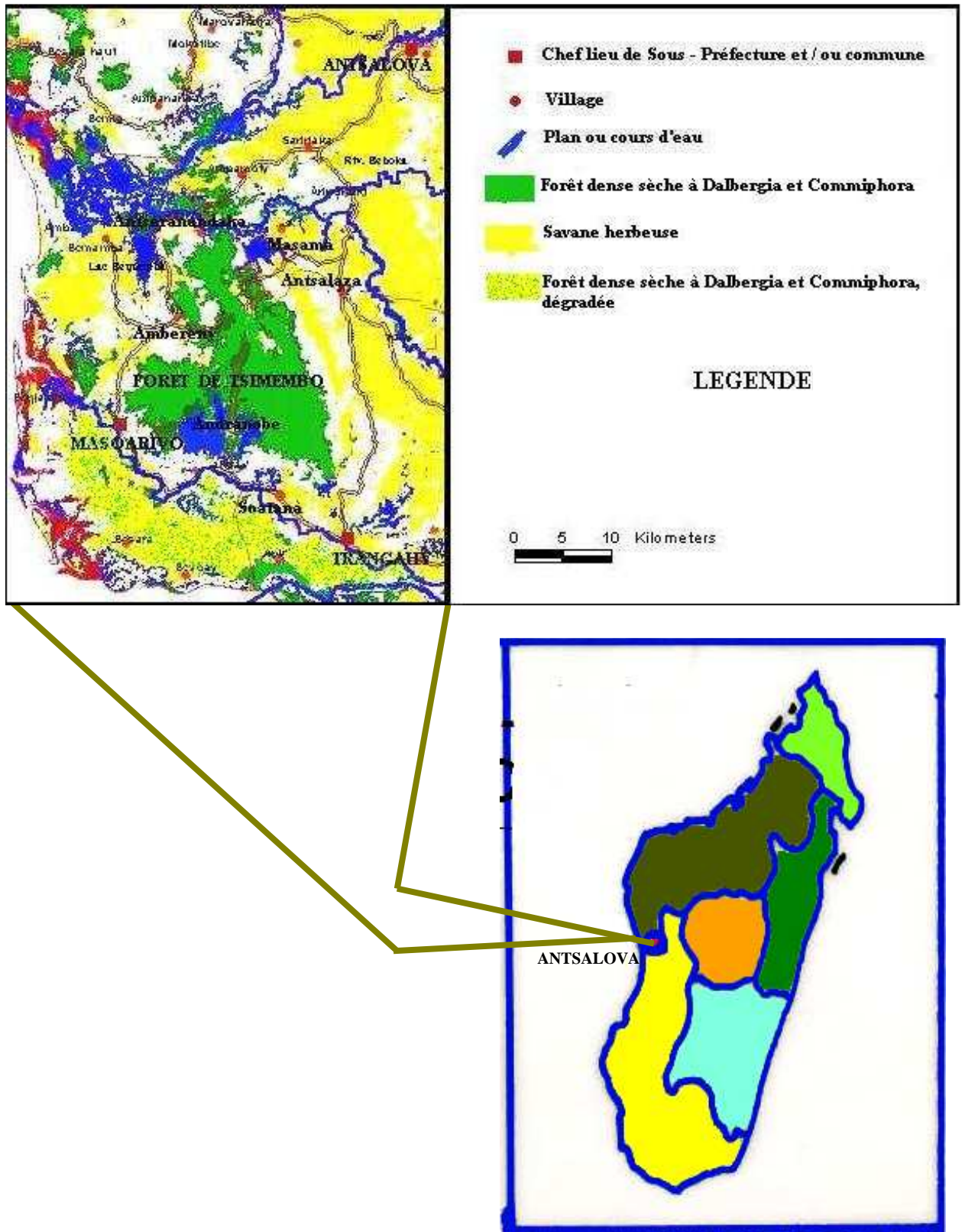
3 – Les différents types de clôtures

4 – Des cases construites à partir du Hazomalany

5 – Lieu de stockage de bois de la FIMPAMENA, Technique d’abattage de bois dur et Développement des termitières sur les savanes

6 – Dans la forêt dense sèche de Tsimembo

Fig. n° 1 : Carte de situation du massif forestier de Tsimembo



INTRODUCTION

On assiste actuellement à Madagascar à un phénomène quasi général de dégradation de la forêt (ONE 1999). Les causes de ce phénomène sont anciennes et ne sont pas toutes anthropiques. Pour de nombreux auteurs, « *les savanes occupaient sans doute un espace important dans l'Ouest et le Sud – Ouest, mais certainement pas tout l'espace* » (Morat, 1973.)

Plusieurs éléments sont présentés en faveur de ce point de vue. L'existence d'oiseaux « *endémiques hautement spécialisés aux milieux de savane* » (Langrand, 1995) implique une existence très ancienne des savanes. De même, on peut penser que les hommes qui vécurent autrefois dans ces régions étaient peu nombreux et appartenaient à une culture qui « *les dissuadait de détruire inutilement l'œuvre de Zanahary* » (Fauroux, 1997.) Les feux de brousse de fin de saison sèche ont toujours été pratiqués. Certains incendies ont pu être déclenchés par la foudre, frappant la forêt sèche après une longue période de sécheresse.

Selon Ph. Morat, « *les paléoclimats ont probablement favorisé l'extension de formations xérophiles en phase sèche, et une reconquête de l'espace par les forêts denses en phase plus humide. L'actuelle phase de relatif assèchement aurait déséquilibré les rapports des êtres vivants avec leur milieu et préparé ainsi la disparition du couvert végétal* » (Morat, cité par Salomon 1987.)

L'accélération récente du phénomène de déforestation alerte la plupart des opinions, depuis déjà des années. De multiples causes (culture sur abattis / brûlis, besoins en bois accrus en ville aussi bien en charbon qu'en planches ou bois ronds) sont à l'origine de cette accélération. Elles commencent à être bien connues car elles ont été étudiées sous des aspects très divers par des programmes de recherche fondamentale comme DESPAM (Déforestation et Sociétés Paysannes de Madagascar) et GEREM (Gestion des Espaces Ruraux et de l'Environnement à Madagascar) du CNRE / IRD, BEMA / FOFIFA, Terre – Tany, . . . ou de recherche appliquée comme la SAFCO et CFPF de la Coopération Suisse dans le Menabe, . . .

Les cultures sur abattis / brûlis (*hatsake, tetik'ala, tavy* selon la région) sont en pleine expansion, notamment parce que la demande de maïs pour La Réunion a incité les agriculteurs à produire pour l'exportation, et non plus pour la seule autosubsistance. (Blanc

Pamard, 2000) Le boom du maïs a une série d'effets pervers qui ont parfois conduit les villageois à défricher seulement pour faire valoir leurs droits sur la terre, avant que des migrants n'aient commencé à détruire " leur " forêt. (Blanc Pamard, 2000)

De même, la croissance urbaine a fortement dopé l'activité des exploitations forestières, le bois jouant, notamment, un grand rôle dans les nouvelles constructions et, plus particulièrement, dans les constructions à bon marché et la fabrication de charbon de bois. (Randriamanarivo, 1999)

Si on prolonge dans le futur le rythme actuel de la déforestation, on arrive à une catastrophe écologique majeure qui conduirait en quelques décennies à la disparition quasi totale des forêts malgaches et à l'effondrement d'un des piliers essentiels de la spécificité de Madagascar. Le problème posé est donc grave et urgent. Les pouvoirs publics et les opérateurs en ont d'ailleurs une conscience aiguë. [Programme GELOSE (¹), multiplicité d'ONG (²) et d'institutions internationales de recherche intervenant sur le thème de la déforestation et des mesures de conservation qui s'imposent, multiples déclarations des pouvoirs publics, le Plan d'Actions Environnementales, . . .]

Les gens vivant en milieu rural semblent être souvent pris dans des logiques inexorables qui les obligent à déforester pour survivre (culture sur brûlis ou main – d'œuvre dans des exploitations forestières) ou pour satisfaire leurs stratégies sociales. (Réau, 1997, citait l'exemple d'un riche éleveur, aux alentours de la rivière Kabatomena, qui laisse des migrants venant du Sud défricher la forêt, sauf dans des lieux où il laisse paître ses zébus)

En fait, le processus de déforestation est très inégalement avancé. Il est quasi achevé en certains lieux. Tel est le cas le long de la Route Nationale n° 7 vers le sud, aux alentours d'Andranovory, à 70 km de Tuléar, où une magnifique forêt primaire, autrefois peuplée de lémuriens, a été entièrement rasée pour laisser la place, de part et d'autre de la route, à des collines caillouteuses. Ailleurs, la disparition de la forêt est presque certaine à court terme si l'exploitation continue au rythme actuel. C'est le cas de la partie orientale de la forêt Mikea dans laquelle les sols sont relativement riches et permettent de bon rendement pour le maïs sur

¹ Gestion locale sécurisée : instituée par la loi 96 025 du 30 septembre 1996, elle consiste à confier aux communautés de base la gestion de certaines ressources comprises dans la limite de leurs terroirs (ONE, 1999)

² ONG : Organisation non gouvernementale telle que Peregrine Fund et le JWPT dans la région d'Antsalova

brûlis forestiers – la distance de recul de la lisière de la forêt est de 4 km entre 1999 et 2000 selon les images satellites (GEREM, 2001), alors que la partie occidentale, sur sols pauvres, paraît avoir des chances d’être mieux préservée. Il en est de même pour les forêts du Menabe au sud de la Kabatomena (la branche sud du fleuve Morondava) qui n’apparaissent plus que sous la forme de quelques immenses baobabs (Adansonia grandidieri ou Adansonia rubrostipa) que les essarteurs ⁽³⁾ ont renoncé à abattre mais qui témoignent de l’existence ancienne d’une vaste forêt. Dans d’autres cas, la forêt est mieux préservée, mais dans des conditions de grande fragilité. C’est le cas de la forêt de Kirindy au nord de la Réserve d’Andranomena, où l’on tente d’appliquer la Gestion Participative des Forêts, mais le départ, de la Coopération Suisse ⁽⁴⁾ pourrait avoir des conséquences désastreuses.

LE MILIEU D'ETUDE

Situation administrative

La forêt de Tsimembo se situe dans la Sous Préfecture d'Antsalova, Province de Mahajanga. Elle appartient à trois Communes : Antsalova, Masoarivo et Trangahy (cf. fig. n° 1 : Carte de situation du massif forestier de Tsimembo).

Milieu physique

Climat caractérisé par une forte concentration des précipitations :

Climat tropical sec, marqué par le contraste entre une saison sèche qui est tantôt fraîche, tantôt tiède (hiver austral) et une saison pluvieuse très chaude. La saison sèche dure sept à huit mois, d'avril à octobre. Les précipitations varient entre 500 et 1000 mm par an. La température moyenne se situe entre 25 et 28° C avec des extrêmes à 9° C en juillet et 38° C en décembre (Bousquet et Rabetaliana, 1992).

³ L'essart désignant en général l'étendue défrichée (Brunet, 1995)

⁴ La Coopération Suisse apportait beaucoup de soutien (technique, financier et matériel) dans la préservation des forêts dans le Menabe. Leur départ signifie diminution ou arrêt des appuis.

Les sols sont généralement sableux

La région bénéficie de plusieurs plans d'eau (rivières, lacs et plaines marécageuses), d'où la fréquence des sols alluvionnaires au pourtour des lacs et des cuvettes de débordement. Ces sites sont très favorables à l'installation humaine (eau abondante, sols fertiles). A l'intérieur des forêts, les humus sont plutôt épais notamment sur les sols noirs, les plus riches (vertisols). (Bousquet et Rabetaliana, 1992)

Une forêt dense sèche décidue : la forêt de Tsimembo constitue un massif de 43.800 ha. C'est une forêt dense sèche à trois étages de végétation (DEF, 1996 et CFPF, 1997) avec un sous bois dense avec des Rubiaceae (*Fatikahitra* - *Canthium* sp., *Kafeala* - *Coffea menabensis*) où l'on trouve de nombreuses lianes des familles des Asclepiadaceae (*Lombiro*) et des géophytes (*Tacca pinnatifida* et des Dioscoreae). La strate supérieure comprend surtout de *manary foty* - *Dalbergia purpurescens*, *manary toloho* - *Dalbergia cholocarpa*, *maintifototse* - *Diospiros tropophylla*, *mafay* - *Geycarpus americanus*, *apeny* - *Strychnos madagascariensis*, *arofy* - *Commiphora guillaumini*. Dans la strate moyenne, on a des *Commiphora*, *Delonix*, *Hernandia voyroni*. La partie sud de Tsimembo est classée mais ses limites sur le terrain ne sont pas matérialisées.

La partie occidentale de Tsimembo est fortement dégradée (*hatsake*, grands exploitants forestiers et petits bûcherons). Il en est de même pour la partie sud avec le développement de la pêche et l'ouverture d'un sentier du côté d'Antsalaza.

Toutefois, la forêt s'étend du côté de Masamà et sur les anciennes rizières abandonnées (Masamà, Ankibabaky) avec le développement spontané de jujubiers (*Ziziphus mauritania*), de tamariniers (*Tamarindus indica*) et de quelques pieds de *namoloana* (*Foetidia retusa*).

Milieu humain

La forêt de Tsimembo est située dans le Melaky qui fût autrefois un petit royaume entre les grands royaumes du Menabe et du Boina. Les autochtones sont des Sakalava, Sakalava Vazimba et Sakalava Bôsy (on écrit parfois beosy, mais les gens de ce groupe préfèrent se désigner sous le terme de bôsy car beosy - littéralement "beaucoup de chèvres" - est péjoratif, la seule vraie richesse étant constituée par les bœufs). Parmi les migrants, on note surtout la

présence de Korao (en fait, des Antesaka et des gens venus du Sud - Est), de Tandroy, de Betsileo, de Temoro et de Merina. Les autres groupes ethniques sont faiblement représentés. Malgré l'intensité croissante de la migration (Andrian-Harivelo, 1997), le *fivondronana* d'Antsalova est encore faiblement peuplé avec 4 habitants au km² en 1988. Pourtant, les *tompontany* ne sont plus majoritaires. Leur système social de production commence à être submergé par celui des migrants.

Les premiers occupants connus de la région furent pourtant les Vazimba. On distingue les *Vazimba andrano* qui vivent au bord des lacs et des fleuves et les *Vazimba antety* qui vivent sur le plateau du Bemaraha et, notamment, dans les Tsingy. Parmi les *Vazimba andrano*, qui sont donc les maîtres des lieux depuis plusieurs siècles, les *Maroabo* (dont la marque d'oreille de zébus ⁽⁵⁾ est "*satria*") sont les propriétaires du lac Befotaky ainsi que des forêts immédiatement environnantes, les *Sambosa* (dont la marque d'oreille est "*maromineha*") contrôlent, eux, le lac Soamalipo avec ses forêts.

Les principales activités ont été l'élevage bovin, la pêche dans les plans d'eau douce (*ranovory*) et les rivières, l'agriculture constituée surtout par la riziculture de décrue, les bananiers, patates douces. La région a connu un mode de vie basé sur la cueillette, et la chasse reste jusqu'à nos jours l'activité principale pour certains individus. La population s'adonne aussi à la cueillette (collecte de fruits, de tubercules dans la forêt) durant la période de soudure.

⁵ "Le bœuf devient le symbole vivant et le substitut du clan auquel il appartient" (Fauroux, 1987)

PREMIERE PARTIE

DEMARCHE

Chapitre 1 : PROBLEMATIQUE

La région située au nord du Manambolo dans la région du Melaky où se trouvent les fameux Tsingy (inscrit par l'UNESCO au Patrimoine Mondial de l'Humanité) nous est apparue comme présentant un ensemble de cas d'autant plus intéressant qu'ils ont été très peu étudiés et que les évolutions qu'on peut y observer s'opèrent avec une grande rapidité. (Narimanantsiory, 1998)

D'abord, c'est une région faiblement peuplée. (Projet Bemaraha, 1996) Les atteintes à la forêt y sont relativement récentes et les dommages causés, même lorsqu'ils sont importants sont encore loin d'être irréversibles. Beaucoup d'indices [gonflement saisonnier des pêcheurs (Andrian – Harivelo, 1997), l'exploitation forestière ⁽⁶⁾], malheureusement, donnent à penser que le rythme de migration s'accélère, notamment parce que tous les projets écotouristiques (Fauroux, 2000) préconisent la construction d'un bon réseau routier connecté au réseau national, alors que c'est justement l'absence de voies de communication praticables qui a permis l'exceptionnelle protection dont ont bénéficié les forêts de la région.

Ensuite, les situations de destruction de la forêt s'y présentent de façons très diverses, de telle sorte que la réflexion peut s'exercer sur plusieurs cas de figures souvent représentatifs de situations que l'on retrouve déjà ailleurs à Madagascar ou que l'on ne tardera pas à y observer. Entre autres, on remarque :

- la situation caractéristique des Tsingy (relief calcaire, difficile d'accès) où la forêt est très bien conservée, notamment parce qu'un groupe autochtone, le clan Kabijo – appartenant au sous groupe ethnique Sakalava Bôsy – contrôle parfaitement la situation. Le pouvoir y est réparti de façon pyramidale au profit d'un chef de clan, très respecté. (Fianina, en préparation) Tous les migrants y sont obligés d'accepter les règles imposées par les notables Kabijo et leurs installations sont, aujourd'hui encore, sérieusement filtrées et contrôlées, de sorte qu'ils sont contraints d'utiliser avec modération les ressources naturelles en général et la forêt en particulier.

⁶ Le village de Soanierana - Ambereny est constitué d'une vingtaine de cases et la population est composée exclusivement de migrants manœuvriers de l'exploitation forestière sur Tsimembo

D'éventuelles politiques de protection de l'environnement pourraient, à la rigueur, se contenter de négocier avec les notables Kabijo ;

- dans la vallée de Miharana qui relie le plateau de Bemaraha à la forêt de Tsimembo, on trouve une situation assez proche de celle qui domine dans le Menabe. La savane gagne régulièrement sur la forêt qui n'est pas entièrement détruite. Elle subsiste, soit le long du fleuve sous forme de forêt galerie, soit sur les hauteurs qui surplombent les pâturages. La situation n'est pas désastreuse mais inquiétante, notamment, parce que nul ne sait clairement qui contrôle quoi. (Taillade, 1997) Les notables autochtones paraissent souvent dépassés par les événements, ne parviennent plus à affirmer leur autorité et les migrants anciens, eux – mêmes, sont souvent débordés par l'audace des migrants plus récents qui tendent à ne plus respecter aucune règle. L'inquiétude provient plus encore de la situation d'anarchie qui se profile à l'horizon (Narimanantsiory, 1998) que du rythme actuel de destruction plutôt plus faible que ce qu'on peut observer ailleurs.
- Par rapport à ces deux situations, la forêt de Tsimembo nous a particulièrement intéressé. Il s'agit de la plus grande forêt de la région avec ses 43 800 ha. Elle est caractérisée par une variété floristique et un important potentiel écotouristique en raison de la proximité de l'attraction touristique de grande valeur que constituent les *Tsingy*. Elle a été utilisée jusqu'ici avec une relative modération, mais tous les usages traditionnels y sont présents. De nombreux esprits sont invoqués avec régularité, il s'agit d'un lieu de cueillette et de chasse très apprécié de tout le voisinage, la présence de culture sur brûlis (*hatsake*) pas encore très envahissante, mais on y exploite aussi depuis longtemps – en toute illégalité – de bois précieux (CFPF, 1997) ⁽⁷⁾ Les atteintes déjà subies ne sont pas négligeables malgré l'immensité de la forêt, mais on peut encore la protéger à condition d'agir tant qu'il est encore temps. Tsimembo apparaît comme très représentatif à la fois de dysfonctionnements anciens et récents, mais aussi, et surtout, de nouveaux comportements paysans qui marquent, peut – être, un effort, de mesurer son impact sur la forêt et, éventuellement, d'en tirer des leçons qui pourraient servir ailleurs.

⁷ Le permis octroyé se situe parfois à des endroits non boisés comme Antokazo (cf. fig. n° 1 : Carte de situation du massif forestier de Tsimembo) mais l'exploitation a lieu dans la forêt de Tsimembo, selon le témoignage d'un agent de terrain cité dans l'étude de CFPF 1997.

Les dysfonctionnements concernent l'importance des prélèvements, parfois avec des autorisations officielles (CFPF, 1997), alors qu'il s'agit d'une forêt classée dans laquelle, normalement, toutes les formes de prélèvements sont absolument interdites. (Arrêté n° 694 MFR / FOR du 07 / 03 / 63, en annexe 1)

Parmi les nouveaux comportements, nous avons noté dès les premières reconnaissances que certains usagers (les villageois de Soanierana – des migrants, et de Masamà – des Sakalava) cherchent à moins utiliser la ressource forestière, peut – être par prudence pour la préserver, peut – être parce qu'ils se préparent au moment où, la ressource ayant disparu, il sera nécessaire de s'en passer, peut – être aussi pour d'autres raisons que nous allons chercher à élucider. Sans savoir encore s'il s'agit d'une situation exceptionnelle ou représentative d'une attitude qui pourrait être appelée à se généraliser, nous avons souhaité mieux comprendre ce phénomène qui se présente, localement, sous des formes assez diverses : les habitants de Masamà, pour leurs cases saisonnières, préfèrent chercher leur bois de construction aux dépens des formations végétales de moindre importance et, à une exception près, ne pratiquent plus de *hatsake* en forêts. En première approximation, cependant, il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un renoncement généralisé à l'utilisation de la ressource forêt. Bien au contraire, en effet, divers types de dégradations persistent ou, même, s'accroissent. On constate aussi l'apparition du problème, sans doute nouveau, de la juxtaposition de systèmes de production. Pour diverses raisons, certains éleveurs envoient plus qu'autrefois leurs bœufs en forêt, de sorte que, désormais, il faut clôturer les champs sur brûlis forestiers, ce qui constitue un inconvénient parfois dissuasif et incite les agriculteurs à développer plutôt la riziculture irriguée et les cultures de manioc en savane qui causent moins de problèmes. Autre nouveauté intéressante, du côté d'Ambereny, on voit apparaître des reboisements d'eucalyptus qui semblent liés au développement de l'apiculture.

Nous souhaitons donc, en premier lieu, mieux apprécier l'importance et la portée réelle de ces stratégies d'adaptation des systèmes de production locaux qui semblent, au moins en partie, viser à “ économiser ” la ressource – forêt : une évolution des représentations de la forêt.

En second lieu, la région de Tsimembo, des lacs d'Andranobe et des Tsingy fait actuellement l'objet de tentatives de mise en place de processus de type GELOSE ⁽⁸⁾ (ONE, 1999). Au niveau national, en effet, ont été envisagées de nombreuses solutions pour « *renverser la spirale de dégradation* ». (ONE, 1997) On parle de la “GELOSE”, de la foresterie communautaire, de la gestion participative des forêts, . . . Dans tous les cas se manifeste la volonté de promouvoir la participation directe des populations concernées afin de ne pas renouveler les erreurs accumulées depuis plus d'un siècle, avec des politiques centralisatrices favorisant des dynamiques d'exclusion des communautés de base dans la gestion des ressources. (ONE, 1999)

Dans le cas de la GELOSE, il s'agit de confier aux communautés villageoises locales la responsabilité de gérer leurs ressources, contrairement au système ancien dans lequel les communautés étaient plutôt considérées comme les principales suspectes contrôlées tant bien que mal par les agents locaux des pouvoirs publics. Des accords doivent être passés entre l'Etat et les communautés qui doivent aboutir, à terme, à la transmission aux communautés villageoises des droits de gestion des ressources dans leur terroir (ONE, 1999.)

Les caractéristiques humaines de la région des environs de Tsimembo paraissent en faire un lieu particulièrement favorable pour ces expériences de gestion participative des ressources naturelles, selon des modalités qui pourraient être répliquables.

Parmi les populations riveraines de Tsimembo dominant des Vazimba “sakalavisés” qui pratiquent un système de production organisé autour de la forêt et de l'eau douce (riziculture de décrue sur les berges des lacs et des cours d'eau, pêche principalement dans les grands lacs d'Andranobe) dans des conditions favorables à la protection de l'environnement. Le problème, en cours d'aggravation rapide dans toute la région du Bemaraha, provient de la présence de migrants anciens qui ont accepté autrefois les règles du jeu du système vazimba de pouvoir. Ils l'acceptent aujourd'hui de moins en moins, notamment parce qu'ils se sentent à peu près aussi autochtones que les autochtones. Par ailleurs – et surtout – des migrants récents, sans liens avec les précédents, arrivent de plus en plus massivement et, eux, ne respectent absolument pas les règles du jeu.

⁸ La communauté de base bénéficiaire de la GELOSE est constituée par les habitants d'un hameau, d'un village ou d'un groupe de villages. Constituée légalement et regroupant des individus volontaires, unis par les mêmes intérêts et obéissant à des règles de vie commune, la communauté de base fonctionne comme une ONG . . .

La crise du système vazimba de pouvoir qui ne parvient plus à exercer son autorité a des conséquences directes sur la conservation de la ressource. Les modalités de contrôle exercées depuis des siècles par les autochtones sont en train de voler en éclats et la situation semble évoluer rapidement vers une quasi – anarchie où tous les coups sont permis. Sur ce point, la situation de Tsimembo est aussi très représentative de phénomènes actuels en beaucoup d’endroits de Madagascar.

Les problèmes ainsi repérés au cours d’une première reconnaissance, nous ont amené à nous poser ici les questions suivantes :

L’importante ressource naturelle que constitue la forêt de Tsimembo est en péril. Le système traditionnel de gestion de la ressource, sous le contrôle des autochtones sakalava vazimba ne fonctionne plus. Une nouvelle organisation des systèmes de production est en train de se mettre en place qui implique de nouvelles modalités de gestion de la forêt et de nouveaux rapports entre les groupes qui utilisent cette ressource. Nous cherchons, ici, à caractériser ces nouvelles modalités pour tenter d’évaluer l’impact qu’elles peuvent avoir à court terme sur l’état de la forêt.

Si les choses restent en l’état, peut on espérer une amélioration de la situation ou au contraire doit – on considérer une inévitable aggravation irréversible ?

Dans le premier cas, comment procéder pour favoriser cette amélioration ?

Dans le second, comment infléchir ou renverser une tendance qui conduit à un désastre écologique ?

Pour aborder la description de la situation ainsi offerte à l’observation, nous avons été conduit à formuler un certain nombre d’hypothèses que nous avons testées sur le terrain.

Chapitre 2

HYPOTHESES

➔ Les représentations que les gens se font de la forêt semblent en cours d'évolution rapide. En particulier, on voit apparaître un processus général de désacralisation (⁹) lié à l'ouverture de layons pour la recherche pétrolière et l'exploitation forestière qui ne tient aucun compte des croyances populaires. L'irrespect souvent manifesté par certains migrants à l'égard des espaces " sacrés " a largement contribué à cette évolution des mentalités, dans la mesure où ceux qui ne respectaient pas les règles ne semblent pas avoir été particulièrement punis.

➔ Les rapports de force entre le pouvoir traditionnel (les structures lignagères *tompontany*) et les formes de pouvoir mises en place par les diverses catégories de migrants (migrants anciens, migrants définitifs récents, migrants temporaires) semblent en train de changer. Les migrants, de plus en plus nombreux, tendent à déborder les pouvoirs autochtones et échappent souvent à leur contrôle. L'issue des luttes pour le pouvoir local est décisive non seulement pour l'avenir de la forêt de Tsimembo, mais aussi pour l'avenir de toute la région.

➔ Dans la situation de relatif équilibre qui a précédé les bouleversements actuels, plusieurs systèmes de production cohabitaient de façon plutôt harmonieuse, chacun correspondant à une modalité particulière d'utilisation de la forêt. Les différents systèmes de production semblent avoir tendance à évoluer vers un système unique qui se caractérise par une même façon d'utiliser la forêt. Celle – ci se trouve ainsi placée dans un contexte de concurrence de plus en plus sévère qui pourrait avoir pour conséquence d'accélérer la rapidité de sa destruction.

⁹ Selon Moizo (1997) " . . . cette dégradation par la désacralisation de la sylvie "

Chapitre 3

METHODOLOGIE

Pour répondre aux questions posées dans notre problématique, nous avons utilisé une méthodologie un peu particulière, à trois niveaux :

- Une approche assez classique concernant la description des systèmes de production ;
- Une approche plus ethnologique visant à découvrir et à décrire les liens unissant les villageois à la forêt ;
- Une approche de type sociologie politique visant à mieux comprendre les structures locales de pouvoir et à entrevoir la nature des luttes qui opposent en ce moment les différents types de pouvoirs locaux. Nous n'avons eu qu'un temps très limité pour esquisser cette approche qui aurait nécessité beaucoup plus de temps, mais nous avons pu bénéficier de travaux de même type récemment poursuivis dans la région auxquels nous avons participé épisodiquement (Obled et Rajaonson, 1998 - Fauroux, 1999.)

III.1 - L'approche en terme de systèmes de production

Choisissant le niveau terroir, nous avons procédé en plusieurs étapes :

- Une reconnaissance générale de notre terrain d'études en vue de procéder à un premier repérage débouchant sur une typologie des systèmes en présence ;
- Le choix de villages échantillons considérés comme particulièrement représentatifs ;
- Le choix, au sein de ces villages, d'informateurs aptes à nous éclaircir les systèmes de production.

III.1.1 – *Une spatialisation des types de systèmes de production* : Très schématiquement, nous avons relevé cinq sous systèmes que l'on peut regrouper en deux systèmes principaux. Ceux où les autochtones restent dominants (¹⁰) et ceux où les migrants (autres que les Sakalava, les Vazimba, les Kabijo avec les Bôsy) sont devenus dominants.

¹⁰ Les critères pour déterminer la domination des groupes ethniques sont le nombre de lignages et l'occupation réelle du village (nombre de cases du groupe)

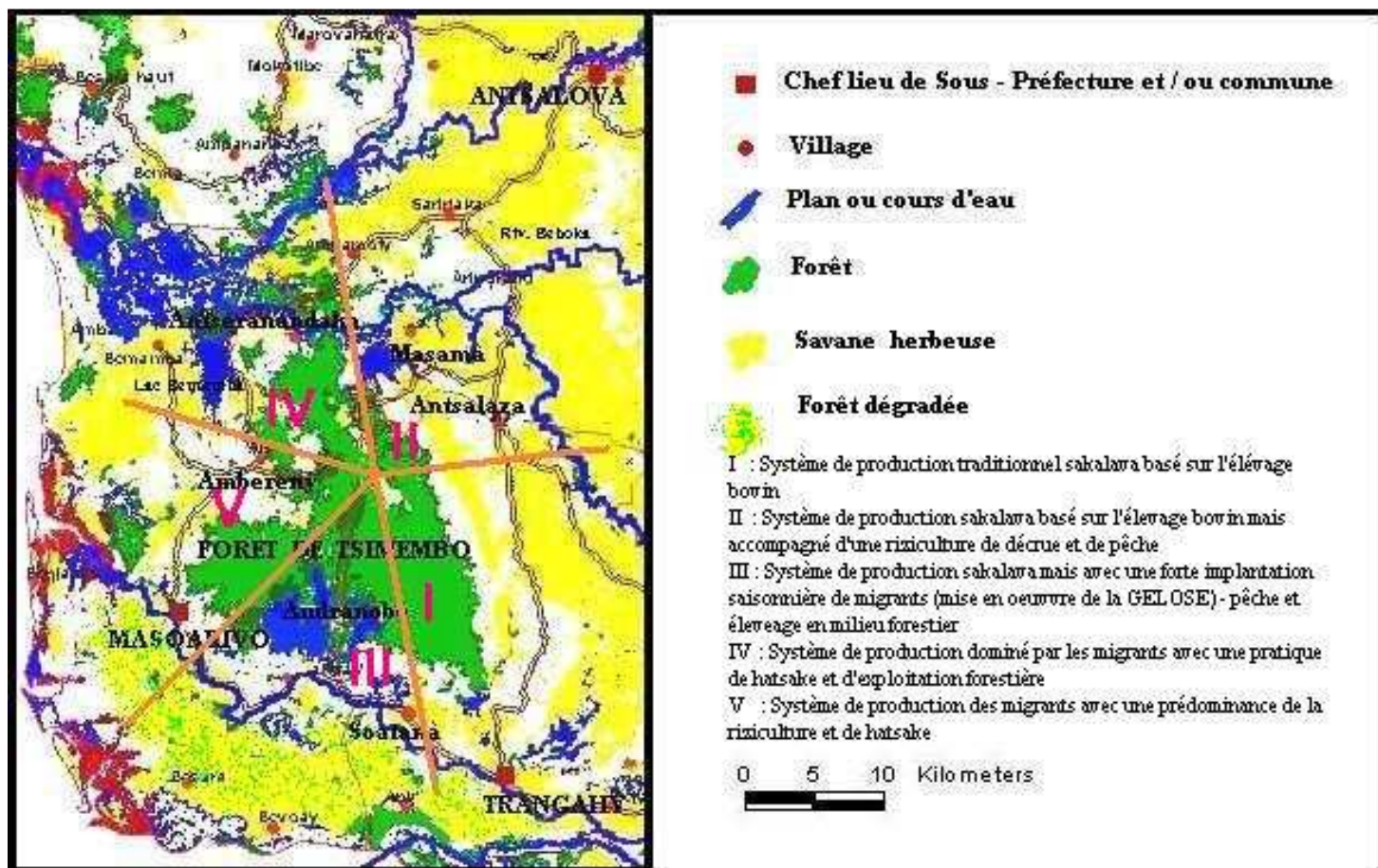
Parmi les systèmes où les autochtones sont restés dominants (cf. Fig. n° 2 : Carte de la répartition spatiale des sous systèmes de production) :

- Un sous système où l'installation des migrants est encore bien filtrée. On n'a pas de conflit et les autochtones sont les maîtres incontestables de la gestion des ressources naturelles (terroirs de Bejea et Tsiambakay). L'élevage bovin extensif constitue l'activité principale ;
- Un sous système sakalava où l'élevage bovin domine également, malgré la présence de quelques migrants qui sont principalement pêcheurs ; les Sakalava y restent très nettement maîtres de la situation même si les conflits sont nombreux entre éleveurs et pêcheurs. La forêt fait encore l'objet d'une utilisation de type traditionnel pour la cueillette et l'invocation des esprits. Les *hatsake* sont encore rares et peu dommageables (Masamà et ses environs) ;
- Un sous système où les Sakalava éleveurs cohabitent avec les Sakalava Vazimba davantage adeptes de la pêche. Les migrants y sont très présents pour la pêche et entrent souvent en conflit avec les Vazimba, ces derniers conservent encore assez souvent la maîtrise de la situation, mais pas toujours. En plusieurs lieux, le contrôle commence à leur échapper, la forêt commence à être écrémée, même si les *hatsake* ne sont pas encore très importants et même si une utilisation traditionnelle de la forêt continue encore (des terroirs qui s'articulent autour des lacs d'Andranobe)

Parmi les systèmes où les migrants sont devenus dominants :

- Un sous système où dominant les cultures sèches, mis en œuvre par des migrants venus autrefois pour l'exploitation forestière avant de s'installer définitivement à proximité de la forêt (Ambereny, Soanierana) et de l'exploiter de façon souvent intensive avec un rythme de déforestation élevé ;

Fig. n° 2 : CARTE DE LA REPARTITION SPATIALE DES SOUS SYSTEMES DE PRODUCTION AUTOUR DU MASSIF FORESTIER DE TSIMEMBO



Fond de carte : Programme Bemaraha

- Un sous système où dominant les migrants riziculteurs qui se livrent à la déforestation pour compléter leurs revenus ; ici aussi, la forêt fait l'objet de très sévères attaques (Antseranandaka, Ambalakazaha.)

En première approximation, il semble assez net que tous les sous systèmes et les deux systèmes principaux tendent à évoluer vers un système unique, en raison du déclin généralisé de l'élevage y compris chez les éleveurs, et de l'effort des agriculteurs pour accumuler des bœufs quand leurs exploitations sont prospères. Malgré cette homogénéisation, les divers sous – groupes semblent entrer dans des rapports de concurrence qui n'existaient pas avec la même intensité à l'époque où les systèmes différents étaient simplement juxtaposés.

III.1.2 – Choix des villages : *Nous avons aussi choisi un certain nombre de village pour étudier les systèmes de production au niveau des terroirs :*

Les villages étudiés ont été sélectionnés en fonction de leurs relations avec la forêt et de leur appartenance au type de système de production ainsi décrit. Dans chaque petit ensemble appartenant à un type de système, on a retenu le village le plus important (selon le nombre des cases.) Tous les villages choisis se trouvent à moins de deux kilomètres de la forêt de Tsimembo.

Tableau I - Choix des villages enquêtés

N°	VILLAGE	Nombre de cases ⁽¹¹⁾	REMARQUES (enquêtes et constat sur terrain)
1	Antseranandaka	250	Les plus gros villages de riziculteurs et grands destructeurs de la forêt.
2	Ambalakazaha	250	
3	Ambereny	150	Présence d'une ancienne scierie
4	Soatanà	300	Deux anciens centres de la partie Sud de Tsimembo, le premier avec le marché hebdomadaire le plus animé de la région, le deuxième administratif mais en déclin.
5	Masoarivo	200	
6	Bejea	60	Deux hameaux sakalava vazimba
7	Tsiambakay	40	
8	Antsalaza	25	Au cœur d'un grand pâturage, à cheval entre la forêt galerie de Miharana et le massif forestier de Tsimembo.
9	Ankilifolo	30	Les plus grands parmi les hameaux occupés par des Sakalava aux alentours du lac Masamà.
10	Masamà	70	
11	Soanierana	30	Un petit hameau de Betsileo, anciens salariés des exploitations forestières de la région
12	TOTAL	1405	

Source : Enquête personnelle

III.1.3 - Dans chacun des villages, **les informateurs clés** ont été repérés lors de la reconnaissance, principalement sur la base de l'histoire du peuplement (repérage des notables autochtones appartenant aux lignages fondateurs des villages et de notables migrants appartenant aux groupes les plus anciennement installés) et des activités pratiquées autrefois.

¹¹ Toutes les cases sont habitées dans la région d'étude (Tsimembo), la cuisine se trouve dans la case même soit sous un petit abri devant la case

Tableau II - Les informateurs clés

N°	INFORMATEURS	NBRE	LOCALITES
1	Exploitant forestier	1	Ambalakazaha
2	Autorités administratives	3	Antsalova, Masoarivo
3	Force de l'ordre	2	Antsalova
4	Agents de projets	3	Andranobe, Masoarivo
5	Collecteurs de poissons	3	Masamà, Andranobe
6	Devin - guérisseurs	3	Masamà, Tsiambakay, Andranobe
7	Instituteurs	2	Soatanà
8	Catéchistes	1	Soanierana
9	Fonctionnaire des Eaux et Forêts	1	Antsalova
10	Grands éleveurs	4	Andranobe, Tsiambakay, Ankilifolo
11	Commerçants	4	Soatanà, Ambereny, Ambalakazaha, Antseranandaka
12	TOTAL	26	

Source : Enquête personnelle

- Mise au point d'une méthode d'échantillonnage :

Dans les hameaux ou les villages pluriethniques, le nombre de foyers enquêtés est toujours plus élevé afin d'avoir une représentativité des groupes en présence dans chaque lieu d'habitation.

Tableau III - Enquêtes au niveau des ménages

N°	VILLAGES	NBRE CASES	FOYERS ENQUETES	TAUX (%) (Total des cases)
1	Antseranandaka	250	18	7
2	Ambalakazaha	250	10	4
3	Ambereny	150	12	8
4	Soatanà	300	12	4
5	Masoarivo	200	10	5
6	Bejea	60	6	10
7	Tsiambakay	40	4	10
8	Antsalaza	25	2	8
9	Ankilifolo	30	3	10
10	Masamà	70	15	21
11	Soanierana	30	5	17
12	TOTAL	1405	97	7

Source : Enquête personnelle

- Méthode d'entretien avec les villageois :

⇒ Enquête par foyer : Nous avons choisi la méthode A+ (Approche Pluridisciplinaire d'une Unité Sociale) ⁽¹²⁾ (mise au point dans le cadre de l'ERA) (Fauroux, sous presse) pour de multiples raisons :

Etant donné que les villageois répondent de façon peu fiable aux questionnaires formels classiques. Cette méthode privilégie le dialogue avec l'enquêté de façon très libre sur la base d'une grille d'enquête souple qu'on adapte constamment aux conditions de l'entretien. Cela peut obliger à mener certains entretiens en plusieurs fois sur plusieurs jours ou à renoncer à certaines questions pour mieux en approfondir d'autres.

¹² Le A+ est une approche pour comprendre le milieu rural, son originalité réside dans l'attention sur l'observation des structures "micro locales du pouvoir" complexes interagissant dans les contextes sociaux fortement différenciés. Ses principes de base sont l'analyse des systèmes de production et de leurs interrelations dynamiques.

⇒ Toujours dans un souci de représentativité des activités, nous avons dû déterminer la définition de *l'activité principale* d'un foyer :

- Elevage : Eleveurs qui ne produisent pas assez pour leurs besoins annuels en nourriture et qui devraient vendre un certain nombre de zébus ou s'adonner à la cueillette pour faire face à la période de soudure ;
- Pêche : Quand l'activité lui permet d'investir dans d'autres domaines ou de thésauriser en zébus ;
- Cueillette / Chasse ⁽¹³⁾ : Ce sont des spécialistes à la recherche de miel et / ou de tubercule, à la chasse aux sangliers, aux tenrecs et autres petits gibiers, ainsi qu'aux caïmans ;
- Forestiers : Ceux qui vivent de la coupe de bois pour la construction de parcs à bœufs ou des clôtures ou des cases des autres (salariés)

Tableau IV - Récapitulatif des activités principales des foyers enquêtés

N°	ACTIVITES PRINCIPALES	NOMBRE	TAUX (%) ⁽¹⁴⁾
1	Agriculture	45	46
2	Elevage	15	15
3	Pêche	20	21
4	Cueillette / Chasse	6	6
5	Forestier	11	11
6	TOTAL	97	

Source : Enquête personnelle

⇒ Pour les réunions villageoises, nous avons profité de toutes occasions, même si elles ne correspondaient pas à notre programme. Nous avons préféré la technique d'animation de "focus group" qui permet d'avoir les idées de chacun des participants sur le ou les sujets de discussion. La technique consiste à éviter toutes formes de barrières ⁽¹⁵⁾ entre les individus en présence. Elle permet également à chacun de s'exprimer. Il est capital de prêter attention à l'homogénéité du groupe (fonction du sexe et de la classe d'âges). Les

¹³ "La cueillette est une activité élémentaire de survie, associée souvent à la chasse, et inclut le ramassage d'animaux (insecte en particulier) et de produits animaux (miel), . . . , elle peut même être essentielle pour les pauvres, et avait fondé des droits d'usage à leur profit." (Brunet, 1995)

¹⁴ Taux par rapport à l'ensemble des ménages enquêtés

¹⁵ Les femmes n'ont pas le droit à la parole devant les hommes dans une réunion, et les jeunes gens ne parlent pas aisément en présence des plus âgés qu'eux.

discussions doivent être focalisées sur quelques sujets définis d'avance. Nous avons essayé de repérer les moments favorables (là où nous avons un groupe plus ou moins homogène) pour cette approche :

- au travail pour les hommes,
- le soir pour discuter avec les hommes âgés,
- pendant le tissage des nattes pour les femmes.

L'existence d'une habitude appelée "*mihiratse*" (littéralement Regarder ou rendre visite) a beaucoup facilité l'utilisation de la technique de "focus group". C'est une conversation en petit groupe, une rencontre durant laquelle les parents ou les connaissances échangent des informations.

Tableau V - Réunions villageoises

N°	Localité	Principaux sujets
1	Ambereny	Conflits agriculteurs / éleveurs
2	Bejea	Médecine traditionnelle (pharmacopée)
3	Tsiambakay	Demande de bénédiction pour une année de bonne récolte et préparation de la cérémonie d'ouverture de la prochaine saison de pêche (<i>loa-drano</i>)
4	Ambalakazaha	Animation de la JWPT sur la protection de l'environnement (Projet Mireha)
5	Masamà	Remise officielle du récépissé de l'Association des pêcheurs et inauguration du jour de Marché

Source : Enquête personnelle

Tableau VI - Focus group

N°	VILLAGE / HAMEAU	PARTICIPANTS	TAUX (% au nombre total)
1	Ampanarena	5	6
2	Ambalamanga	7	9
3	Mahavono	5	6
4	Tsiambakay	4	5
5	Ankirangato	6	8
6	Bejea	18	23
7	Soatanà	5	6
8	Antseranandaka	8	10
9	Tsinjorano – Est	3	4
10	Masamà	7	9
11	Ankilifolo	4	5
12	Ambereny	4	5
13	Tsinjorano - Ouest	4	5
14	TOTAL	80	

Source : Enquête personnelle

III.1.4 - Les grands axes des systèmes de production

⇒ les grilles d'enquêtes concernant les systèmes de production portaient sur :

- la description du système agraire par village (peuplement et population, zonage fonctionnel du milieu, activités actuelles aussi différenciées que possible)
- les modalités d'occupation et de gestion de l'espace
- la quantification des besoins en bois et l'établissement de la liste des espèces utilisées et de celles qui sont interdites pour certains usages

⇒ la juxtaposition de systèmes de production utilisant la forêt de diverses façons :

- les utilisations traditionnelles : invocation, cueillette, pâturages complémentaires

- le *hatsake* (dans la situation traditionnelle, les groupes de défricheurs)
- les exploitations forestières

⇒ les tendances actuelles

- le déclin de l'élevage
- l'accumulation en bœufs chez les agriculteurs
- le choix de stratégies utilisant moins la forêt

Tableau VII - Fiche récapitulative des entretiens

ACTIVITES	LOCALISATION		IMPERATIFS (Règles à respecter)	PROBLEMES CONSTATES
	Nom du lieu	Description physique		
Bois de feu				
Bois de construction				
Bois de clôture				
Bûcheronnage				
...				
Riziculture				
Culture de maïs				
Culture de manioc				
Culture d'arachide				
...				
Pâturage				
Abreuvement				
Pêche				
Cérémonie				
...				

Source : Synthèse des enquêtes personnelles

III.2 - Une approche visant à décrire les liens unissant les villageois à la forêt

Cette approche a reposé sur un certain nombre d'entretiens libres (¹⁶), mais aussi sur plusieurs "expéditions" en forêt avec plusieurs types d'utilisateurs, afin d'observer en vraie grandeur (¹⁷) le comportement des différentes catégories de villageois, sans tenir compte de leurs affirmations qui, sans doute par crainte de représailles officielles, les conduisent souvent à se présenter comme de grands protecteurs de la forêt. L'approche nous a permis de constater à quel point les gens âgés sont encore impressionnés quand ils passent à proximité de lieux sacrés, où ils craignent de rencontrer des esprits ou des forces mystérieuses qu'ils ne contrôlent pas bien.

Nous avons observé plus particulièrement :

- la forêt, comme appartenant au domaine de la Surnature, monde à part, échappant en partie au contrôle des hommes ;
- les conditions individuelles et collectives d'accès à la forêt (ceux qu'on puisse / doive amener et ceux qui sont interdits, les gestes à l'approche de la forêt ou à la sortie ou devant les espèces de faune et flore, les conversations autorisées) ;
- le contrôle exercé par les Sakalava sur la forêt et sur les ressources naturelles en général à partir des notions de tompondrano (maître de l'eau, celui qui gère le plan d'eau) dont l'importance est encore très réelle ;
- les modalités de l'affaiblissement du contrôle sakalava sur la forêt.

III.3 - Une approche visant à identifier les structures locales du pouvoir et entrevoir la nature des luttes qui opposent les différents types de pouvoirs locaux

Nous avons pu établir un premier repérage à partir de quelques informations assez faciles à obtenir et importantes pour ce thème :

¹⁶ "L'enquêteur élimine tout ce qui pourrait conférer à l'entretien un aspect formel (rendez-vous, cahier de notes, enregistreur, questionnaire, . . .) ; le choix de l'informateur clé est essentiel (sur son itinéraire habituel, sous le tamarinier où il se repose). Partir d'un sujet de réflexion qui se passe sous les yeux, la bonne connaissance des grilles (conçues comme une simple check list) rend efficace un entretien non structuré, vite transcrit sur des fiches (Fauroux sous presse)

¹⁷ Les villageois, notamment les Sakalava, ne cessent de murmurer pendant leurs passages en forêt. Il s'agit d'une demande d'autorisation ou de pardon aux différents esprits qui hantent la forêt. Ils font un grand détour en repérant de loin des espèces de faune ou de flore tabou (fady)

- L'histoire du peuplement, de la fondation des villages, des alliances établies entre les nouveaux arrivants et les *tompontany* ;
- L'histoire des conflits locaux : qui affrontent qui et pour quel motif ? Comment se résolvent les problèmes ?
- Dans chaque village, quelles sont les quelques personnalités qui décident et comment parviennent – elles à imposer leurs décisions ?
- Comment s'opère l'arbitrage entre points de vue et décisions contradictoires ? Existe – t – il de procédures locales de règlement de conflits ?

Nous avons systématiquement cherché à rencontrer les personnages (chefs de lignages, riches, individus écoutés à l'instar des catéchistes et instituteurs) dont l'importance locale est essentielle pour tenter de repérer leurs points de vue, la logique de leurs attitudes et, si possible, leurs stratégies quand celles - ci sont identifiables à la lumière de ce qui s'est passé au cours des dernières années car il est clair que ces personnages n'ont aucune raison d'expliquer les ressorts de leurs stratégies à des enquêteurs peu connus d'eux.

Eléments de quantification des besoins en bois à Masamà

Bois de feu : pour une famille de 10 individus, on consomme une charrette de bois morts par semaine

Espèces fréquemment utilisées : manary (palissandres) et katrafae (Cedrelopsis grevei)

Bois de construction : durée d'existence moyenne d'une case est environ 8 ans

Confection d'une charrette :

- 7 planches de 15 cm sur 220 cm
- 2 branches comme brancards de 4 m sur 10 cm de diamètre
- Joug de 2 m sur 12 cm de diamètre
- Amortisseur : madrier de 2 m sur 20 cm

Case temporaire (vantaza) : 3.5 m sur 2.5 m

- 15 poteaux de 2 m sur 0.05 m
- 2 poteaux de 2.5 sur 0.06 m
- 14 traverses de 2 m sur 0.03 m
- 1 branche de 4 m sur 0.10 m
- 2 branches de 4 m sur 0.03 m

Clôture de rizières (10 m de long)

- 14 poteaux de 2 m de hauteur et 0.04 m de diamètre
- 10 traverses de 10 m de long et 0.02 m de diamètre
- environ 100 m de clôtures par hectare
- à Masamà, on a environ 7 km de clôture autour du lac

Guide d'entretien

⇒ les grilles d'enquêtes concernant les systèmes de production :

- la description du système agraire par village (peuplement et population, zonage fonctionnel du milieu, activités actuelles aussi différenciées que possible)
- les modalités d'occupation et de gestion de l'espace
- la quantification des besoins en bois et l'établissement de la liste des espèces utilisées et de celles qui sont interdites pour certains usages
- les utilisations traditionnelles : invocation, cueillette, pâturages complémentaires
- le *hatsake* (dans la situation traditionnelle, les groupes de défricheurs)
- les exploitations forestières

⇒ la situation actuelle

- l'élevage bovin
- l'accumulation en bœufs chez les agriculteurs
- le choix de stratégies d'utilisation de la forêt
- les conditions individuelles et collectives d'accès à la forêt (ceux qu'on puisse / doive amener et ceux qui sont interdits, les gestes à l'approche de la forêt ou à la sortie ou devant les espèces de faune et flore, les conversations autorisées) ;
- le contrôle exercé par les Sakalava sur la forêt et sur les ressources naturelles en général à partir des notions de *tompondrano* (maître de l'eau, celui qui gère le plan d'eau ;
- les modalités du contrôle sakalava sur la forêt.
- l'histoire du peuplement, de la fondation des villages, des alliances établies entre les nouveaux arrivants et les *tompontany* ;
- l'histoire des conflits locaux : qui affrontent qui et pour quel motif ? Comment se résolvent les problèmes ?
- dans chaque village, quelles sont les quelques personnalités qui décident et comment parviennent – elles à imposer leurs décisions ?
- comment s'opère l'arbitrage entre points de vue et décisions contradictoires ? Existe – t – il de procédures locales de règlement de conflits ?

Tableau VIII – Schéma de l'étude sur terrain

RECOLTE DE DONNEES		SCHEMA D'ANALYSES
Outils / Moyens	Approche	
<ul style="list-style-type: none"> • Histoire du peuplement • Histoire naturelle du milieu • Histoire des clivages sociaux, économiques et cérémoniels • Structure micro locale du pouvoir 	<ul style="list-style-type: none"> • Entretien avec des informateurs - clés • Transect • Réunions villageoises 	<ul style="list-style-type: none"> • Occupation de l'espace et migration • Changements dans les paysages • Activités, conflits et cérémonies • Flux des biens
<ul style="list-style-type: none"> • Fiche d'enquête 	Enquête au niveau des ménages	<ul style="list-style-type: none"> • Localisation des activités (agriculture, élevage, pêche, cérémonies, . . .) • Quantification des besoins en bois et repérage des lieux de prélèvements
<ul style="list-style-type: none"> • Guide d'entretien 	Entretien de groupe (mihiratse)	Zonage fonctionnel du milieu

Source : Synthèse de la démarche par l'auteur

Discussions méthodologiques

Avantages

- Plusieurs informations qui semblent contradictoires au début mais très souvent complémentaires, permettant d'affiner les analyses
- Interlocuteur souvent à l'aise, ne se sentant pas être enquêté, facilite le recoupement des informations

Limites

Statistique :

- Quantification : Très souvent, beaucoup de chercheurs pensent qu'une démarche scientifique devrait s'appuyer sur des données chiffrées. Notre approche se base surtout sur la qualité des informations recueillies. Cela nous permet d'essayer de remédier les données statistiques qui font cruellement défaut pour l'ensemble de Madagascar et de la région en particulier. Pourtant, les consommations réelles des habitants devraient faire l'objet d'une autre recherche parallèle à cette étude. Elles demandent beaucoup plus de moyens, si on veut couvrir l'ensemble des villages riverains du massif forestier de Tsimembo.
- L'inexistence des statistiques récentes nous obligeait à procéder à plusieurs recoupements pour affirmer ou infirmer un fait ou une hypothèse (certains entretiens sont menés en plusieurs fois et sur quelques jours), alors que la croissance démographique ainsi que la production agricole sont beaucoup plus palpables avec les chiffres qu'en narration.

Temps :

- Facteur temps : cette approche demande beaucoup plus de temps par rapport au remplissage des questionnaires classiques. L'avancement dans la recherche dépend du contexte local et du chercheur lui – même (A+ demande seulement une grande souplesse dans la réalisation d'une étude mais exige également une remise en question tout au long de la démarche.)

- Structure micro – locale du pouvoir : bien que la démarche ne soit pas réalisée de façon hiérarchique, l'étude de la structure micro – locale du pouvoir qui met en relief les différents conflits locaux est en quelques sorte l'aboutissement de toutes les parties de notre méthodologie. A partir de l'analyse des différents conflits, on arrive à bien comprendre les motivations de chacun des groupes présents vis – à – vis des ressources naturelles. Elle permet également de bien décrire les clivages au sein d'une société. Cependant, le temps qui nous restait pour cette étape était très limité.

DEUXIEME PARTIE
UNE EVOLUTION RAPIDE DES
REPRESENTATIONS DE LA FORET

Chapitre IV

LES SYSTEMES DE PRODUCTION

IV.1 - Le système de production sakalava vazimba

Le paysage préféré des Vazimba est composé d'un lac abondant ou d'un vaste cours d'eau proche d'une épaisse forêt. Les bananiers et la riziculture de décrue partout visibles permettent de savoir qu'on est dans un terroir vazimba. Les filets de pêche en train de sécher, les pirogues monoxyles sur les berges, confirment la présence vazimba.

Les activités de pêche sont sous le contrôle du *tompondrano* (maître de l'eau.) C'est le chef du lignage le plus anciennement installé dans le territoire. Il est "le médiateur indispensable entre les utilisateurs et les forces de la surnature présentes dans les lacs et les cours d'eau" (Fauroux, 1999.) Le système de production vazimba se base également sur l'élevage bovin et ressemble beaucoup à celui des Sakalava (¹⁸.)

IV.2 - L'importation dans le Melaky du système de production des Sakalava du Menabe

Lorsque les principales vallées alluviales du Menabe furent occupées par des grands aménagements agricoles pour la culture du pois du Cap et, surtout, pour la riziculture, de nombreux grands éleveurs de la région durent se déplacer vers le nord pour trouver de nouveaux pâturages. C'est le cas des clans *Malisa*, *Sambitea* et même des Kabijo qui vivaient autrefois dans les Tsingy, la zone karstique du plateau de Bemaraha. Ils se sont installés entre la dépression de Miharana et la forêt de Tsimembo (cf. fig. n° 3 : Carte de migration des grands éleveurs.)

Les autres lignages ont suivi le schéma classique d'essaimage (¹⁹) des éleveurs sakalava à la recherche de nouveau pâturage. Une partie restait dans la vallée du Manambolo en continuant la riziculture et une partie se sédentarisait dans des campements de bouviers, qui devinrent plus tard des villages performants, selon le modèle bien décrit par Fieloux et Rakotomalala

¹⁸ Le système de production traditionnel sakalava est basé sur un élevage bovin extensif accompagné d'une riziculture relativement secondaire, de cultures sèches et de la cueillette pour les périodes de soudure

¹⁹ Il s'agit d'un départ d'une partie d'une communauté afin de s'implanter dans un autre endroit. Ce déplacement est souvent déclenché par une crise que rencontre un groupe dans la région sakalava.

(1987.) C'est le cas des *Hirijy*, des *Tsalofa* et de nombreux autres lignages (cf. fig. n° 4 : Schéma classique d'essaimage des éleveurs Sakalava.)

Les Sakalava non-Vazimba proviennent pour la plupart du Menabe, selon l'histoire du peuplement rapportée par plusieurs chefs de lignages. Ils sont surtout venus pour leurs bœufs, attirés par les vastes pâturages encore disponibles. Mais, parmi eux, certains se sont enrichis avec les cultures commerciales (maïs, pois du Cap) ⁽²⁰⁾ qui leur ont permis d'agrandir leurs troupeaux dans des proportions considérables. On cite, comme exemple d'une telle réussite, le clan *Ambalavahy*.

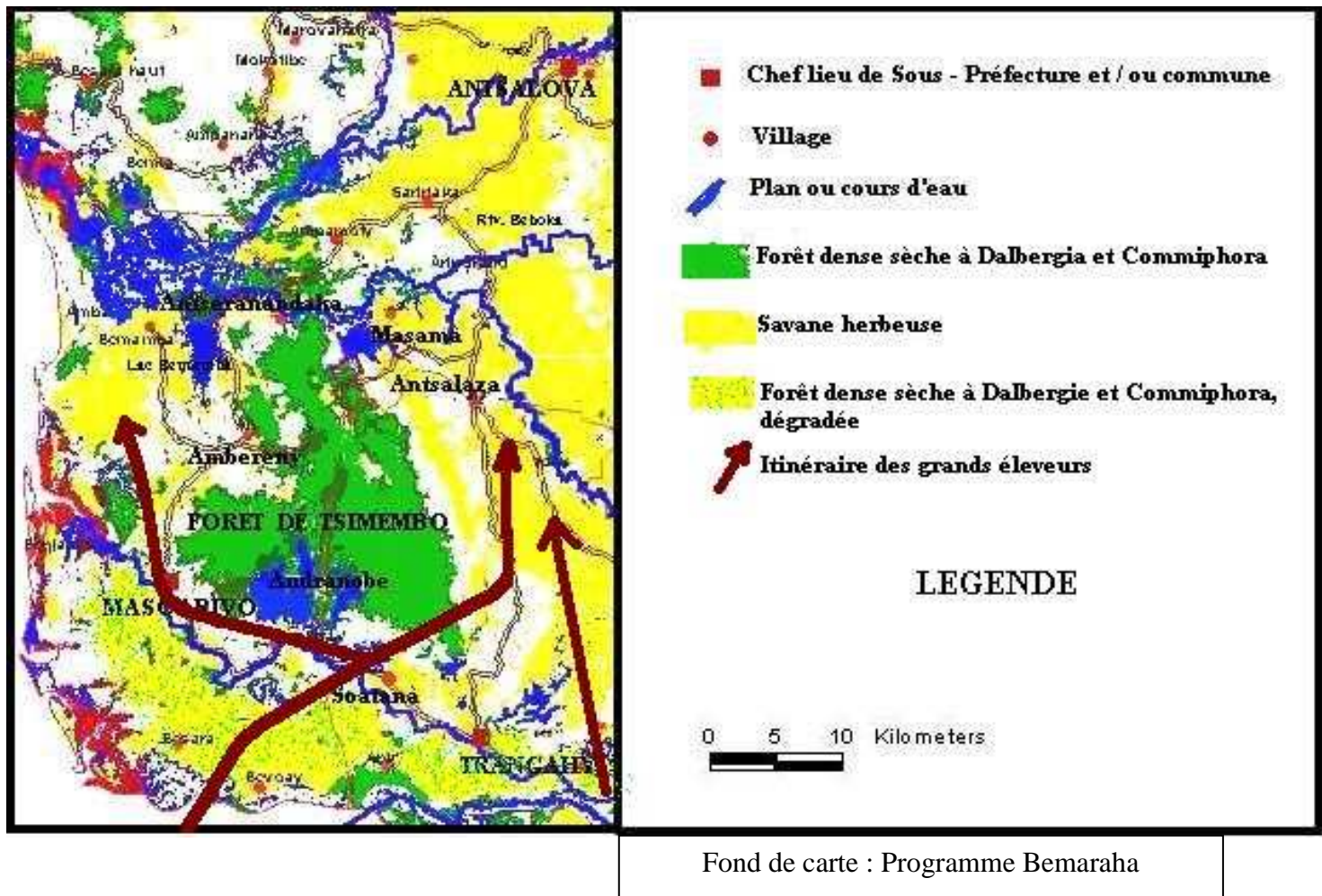
IV.3 - Les migrations anciennes

Ce n'est sans doute que vers le milieu du XVII^e siècle que les Sakalava atteignirent le Manambolo. Le Melaky fut ainsi intégré dans le Menabe à partir du début du XVIII^e siècle (Lombard, 1988.) Les autres groupes autochtones comme les Vazimba et les Kabijo venaient des Tsingy à l'est.

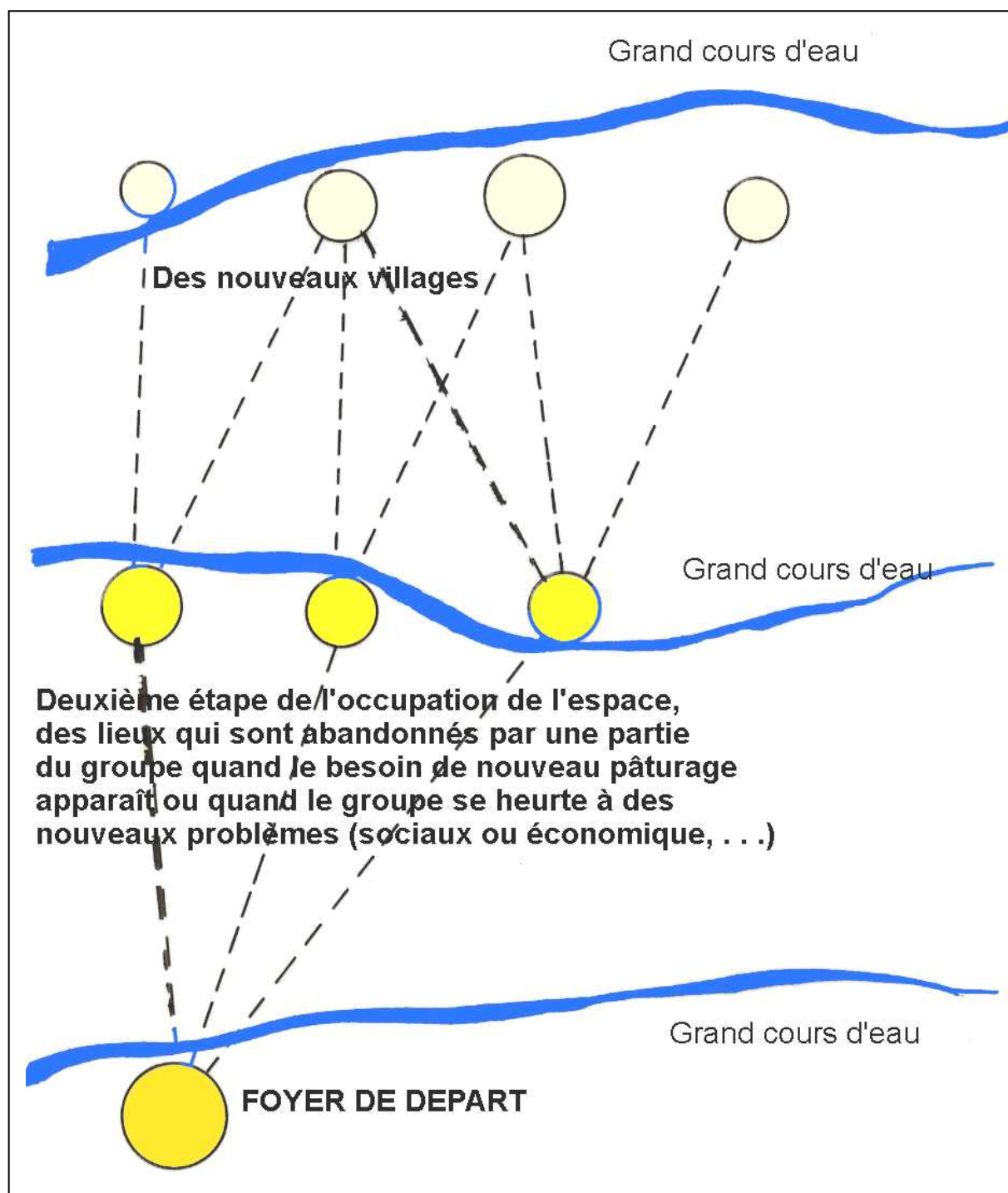
Le fleuve Beboka constituait une ligne de partage entre les territoires vazimba et kabijo. Ces derniers occupaient les vastes pâturages au sud du fleuve. Les premiers géraient le pays situé au nord. Pour tous, la forêt ne constituait qu'un espace périphérique.

²⁰ Selon l'enquête sur terrain, plusieurs groupes se sont enrichis par les cultures commerciales (maïs, pois du Cap) dans la zone d'étude, à l'instar des Ambalavahy, des Antiharea, . . .

**Fig. n° 3 : CARTE DE MIGRATION DES GRANDS ELEVEURS VERS LES
ENVIRONS DE TSIMEMBO**



**Fig. n° 4 : SCHEMA THEORIQUE DE L'ESSAIMAGE CLASSIQUE DES
ELEVEURS SAKALAVA**



Chapitre V

LA FORET DANS LA SOCIETE SAKALAVA ANCIENNE

V.1 - La forêt : domaine de la Surnature

Perception de la forêt : La forêt est un "territoire magique" (Taillade, 1997.) "Elle est le domaine et le refuge des esprits et d'êtres multiformes qui occupent diverses places dans le continuum reliant les vivants aux esprits" (Fauroux, 2000) (²¹.)

Les Sakalava du Menabe craignent de s'approcher des trop grands arbres car ils savent (d'où la nécessité de faire venir des manœuvriers extra régionaux pour travailler dans les exploitations forestières car les Sakalava n'acceptaient pas d'abattre un grand arbre) que des esprits les hantent fréquemment. Ces derniers pourraient chercher à se venger si on leur manquait de respect ou si on tentait d'abattre l'arbre (Goedfroit, 1998.)

Avant d'entrer dans la forêt ou avant n'importe quel prélèvement, on formule une demande préalable aux esprits. Différents tabous (*fady*) sont liés à la présence d'un ou de plusieurs esprits dont on a pu connaître les exigences grâce à l'intervention d'un *ombiasy* (devin – guérisseur.) Selon les lieux, on peut faire des demandes plus ou moins précises aux forces de la Nature. Par exemple, les esprits présents à Ambalakazaha sont supposés protéger contre les attaques des sangliers. Ceux de Tsiambakay protègent contre l'inondation. De façon générale, les esprits de la forêt, aident quand on les invoque comme il convient, à obtenir de bonnes récoltes.

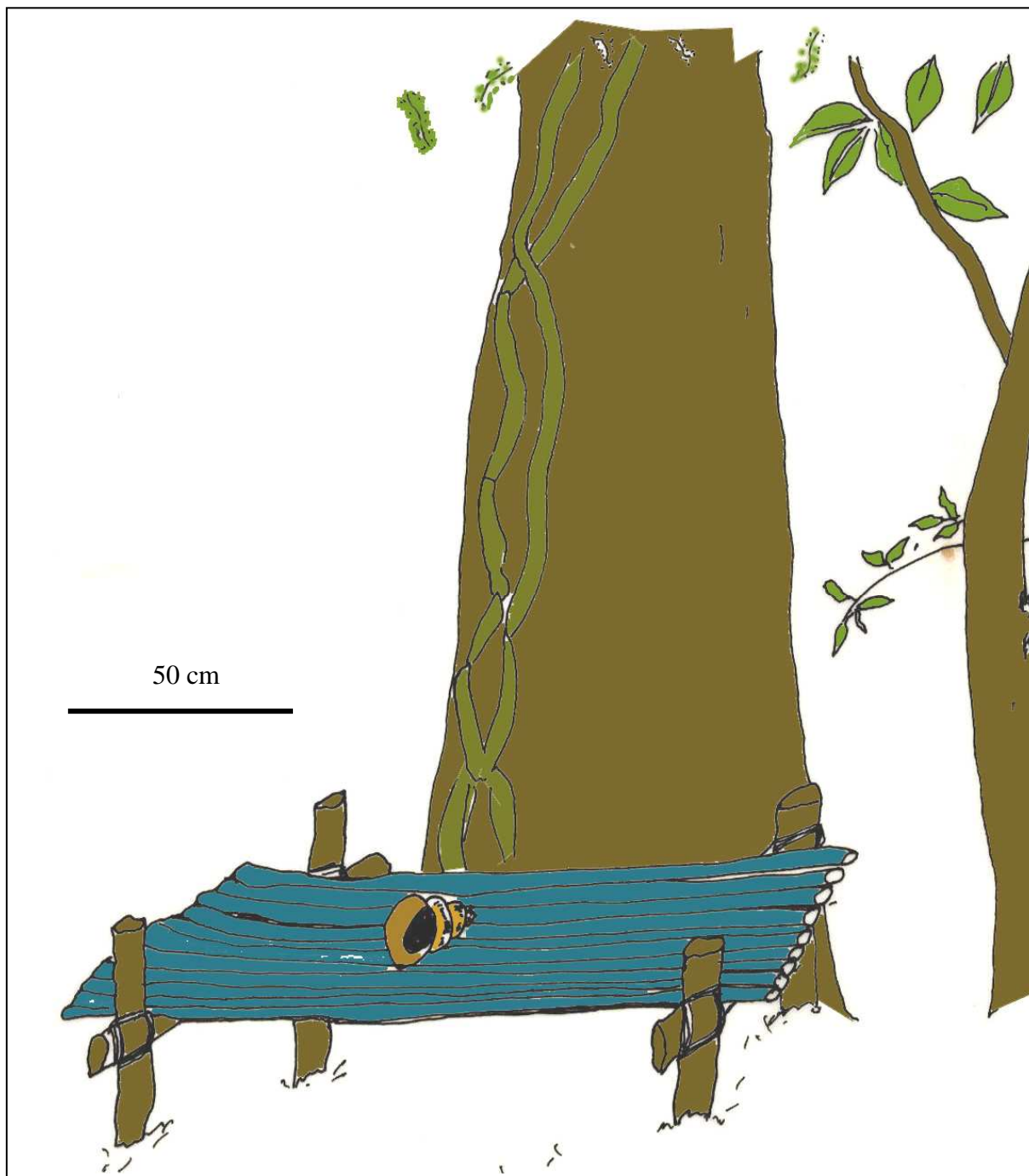
Ces croyances restent, aujourd'hui encore très respectées ainsi qu'en témoigne la présence de plusieurs tamariniers portant des *koban-tany* (sortes d'étagères qui permettent de déposer des offrandes et transforment l'arbre en autel) (cf. fig. n° 5 : Croquis d'un Koban-tany) notamment dans la partie sud de Tsimembo (près d'Ambato), même si on dit que beaucoup de jeunes, aujourd'hui, croient moins en ces phénomènes.

²¹ "La définition sakalava de la forêt semble assez différente de la définition européenne. Elle inclut l'idée de pénétration difficile et peut, à la rigueur, se passer d'arbres (des fourrés épais font parfaitement l'affaire)" (Fauroux, 2000)

Structuration de l'espace forestier : La classification des différents sous espaces à l'intérieur de la forêt est souvent fonction du sacré.

Fig. n ° 5 : KOBAN-TANY

Source : Dessin personnel



Le lieu sacré peut être un lieu de culte ou d'offrandes aux esprits ou simplement un lieu où il est interdit d'aller et venir pour d'autres raisons.

L'espace sacré constitue une superficie bien délimitée par des sentiers (non aménagés, mais empruntés par les villageois lors de leurs fréquents déplacements en forêt, d'où l'inutilité de l'entretien) ou par une savane intra forestière bien dégagée ou par une clairière, . . . Cette portion de forêt est rarement pénétrée par les habitants car les esprits y sont très présents et côtoient les habitants. C'est le cas de la forêt sacrée de Bejea (cf. fig. n° 6 : Croquis de Bejea.) On y demande des bénédictions. Quand les esprits apparaissent en rêve à un villageois (n'importe qui), on leur apporte la nourriture qu'ils ont demandée.

La forêt en général, hors des lieux sacrés, reste un domaine où les esprits peuvent se manifester, par exemple, quand ils se déplacent d'un lieu sacré à l'autre. On doit y maintenir une attitude respectueuse envers la Nature car tout comportement irrespectueux envers elle (incendie ou destruction inutile) serait considérée comme un manque de respect à l'égard des êtres surnaturels qui y sont présents. Ceux - ci seraient alors obligés de sévir en apportant la maladie, en égarant le voyageur, en le faisant attaquer par une bête sauvage ou, moins gravement, en l'empêchant de trouver ce qu'il cherche (du miel, des tenrecs, . . .)

La forêt, comme les tombeaux, est un lieu de contact entre la surnature / les ancêtres et les vivants. Elle constitue généralement une limite du territoire d'un groupe. C'est une zone - tampon, non habitée, mais utilisée épisodiquement pour la chasse ou la cueillette. Buttoud (1995) décrit la forêt comme tout ce qui est "au dehors" (²².)

Les limites internes entre les différentes parties de la forêt sont, dans la plupart des cas, matérialisées par un sentier ou une piste charretière ou un espace plus ou moins dégagé. Elles ne sont pas stables et peuvent varier.

Chaque village de la région a accès à une forêt que les habitants organisent en fonction de leurs besoins (matériels, culturels, . . .) et en fonction du poids du sacré. On a deux types de situations :

²² Buttoud (1995) définit trois zones rurales aux finalités différentes : l'espace habité, l'espace vivrier et l'espace résiduel ou la brousse laquelle est une zone tampon entre différents terroirs villageois où les paysans pratiquent la cueillette, font paître leurs troupeaux. Ce troisième espace correspond "au dehors", à la forêt

- le village se localise tout près des lieux sacrés, comme c'est le cas de Bejea ; la forêt est alors peu touchée car toute volonté de cultiver sur brûlis se heurte à l'aspect sacré du lieu, que personne n'ose transgresser (cf. fig. n° 6 : Croquis de Bejea) ;
- le village ou un petit groupe d'habitation est installé à l'intérieur même de la forêt, comme c'est le cas de Mahavono. (Cf. fig. n° 7 : Structuration de l'espace de Mahavono)

La forêt n'est certainement pas un lieu de grande production agricole. Elle offre cependant aux habitants des produits de cueillette qui assurent leur survie pendant les périodes de soudures et les temps de disette. On y récolte des plantes médicinales. Les gens y cherchent des tubercules et des fruits. Même lorsqu'on procède à un *hatsake*, le fait de ne pas abattre les grands arbres laisse l'impression d'avoir encore un environnement forestier. On pratique de longues jachères; on prend garde à ce que le feu ne s'étende pas dans la forêt - le paysan regroupe les branches et il incendie par lot. En cas d'incendie naturel (provoqué par la foudre) ou accidentel (feu non maîtrisé), on cultive directement le maïs sans abattre les arbres (exemple observé à Bejea.)

La forêt offre une protection importante pour les bœufs qui y sont difficiles à voler car ils s'habituent à y errer librement, et refusent de marcher en troupeau. Ils y bénéficient aussi de toute sorte de feuilles et de lianes bien appréciées. Les pistes charretières dans la forêt jouent le rôle de *kizo* (couloir ou passage obligé pour les zébus qu'on déplace clandestinement.) Une nouvelle piste constitue ainsi une issue de plus pour les voleurs de zébus. Les éleveurs s'opposent donc souvent à la pénétration des charrettes dans la forêt pour y chercher du bois, car on craint qu'elles n'ouvrent de nouvelles pistes qui seront à l'origine de nouveaux *kizo* plus tard (cas observé à Ankoabitika Ambereny.)

La forêt est respectée comme une mère nourricière (cueillette et chasse), protectrice contre multiples dangers (maladies, vols de zébus, malédictions, . . .)

Fig. n° 6 : CROQUIS DE L'ESPACE FORESTIER DE BEJEA

Source : Enquête personnelle (Fond de carte : FTM 1/100.000 agrandie)

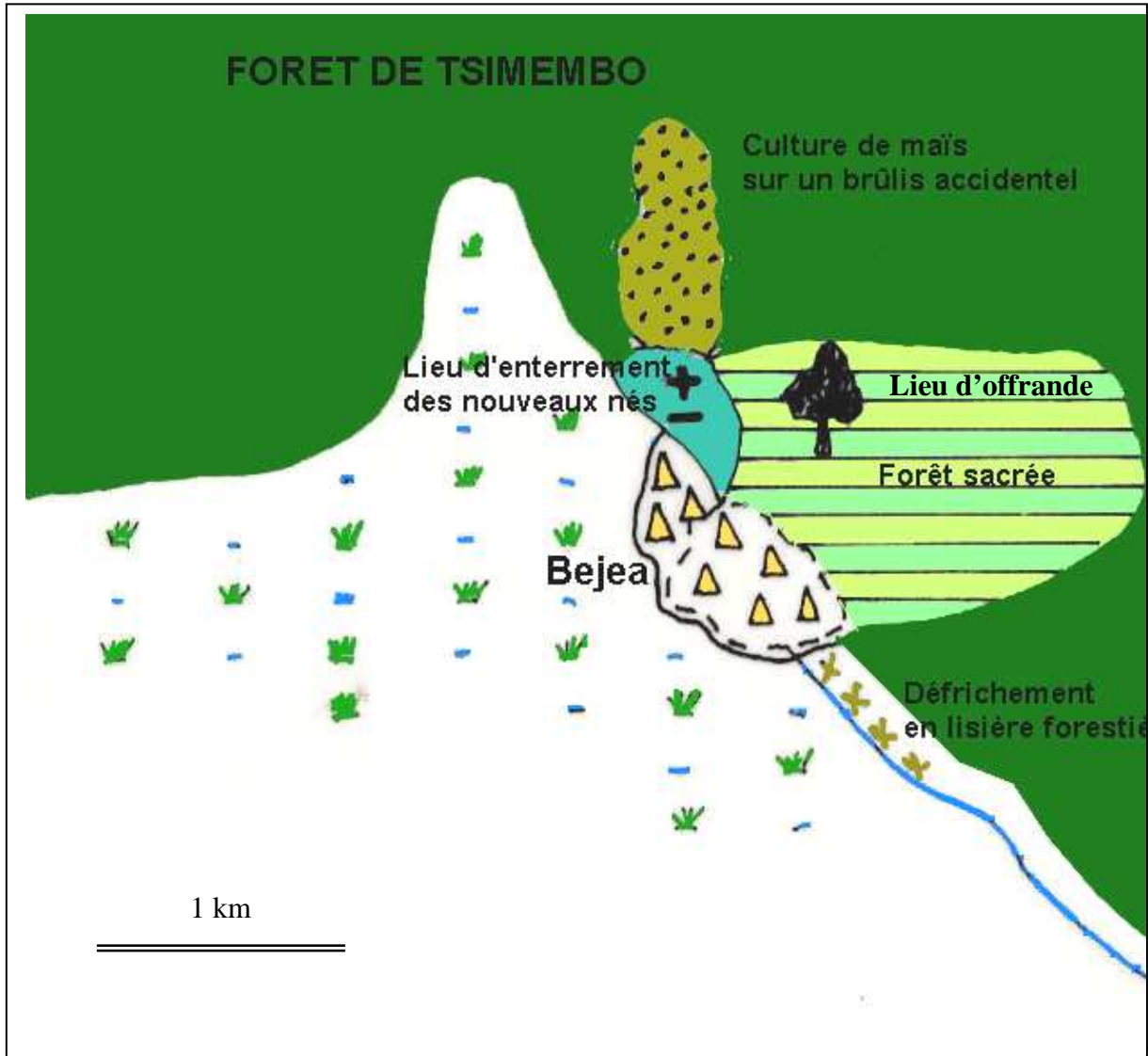
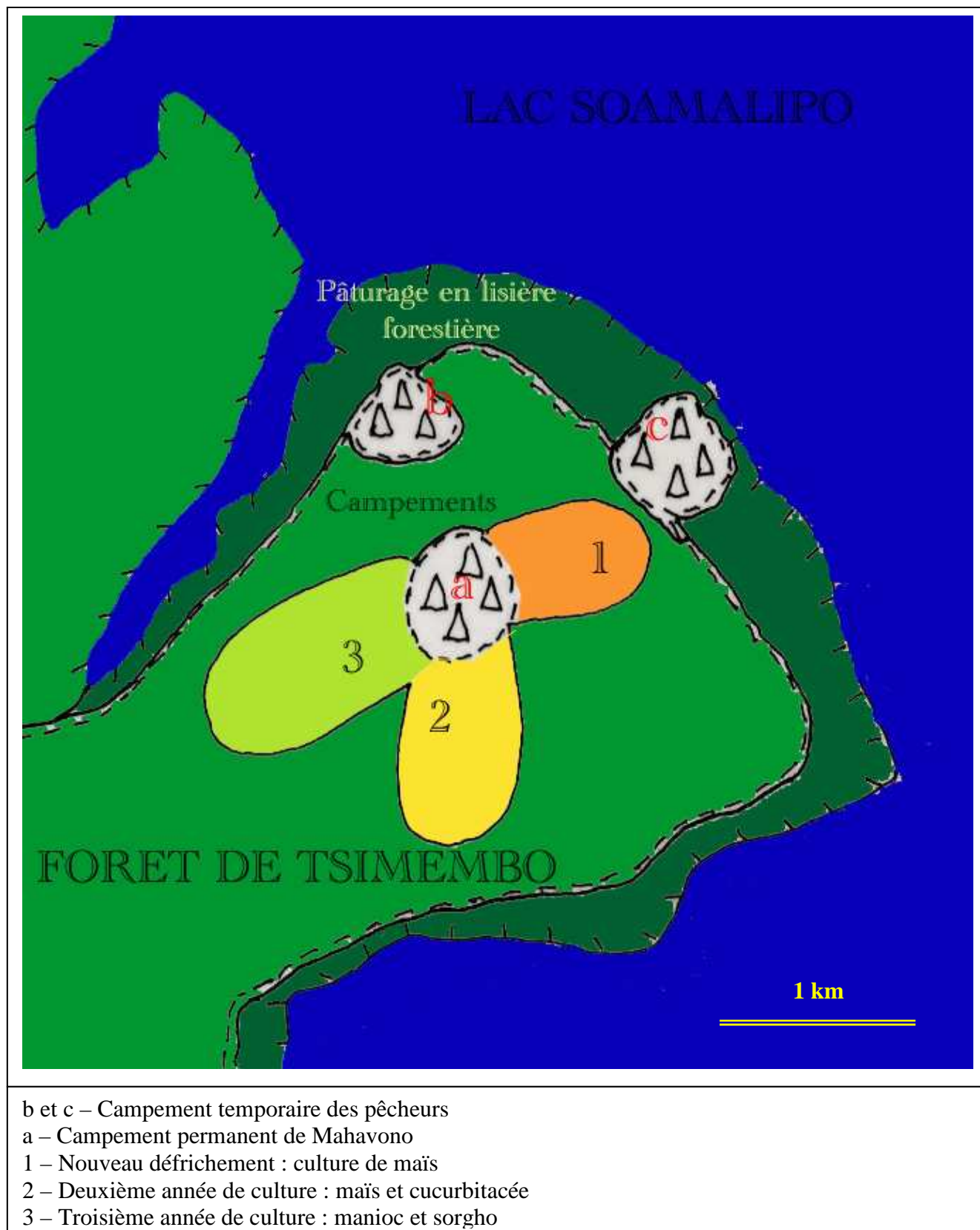


Fig. n° 7 : STRUCTURATION DE L'OCCUPATION DE L'ESPACE A MAHAVONO

Source : Enquête personnelle (Fond de carte : FTM 1/100.000 agrandie)



V.2 - Les modalités d'appropriation des ressources forestières

Le système de médiation : Les Sakalava disent que le chef de lignage, le *mpitoka hazomanga* est un "*daba arahin-dolo*" (c'est à dire un tambour qui fait communiquer les vivants et les esprits.) Il est le seul à pouvoir assurer la communication avec les ancêtres. Le chef du lignage fondateur du village assure ainsi la médiation avec les esprits *tompontany*, et diverses forces surnaturelles (Fauroux, 1999.) L'ombiasy peut jouer également ce rôle dans des conditions qui varient d'un lieu à l'autre. Tout le monde, à un moment ou à un autre, le consulte avant d'entreprendre quelque chose d'important.

Les migrants n'ont pas le droit d'accéder aux ressources naturelles sans l'intermédiaire des Sakalava qui les intègrent d'abord dans leur société sous la forme d'une alliance (fraternité de sang, mariage, *titike*, . . .) avant d'intercéder en leur faveur auprès de leurs ancêtres et des esprits de la terre. Ce n'est qu'après cette invocation, si elle s'est opérée dans de bonnes conditions, que les nouveaux arrivants sont autorisés à accéder à la terre.

Tous les villageois doivent, en principe, se soumettre à l'ensemble des règles régissant la forêt. Il convient d'utiliser les techniques généralement admises et elles seules.

V.3 - L'accès individuel à la forêt dans le cadre des règles communautaires

V.3.1 - Des initiatives individuelles

Presque toutes les activités forestières (chasse, cueillette, culture sur abattis / brûlis, coupe de bois)) pourraient être réalisées de façon individuelle ou tout au moins résulter d'une initiative personnelle. Mais, la plupart des gens craignent de s'aventurer seuls dans la forêt. Les activités liées à la forêt tendent à s'effectuer en groupe. La fréquence et l'intensité de ces activités varient d'un contexte à l'autre. Lors d'une famine qui a sévi dans la région après une grande inondation provoquée par le cyclone Cynthia en février 1991, la population, surtout sakalava, a dû se disperser dans la forêt pour trouver de quoi se nourrir. La recherche de bois de construction est souvent confiée à un salarié, Temoro ou Betsimisaraka, en échange d'un ou deux zébus selon la dimension de la maison à construire.

V.3.2 - Des activités de groupes

La chasse se fait souvent en équipe de quatre à six individus (²³.)

Pour un *hatsake*, les lignages ont intérêt à faire participer toute la main-d'œuvre dont ils disposent pour préparer la parcelle et obtenir la plus grande production possible.

La collecte de miel est une activité à caractère religieux marqué, réservée surtout aux lignages d'origine vazimba, spécialistes de la forêt (c'est le cas des *Velokamana* à Masamà pour la forêt de Tsimembo.) Ce lignage est le seul autorisé à fournir le *toa-mena* (hydromel) qui est utilisé pour invoquer les ancêtres lors du *loa-drano*, grande cérémonie marquant l'ouverture de la saison de la pêche.

Le *donake* (procédé traditionnel de capture des zébus sauvages) se fait sur l'initiative d'un éleveur important ou d'une famille dont les bœufs ont pris l'habitude de disparaître en forêt. Il est effectué par une équipe dirigée par un devin - guérisseur spécialisé.

Les cérémonies qui se déroulent en forêt s'effectuent très souvent par groupe, lignager ou villageois, car elles sont liées au phénomène de possession. Cependant, il y a des règles strictes qui autorisent la pénétration dans la forêt et / ou régissent les activités forestières.

V.3.3 - Les règles régissant les activités forestières.

Les interdits (*fady*) jouent un rôle considérable dans la façon dont les populations locales se comportent à l'égard de la forêt. Celles - ci redoutent les représailles que les esprits pourraient déclencher contre les personnes qui pénétreraient dans les sites sacrés ou utiliseraient des espèces interdites comme *mampisaraky* (*Turraera macrantha*), *laro* (*Euphorbia tirucali*), *antso* (*Euphorbia antso*). De nombreuses règles traditionnelles s'imposent ainsi, même si on ne connaît pas leur origine ni leur signification :

Les villageois ne coupent que des arbres à tronc droit ;

Si deux arbres à tronc bien droit se trouvent côte à côte, ils ne coupent que l'un d'entre eux ;

²³ Non seulement les soucis d'aller en profondeur en forêt, incite les chasseurs à travailler en équipe, mais les techniques d'encerclement les obligent à venir en groupe. Il en est de même pour le transport des gibiers.

Les arbres abattus et les branches coupées ne doivent pas être entassés dans la forêt, ils ne peuvent l'être qu'à la lisière ;

Les villageois n'emmènent pas avec eux, en forêt, des repas déjà préparés (ce qui a sans doute pour fonction d'empêcher la personne de s'enfoncer trop profondément en forêt)

Lorsque les paysans déterrent un tubercule, ils conviennent de laisser en place la racine mère (*dadiny*) et ne prennent que la racine qu'on peut manger (*sidiny*.) Quand *dadiny* et *sidiny* ne peuvent être séparés, on tente de replanter la racine mère en l'enterrant dans le trou d'où l'on l'a extraite ou en la plaçant horizontalement sous des débris végétaux non humifiés à proximité des champs de culture sur brûlis ou du lieu d'habitation pour faciliter la prochaine récolte.

Calendrier de chasse traditionnel (*respecté par les mpitindroke ou ceux qui pratiquent la chasse et cueillette comme activités principales*)

Tableau IX - Calendrier de chasse traditionnel

Gibier	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Remarques
Tenrec					*	*	*	*					* fouilles dans leurs trous
Lémuriens													Fructification du sely
Canards sauvages										*	*	*	Renouvellement de plumes, * piège à la moisson
Chauve souris													Floraison des kapokiers
Sanglier													Un peu moins quand les herbes sont très hautes
Poissons													Surtout pour les plans d'eau douce
Miel							*	*					* Abeilles commencent à consommer leurs miels

De nombreux interdits frappent aussi la chasse et le ramassage de petits animaux. On craint de chercher les tenrecs directement dans leurs trous, car si on les trouve morts, cela signifie que l'on est exposé à une malédiction. Cela dissuade donc les gens de pratiquer ce ramassage trop facile qui finirait par porter atteinte à l'espèce.

Les tenrecs sont ramassés durant la saison de pluies. Vers la fin de celle - ci, les petits sont aussi gros que les adultes, mais ils se cachent encore dans les touffes d'herbe épaisse et sont

plus difficiles à trouver, alors que les adultes sont très mobiles et se montrent à la lisière de la forêt. En procédant ainsi, on permet à l'espèce de se perpétuer, selon les chasseurs.

Les villageois chassent les lémuriens (notamment les Propithecus verreauxi deckeni et Eleomur fulvus rufus) à partir de la fin du mois de mars. Les petits sont déjà sevrés, et les adultes sont bien gras, mais l'accouplement n'a pas encore eu lieu.

Chapitre VI

LA GESTION DE LA FORET ET DES RESSOURCES NATURELLES DANS LE NOUVEL EQUILIBRE

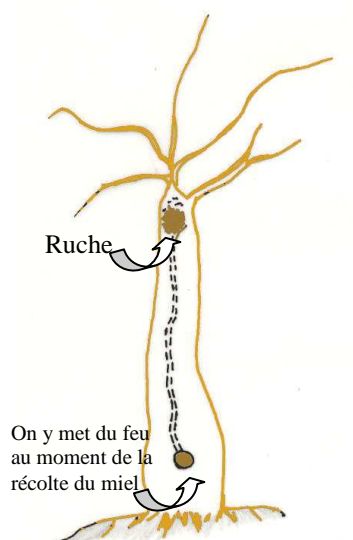
VI.1 - L'utilisation des ressources naturelles par les villageois

VI.1.1 - Le miel :

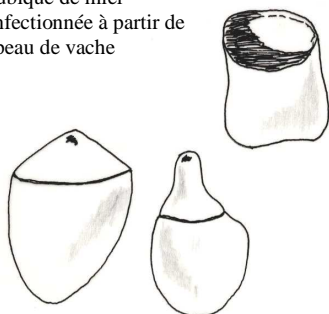
La recherche de miel commence dès le mois de janvier. Les connaisseurs récoltent les ruches placées dans les trous (*andavaky*) qui n'ont pas été touchés l'année passée (*tentely lika tao.*) A partir du mois de juin, les abeilles pondent et la collecte de miel s'arrête. Comme le miel se vend facilement, la plupart des riverains de Tsimembo le cherchent partout dans la forêt. Cet engouement les pousse à une récolte précoce. Le miel se raréfie alors dans la partie Nord de Tsimembo où l'on a une forte concentration d'habitants. Dans la partie Sud, la densité humaine est faible et les abeilles bénéficient de la proximité de lacs encore entourés de forêts denses peu touchées par les défrichements. La facilité avec laquelle on vend le miel a poussé les villageois à en vendre toute la quantité collectée. Il a donc fallu développer la culture de canne à sucre pour la fabrication de rhum, alors que l'hydromel (*toamena*) n'intervient plus que pour les cérémonies comme le *loadrano*.

Différentes formes d'apiculture se développent également (cf. fig. n° 8 : Apiculture traditionnelle et collecte de miel.) Les villageois commencent à utiliser des techniques simples pour produire le miel, par exemple, on dissout du sucre dans de l'eau et on en enduit la paroi interne d'une grande marmite. On renverse la marmite sur un trou, où l'on a déjà placé deux ou trois blocs de pierre pour la soutenir. Les abeilles sont attirées par le sucre et y construisent leur ruche.

Fig. n° 8 : APICULTURE TRADITIONNELLE ET COLLECTE DE MIEL

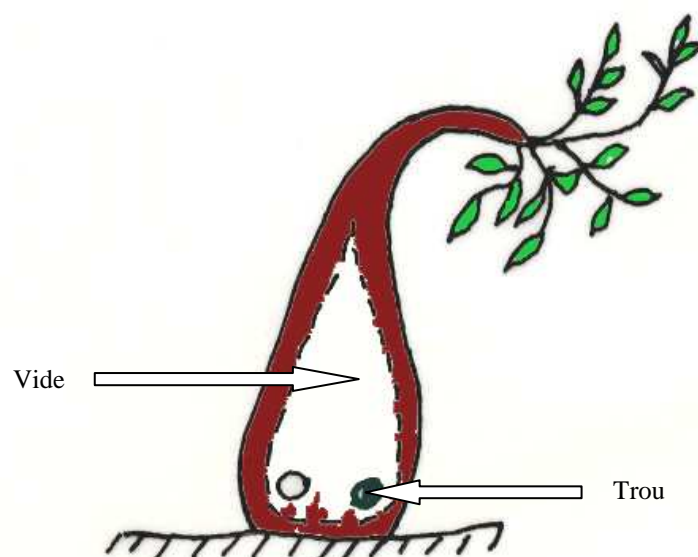
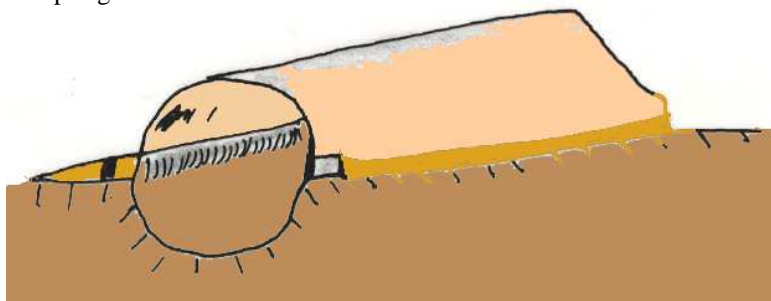


Soubique de miel
confectionnée à partir de
la peau de vache



Babaky (cucurbitacée pour le
stockage de miel)

Moitié d'une
pirogue



On peut aussi prendre une demie - pirogue et badigeonner sa paroi intérieure d'une eau où l'on fait bouillir des crabes. La pirogue est alors renversée sur un trou et ne tarde pas à attirer les abeilles.

Une autre technique consiste à faire deux trous sur un arbre appelé laza (*Cyphostemma laza*) afin que l'intérieur pourrisse et se vide, ce qui attirera probablement les abeilles. L'année suivante, une ruche se sera développée en cet endroit. La récolte à chaque sortie est de 15 litres de miel environ, fruit d'un travail de 2 à 3 heures pour un spécialiste. La collecte de cire d'abeilles a été pratiquée par une société d'exploitation forestière (FIMPAMENA) entre 1986 et 1988.

VI.1.2 - Chasse et cueillette :

Les produits de la cueillette constituent la base alimentaire de la plupart des gens durant la période de soudure qui dure, en moyenne 9 mois, de janvier à septembre. Il s'agit surtout de tubercules que l'on cherche dans les savanes et la forêt de Tsimembo. Si l'on se réfère au tableau comparatif de Terrin (1998), leur régime alimentaire est beaucoup plus riche que ceux qui se basent sur le riz, le manioc ou le maïs.

Tableau X - Comparatif de la valeur énergétique des régimes alimentaires

N°	Espèces	Valeur énergétique En kcal / 100g (MS)	Ca mg/ 100g (MS)	Mg mg/100g (MS)	Fe pour 100 g (MS)
1	Ovy (<i>Discorea maciba</i>)	390	27.7	50.6	3.1
2	Tavolo (<i>Tacca pinnatifida</i>)	399	19.6	56.6	3.1
3	Maïs	356	7		2.3
4	Manioc	338	12		1
5	Riz blanc	359	14		1

Source : TERRIN 1998

Les gens de Masamà effectuent même des déplacements en charrettes vers Bemamba pour se procurer des *hetrevo* (bulbe de nénuphar). A Masamà, par contre, la présence de poissons herbivores (tilapia) a fait disparaître à peu près complètement ces nénuphars.

Tableau XI - Localisation des grandes cueillettes

Espèces	Localité	Observations
Ovy (<u>Dioscorea maciba</u>)	Tsimembo	Partout
Sosa (<u>Dioscorea soso</u>)	Autour de Tsimembo	Savanes, défrichements
Antaly (<u>Dioscorea antaly</u>)	Masamà	Est du lac
Hetrevo (bulbes de nénuphars)	Bemamba	Plaine lacustre
Kabija (<u>Tacca pinnatifida</u>)	Belanela	Le long de la forêt

Source : Enquête personnelle

On peut trouver tous les produits de la cueillette et de la chasse dans un petit nombre d'endroits comme Andohan'Ankerika (un des trois grands lacs de la partie Sud du massif forestier.)

Pour la chasse, les sangliers constituent le gibier le plus recherché. On pratique le *mangoro*, attaque à la sagaie avec des chiens. Quelques spécialistes utilisent un piège assez compliqué, le *valafohy* (littéralement : petit parc.) Un *kibitsoky* (lasso) ferme la grille dès qu'un des sangliers touche les bulbes de nénuphars ou le manioc servant d'appât. Les chasseurs capturent jusqu'à 5 individus en une seule opération. Le kilo de viande se vend 1.500 fmg en 1998. A Bejea, le chef du village évalue les captures à 30 têtes de sangliers par an. Ambarinanahary et Belanela sont les lieux de chasse de sangliers.

Les tenrecs ne sont vendus qu'à Masoarivo en petites quantités. Ce gibier se raréfie dans la région.

Alors qu'on enregistre une faible monétarisation du côté de la chasse, la pêche entraîne une ruée de migrants vers la région. On pourrait même dire que c'est elle qui intègre le plus l'économie régionale dans le circuit monétaire national.

VI.1.3 - Les richesses aquatiques

Les crabes, ramassés dans les mangroves de Masoarivo, sont vendus aux marchés de Soatanà, Ambereny et même Antsalova. La vente se fait également dans des localités comme Ambalakazaha et Masamà. Les vendeurs de crabes circulent un peu partout dans la région bien que la quantité produite ne soit pas énorme.

Un autre produit très lucratif est la peau de crocodile. Elle attirait beaucoup de migrants durant les années 40 aux environs de Masoarivo. La chasse aux crocodiles a lieu actuellement dans le lac Masamà. On y trouve une vingtaine de spécialistes. Chacun d'eux capture au moins une dizaine d'animaux par an. La peau mesure entre 70 et 80 cm. La quantité d'huile extraite par crocodile varie de 2 à 25 litres (vendue à 5000 fmg le litre en 1998).

Tableau XII - Prix des peaux de crocodile

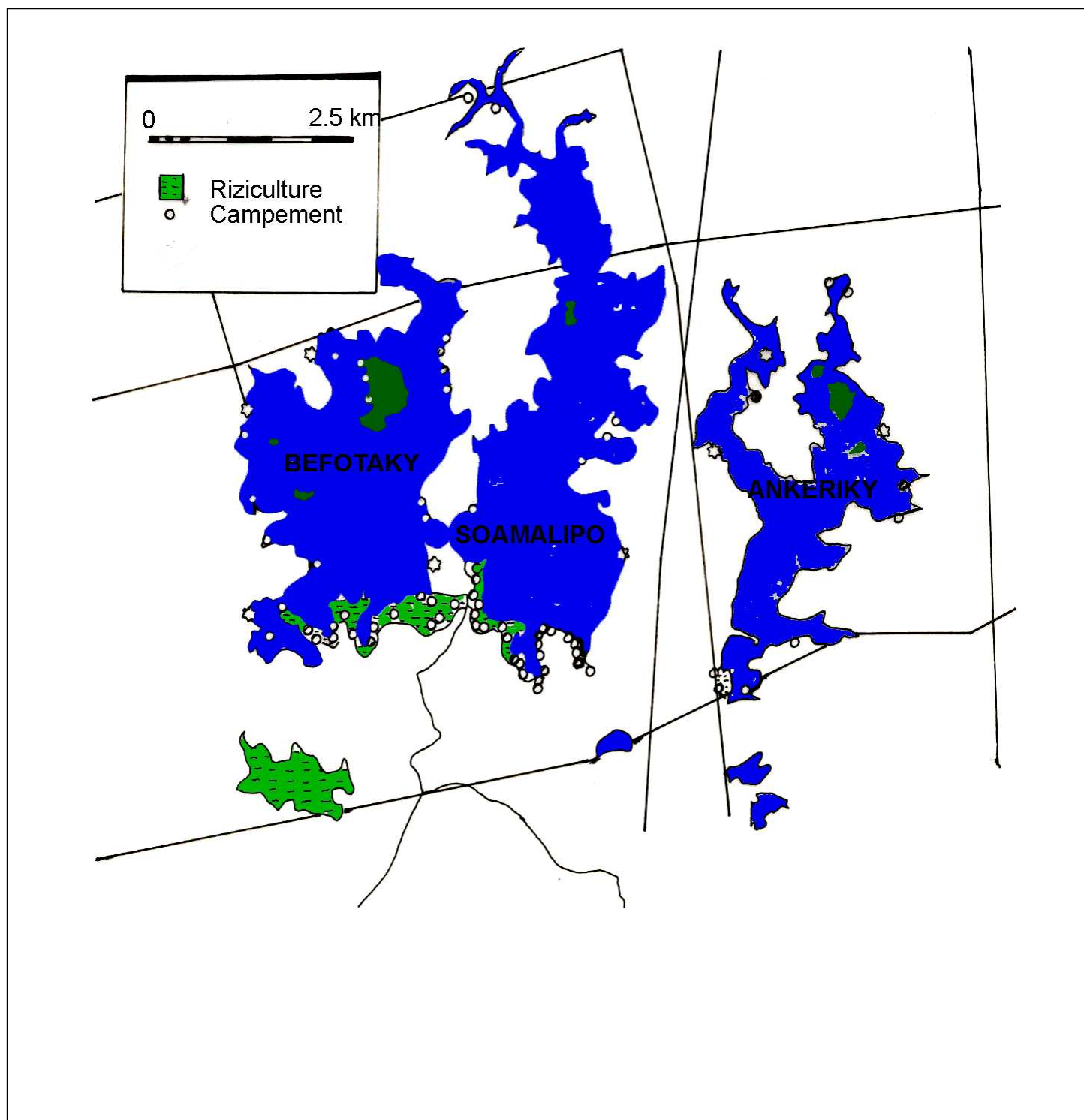
Prix	Dimension
2500 fmg / cm	> 40 cm
1750 fmg / cm	< 40 cm

Source : Enquête personnelle

Pour la pêche, Tsimembo est parmi les grandes étendues couvertes de forêts denses sèches avec plusieurs plans d'eau. On compte 32 lacs et étangs de plus de 20 ha dans le cantonnement des Eaux et Forêts d'Antsalova dont la plupart sont intégrés dans le massif forestier de Tsimembo. Les activités de pêche gonflent saisonnièrement la population de la région. Le Service de Pêche a délivré en 1998, 14 autorisations provisoires de collecte. Ce chiffre pourrait doubler en prenant en compte ceux qui collectent sans autorisation. Un collecteur travaille avec 5 pêcheurs en moyenne. Les deux grands lacs (Soamalipo et Befotaky), exploités par ces collecteurs, compteraient environs 140 pêcheurs installés avec leurs familles sur les berges des lacs.

Fig. n° 9 : LES CAMPEMENTS SAISONNIERS ET RIZICULTURE A ANDRANOBE

Source : Peregrine Fund



Le développement de la pêche qui menace la surexploitation des lacs, constitue aussi un danger pour la forêt, notamment en raison de l'écrémage en palissandre (*manary*) et en *katrafæ* (*Cedrelopsis grevei*). Ces deux espèces sont les plus utilisées comme bois de feu. Les centaines de familles présentes ont besoin chaque mois d'une centaine de mètres cubes de bois pour la cuisine et l'éclairage (on allume un feu au moins jusqu'au sommeil) et une autre centaine de mètres cubes pour le fumage de poissons.

La pêche, devenue une activité lucrative, contribue ainsi à la dégradation de la forêt. De plus, les besoins en pirogue augmentent également car chacun des pêcheurs doit en avoir une et en fabrique tous les deux ans en moyenne.

Tableau XIII - La fabrication de pirogue : espèces utilisées et durée de vie d'une pirogue

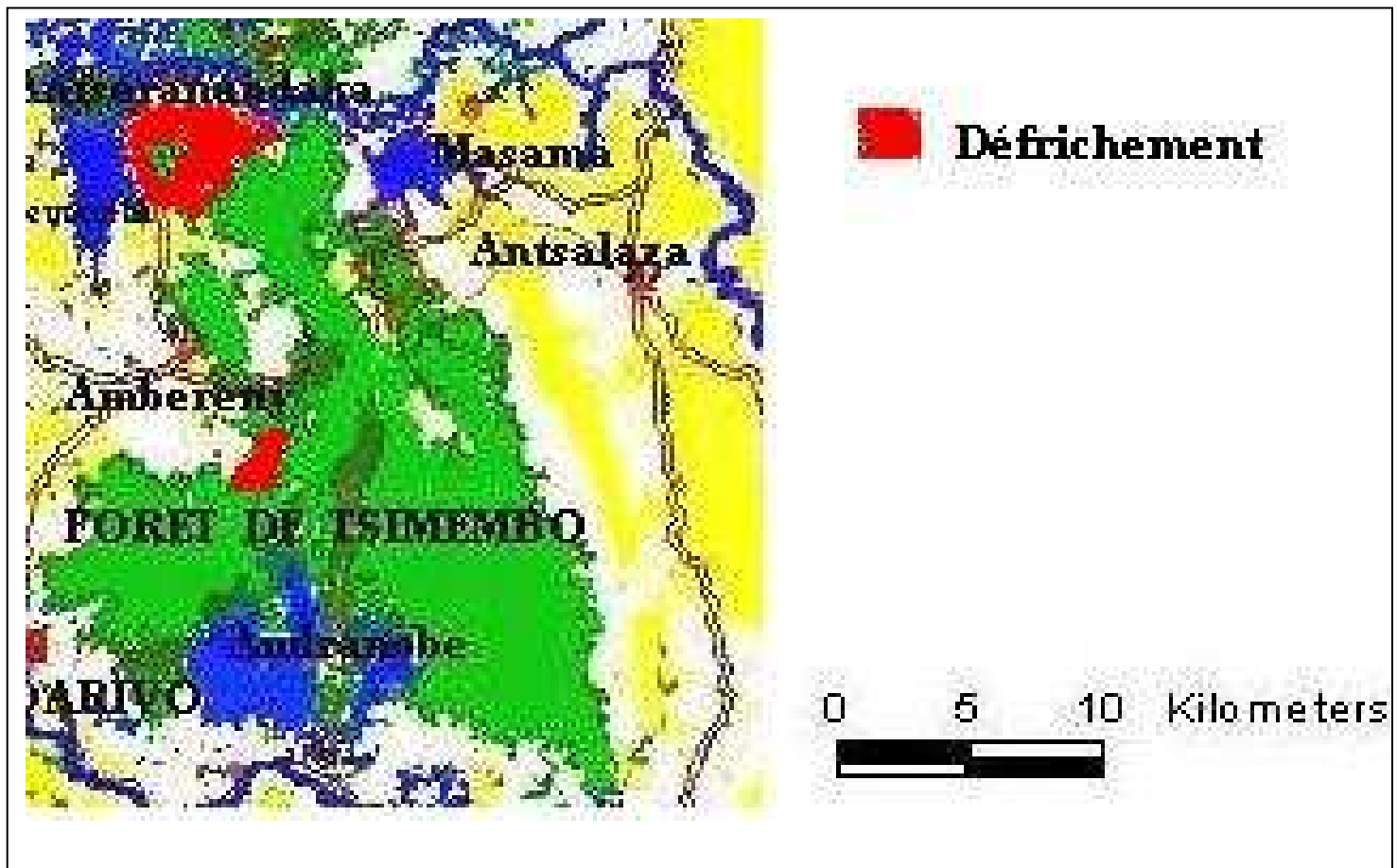
Espèce utilisée	Durée de vie d'une pirogue
<i>Hazomembo</i> (<i>Hazomalania voyroni</i>)	> 10 ans
<i>Vory</i> (<i>Alleanthus greveanus</i>)	< 10 ans
<i>Arofy</i> (<i>Commiphora guillaumini</i>)	< 4 ans
<i>Vakivoho</i>	< 4 ans
<i>Mafay</i> (<i>Gyrocarpus americanus</i>)	< 3 ans
<i>Sefo</i>	< 3 mois

Source : Enquête personnelle

Pour un campement de pêcheurs, on compte en moyenne 5 pirogues. Si on se réfère aux 37 campements recensés par Peregrine Fund en 1996 (cf. fig. n° 9 : Les campements à Andranobe), il doit y avoir environs 200 pirogues. La transformation du système de production conduit à un changement dans le mode de gestion de l'espace. L'utilisation du *sefo* dans la fabrication de pirogue indique que l'on a de moins en moins de choix. On rencontre davantage de paysans qui abattent des palissandres (*Dalbergia purpurescens*, *Dalbergia chlorocarpa*, *Dalbergia sp.*) ou de *katrafæ* (*Cedrelopsis grevei*), alors que d'habitude, on préfère ramasser des bois morts.

Des changements ont eu lieu engendrant l'esquisse d'une nouvelle organisation des terroirs aussi bien au niveau villageois qu'à celui de l'ensemble de la région. La forêt qui était un "espace périphérique" s'intègre petit à petit aux espaces économiques.

Fig. n° 10 : CARTE DES DEFRICHEMENTS AUTOUR DE TSIMEMBO



Fond de carte : Programme Bemaraha

VI.2 - L'exploitation des sols forestiers

- *Situation générale :*

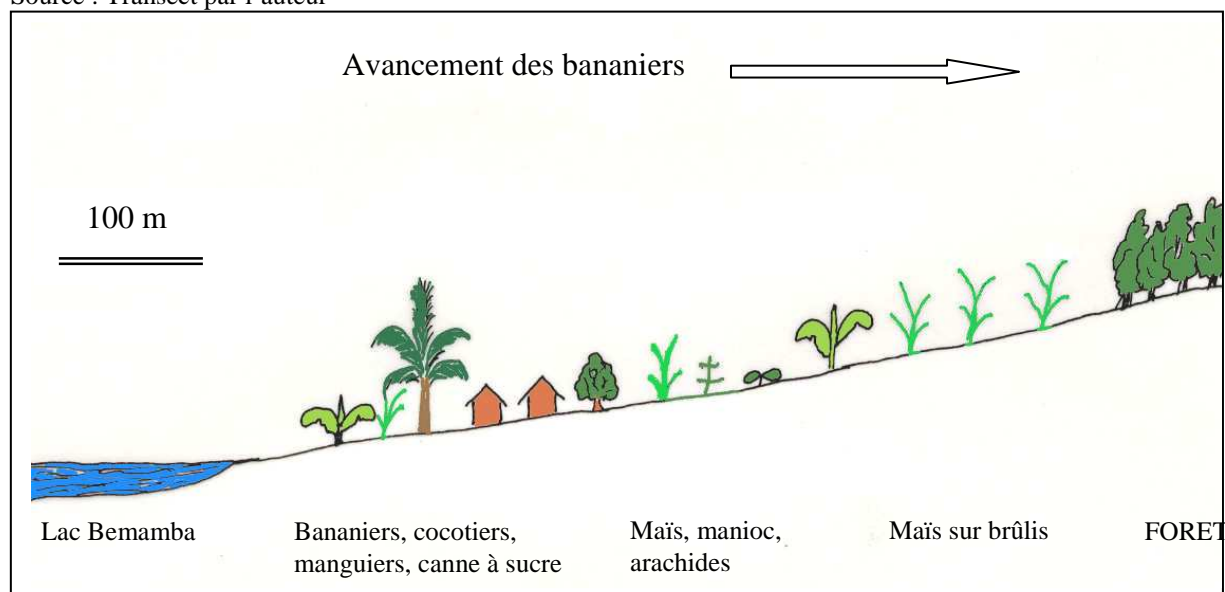
Les cultures sur abattis / brûlis se répartissent sur la partie occidentale de la forêt de Tsimembo, Antseranandaka et Ambereny (cf. fig. n° 10 : Carte des défrichements autour de Tsimembo). Elles ont été importantes au début des années 90. On constate aujourd'hui une situation différente dans ces deux sous ensembles, d'où l'intérêt d'une étude comparative de ces deux terroirs.

- *La perception de l'espace forestier :*

Les habitants de ces deux localités appartiennent à deux groupes dont les perceptions diffèrent sensiblement. Les Korao qui habitent la zone entre Ankilimanarivo et Ampamonty, sont des riziculteurs. La forêt est, pour eux, une simple réserve foncière que l'on peut temporairement utiliser pour des *hatsake*, considérés comme une activité très secondaire. L'importance de cette activité est fonction de la production rizicole. Quand on récolte assez de riz pour l'année, la pression sur brûlis diminue. Dans le cas contraire, on fait autant de *hatsake* qu'il est possible. Une bonne année rizicole survient quand le rythme des crues et des décrues correspond aux besoins en eau des plants de riz. C'est pourquoi, la forêt a subi de grandes destructions depuis le début des années 90, car les changements de lit de la rivière Beboka ont modifié le régime de crues et de décrues de la plaine de Bemamba. Beaucoup de rizières ne sont plus cultivables. La réputation du riz de Bemamba attire encore les gens du Sud Est. Les nouveaux venus, qui n'ont pu encore obtenir autant de riz qu'ils le souhaitent, se tournent vers la forêt ou vers les friches, ce qui provoque actuellement l'extension continue de la déforestation.

Fig. n° 11 : TERROIR D'AMBALAKIDA – ANTSERANANDAKA

Source : Transect par l'auteur



Bien que considérée comme une activité secondaire, la culture sur abattis / brûlis s'étend toujours avec l'implantation des nouveaux arrivés. La présence de migrants sans terre oblige également les anciens migrants à mettre en valeur leurs anciens champs de maïs, pour éviter qu'ils ne soient récupérés.

La forêt est le cadre du bûcheronnage des Betsileo de Soanierana. Le défrichement est, pour eux, une activité de survie. Durant la saison sèche, ils travaillent le bois dans la forêt et pendant la saison de pluies, ils cultivent du riz. Mais faute de rizière, ils se sont tournés vers la forêt de façon quasiment permanente.

La tentative de construire un barrage pour irriguer 200 ha autour de leur village a échoué dès la première pluie de l'année. Puis, leurs efforts pour creuser un canal en vue d'irriguer les anciennes rizières d'Ampamonty se sont heurtés d'abord à un conflit foncier avec les anciens exploitants. Ces gens n'ont pas beaucoup d'alternatives. Ils peuvent pratiquer la culture sur brûlis, mais celle-ci se heurte à de nombreux problèmes : les sols sont appauvris, la forêt à défricher est trop éloignée, les cultures sont piétinées par les zébus, le sarclage et la construction de clôtures sont obligatoires, . . . ils peuvent aussi trouver un terrain à aménager, cette solution ayant de plus en plus leur préférence à l'heure actuelle, d'où l'abandon de la culture sur brûlis qui commence à avoir lieu.

Dans les deux cas, la forêt constitue une sorte de régulateur au sein du système de production. Mais le paysage diffère selon le système et le stade d'exploitation.

- *Système et stade d'exploitation*

Les grands arbres ainsi que ceux dont le bois est dur sont épargnés aux environs d'Antseranandaka. Des tamariniers sont dispersés un peu partout avec quelques espèces forestières. Ils empêchent d'autres espèces de pousser sous leur ombre, la formation végétale en place correspond au "*modèle d'inhibition*" décrit par Floret et Fontanier (1991).

Avec la crise de bois de feu, les habitants commencent à abattre les tamariniers. La phase finale de la déforestation avec une complète dénudation du sol est alors proche. La jachère est de moins en moins pratiquée. Les champs sont mal entretenus, faute de main - d'œuvre ou de moyen financier. Seuls les bananiers et l'arboriculture avancent rapidement.

La visite des terroirs d'Antseranandaka et d'Ambalakazaha (cf. fig. n°11 : Terroir d'Ambalakida - Antseranandaka) a permis de constater la prédominance des tamariniers parmi les ligneux. Quelques espèces forestières apparaissent comme les *maintifototse* (Diospiros tropophylla) non abattus ou les *manary* (Dalbergia sp.) qui repoussent sur les champs en friche. On constate également l'apparition de quelques espèces de savanes comme les *namoloana* (Foetidia retusa) et les jujubiers (Ziziphus mauritania).

Avec la présence, encore importante, d'oiseaux pendant la saison de pluies, une longue jachère permettrait sans doute à la forêt de se reconstituer grâce à l'ornithocorie. D'autant que le défrichement manuel n'est procédé d'aucun dessouchage et que les rejets sur racines intactes seraient favorisés. Par contre, à Ambereny, un défrichement est précédé par une exploitation des arbres transformables en planches ou utilisables autrement. La culture sur brûlis détruit alors radicalement la forêt dès la première phase.

Après 5 ans de cultures au maximum, les champs d'Ambereny se trouvent actuellement en jachères depuis 1997. On n'observe aucun tamarinier dans le terroir et la reconstitution de la forêt a déjà commencé. Plusieurs espèces ligneuses sont en train de recoloniser l'espace : *monongo* (Xantoxylon perrieri) - les plus nombreux, *maintifototse* (Diospiros tropophylla),

rehampy (*Brexiella ilicofolia*), *manary* (*Dalbergia sp.*), *katrafæ* (*Cedrelopsis grevei*), *anakaraky* (*Cordyla madagascariensis*), *manambaho*, jujubiers (*Ziziphus mauritania*), . . .

On a également un grand envahissement d'adventices (telles que *hohin'alika*, *kimalahontany*) et de cucurbitacées sauvages. Les jujubiers sont présents et l'utilisation actuelle du terrain comme pâturage risque d'en accélérer la propagation. Les jujubiers constituent un grand danger pour les formations végétales naturelles de l'Ouest car ils colonisent rapidement l'endroit où ils poussent et ils empêchent les autres espèces de se développer. Les quelques essences qui poussent auprès des jujubiers sont spécifiques des savanes : *namoloana* (*Foetidia retusa*), *kily* (*Tamarindus indica*) et *sely* (*Grewia selinaomby*).

Peut – on parler d'une tendance vers un autre "modèle d'inhibition" des espèces forestières ?

Les deux systèmes d'exploitation tendent vers une situation irréversible dans laquelle les activités de cueillette éprouvent le plus de difficultés.

Chapitre VII

Les bouleversements liés aux phénomènes migratoires

VII.1 - L'histoire des migrations dans l'Ouest

Le Melaky (au cœur duquel se trouve Tsimembo) constitue la limite nord du Menabe. Il sert de transition entre les Sakalava du Menabe et ceux du Boina. La population actuelle de la région a été remaniée par les migrations. Les Sakalava, eux mêmes, quoique *tompontany*, se sont aussi beaucoup déplacés, principalement en provenance du sud.

Les différents booms économiques (pois du Cap, caïman, riz, maïs) n'ont fait qu'amplifier les flux migratoires vers l'Ouest. Outre la culture de pois du Cap, l'exploitation forestière et le commerce de zébus constituaient les éléments moteurs de la migration extra régionale aux alentours du massif forestier de Tsimembo.

VII.2 - Des flux migratoires extra régionaux

En général, tous les groupes autochtones utilisent la forêt, mais de façon très peu agressive, en y apportant un minimum de dommages. Cela apparaît, d'ailleurs, dans l'état très bon, voire excellent, dans lequel ils ont laissé leur environnement forestier jusqu'à une époque très récente (²⁴.)

Très tardivement, le boom du pois du Cap et le développement de la riziculture ont fini par atteindre la vallée du Manambolo suscitant un fort afflux de main-d'œuvre extra régionale. L'implantation de la scierie d'Ambereny pour exploiter la forêt de Tsimembo a contribué à la transformation sociale d'une région qui avait peu changé en quatre siècles. Le développement de ces activités a rendu prospère le commerce de zébus.

²⁴ Les exploitations du massif forestier de Tsimembo ont commencé dans les années cinquante mais les défrichements qui y apportaient un vrai ravage ne se sont produits que vers la fin des années 80

Tableaux XIV - Implantation des groupes ethniques à Soatanà

ETHNIE	Date d'arrivée approximative	Activité principale	Autres activités
Betsileo	Boom du pois du Cap (années 30) Exploitation forestière	Riziculture	Pêche
Korao / Tanala	Boom du pois du Cap (années 30)	Riziculture	Pêche
Tandroy	Vers 1940	Commerce de zébus	Collecte de poissons
Betsimisaraka	Vers 1972	Construction de clôtures	Salariés agricoles
Sakalava		Elevage	Pêche, riziculture

Source : Enquête personnelle

La croissance du village de Soatanà correspond ainsi à l'installation des migrants dans la partie sud du massif forestier de Tsimembo. Les Betsileo et les Korao, attirés par la culture de pois du Cap sont arrivés dans la zone à partir des années 30. Depuis l'abandon de cette culture, ils se sont surtout consacrés à la riziculture et, depuis peu, ont commencé à s'adonner à la pêche saisonnière, activité très lucrative.

Les Tandroy ont commencé à s'intéresser à la région à partir de 1940. Ce sont des intermédiaires dans le commerce de zébus. Ils se lancent actuellement dans le collectage de poissons.

Les Betsimisaraka et les Temoro sont surtout des salariés forestiers, des spécialistes de la construction de parcs à bœufs, de clôtures et de la recherche de bois de construction. Leurs séjours dans la région duraient de 2 à 3 ans, mais il y a quelques uns qui restent à l'heure actuelle plus longtemps et ont commencé à faire des cultures sèches sur brûlis forestiers dans les endroits colonisés par les jujubiers (Ziziphus mauritania).

Au temps du pois du Cap (Phaseolus lunatus), le village de Masoarivo se subdivisait en trois quartiers : Masoarivo - Sakalava, Tanambao - Betsileo et Morafeno - Korao. A l'heure

actuelle, seuls les Sakalava habitent le village. Les deux autres groupes se sont rendus à Bemamba pour y pratiquer la riziculture. Et, même les Sakalava vont aussi à Bemamba tous les ans lors de la saison de culture.

La présence d'anciens salariés korao d'un colon européen de Bemamba (Taillade, 1997) a favorisé l'implantation autour de cette plaine lacustre d'originaires du Sud - Est et de Betsileo qui sont leurs *ziva* (Parenté à plaisanterie, une alliance ancienne qui se manifeste par un échange d'injures et de paroles de dérision), et donc des alliés sûrs.

Quand la scierie d'Ambereny a cessé ses activités ⁽²⁵⁾, les salariés se sont précipités vers la plaine rizicole de Bemamba où la population est fortement concentrée durant la saison sèche, propice à la culture du riz. Pendant la saison de pluies, la plupart des riziculteurs pratiquent le *hatsake*, sauf les Sakalava qui retournent vers leurs villages de Masoarivo ou d'Ambereny pour s'occuper de leurs troupeaux dans les pâturages qui entourent Ambereny.

Depuis la fin des années 80, la riziculture s'est heurtée à des problèmes liés à l'eau et aux attaques de poux (*bibim-bary*). Pour faire face à cette crise, le maïs sur abattis / brûlis forestier a, en premier lieu, gagné du terrain. Puis, la pêche s'est développée attirant notamment de nombreux jeunes qui trouvent cette activité moins difficile, plus attrayante et plus lucrative ^(26.)

Tous les groupes se tournent aujourd'hui vers la forêt en temps de crise, pourtant on peut encore distinguer des formes spécifiques d'occupation du sol selon les groupes ethniques dominants et, bien évidemment, selon les conditions d'installation.

VII.3 - Les conditions d'installation des migrants au cours du XX^e siècle

L'hospitalité légendaire des Sakalava (comme ils sont exogames, ils accueillent favorablement l'arrivée d'étrangers qui leur offrent la possibilité d'élargir leurs relations matrimoniales) a longtemps facilité l'implantation des migrants dans la région. De l'autre côté, le manque de

²⁵ Lors de notre passage en 1991, il n'y avait qu'un gardien et un magasinier dans la scierie d'Ambereny

²⁶ Le terme de *vola malaky* (gains faciles ou rapides) s'est répandu dans la région de Belo sur Tsiribihy avec la culture de haricot. La pêche avec les gains journaliers a favorisé l'expansion de cette expression autour de Tsimembo.

main-d'œuvre pour les différentes exploitations coloniales (pois du Cap, concessions forestières) obligeait les colons à faire appel assez régulièrement à des nouveaux venus.

Leur installation a été plus ou moins facile car les *tompontany* leur ont accordé assez systématiquement le droit d'accès à la terre et aux ressources naturelles (²⁷.)

Le flux migratoire s'est poursuivi au cours du XX^e siècle et la crise de la riziculture s'est confirmée vers la fin des années 80. Dans ces conditions, les défrichements ont rapidement augmenté, la plupart du temps sans aucune autorisation (une seule demande a été présentée au sud d'Antseranandaka.)

Les litiges sur le foncier se multiplient, provoquant indirectement la multiplication rapide des bananiers que l'on utilise pour marquer les limites entre parcelles. De même, les manguiers sont de plus en plus plantés. La jachère est de moins en moins pratiquée, crainte d'une mise en valeur par un nouveau venu.

Les parties défrichées restent piquetées de tamariniers (*Tamarindus indica*) que l'on évite d'abattre dans un premier temps à cause de la dimension imposante de l'arbre, la dureté de tronc, de l'ombre agréable qu'il donne et de l'existence fréquente d'esprits anonymes dans son feuillage. Cependant, le manque de bois oblige les gens à couper les grands arbres, y compris les tamariniers autrefois très respectés. La technique d'abattage consiste à enlever l'écorce à un mètre de la base, puis à y mettre le feu. L'arbre ne tarde pas à tomber.

²⁷ Selon le dépouillement d'archives de Taillade (1997), en 1917, 17% de la population était déjà migrante dans la grande province de Morondava, du fleuve Mangoky à Besalampy. La densité ne dépasse pas le 1.6 h / km². Malgré le flux migratoire, la densité humaine moyenne de cette province est de 6.6 h / km² en 1944. La région de Tsimembo enregistre probablement une des plus faible densité à l'époque car ce n'est qu'à partir des années 40 qu'on assiste vraiment à l'expropriation de terrains par les colons pour des concessions agricoles dans la vallée de Manambolo.

Chapitre VIII

Les cinq sous systèmes et la construction d'un équilibre relatif

VIII.1 - La mise en place des cinq sous systèmes

La pêche en eau douce est une activité traditionnelle des Vazimba, pratiquée depuis longtemps avec des normes et un calendrier reposant sur une expérience pluriséculaire. C'est une forme d'exploitation durable des ressources, c'est également un moyen d'appropriation de l'espace.

Les terrains marécageux, de faible profondeur, sont fréquents dans l'Ouest. Ils peuvent constituer d'excellentes rizières durant la saison sèche avec les superficies de décrue tout autour des lacs. Les riziculteurs commencent à repiquer dès que la décrue se déclenche. La moisson a lieu juste avant les pluies quand les rivières se trouvent en étiage, au mois d'octobre et novembre.

La pêche, la riziculture et l'élevage bovin constituent les activités traditionnelles de la région. L'élevage reste l'activité centrale même s'il subit un relatif déclin (²⁸.) Pourtant, les deux premières activités ont connu un grand essor avec l'arrivée des migrants. D'où le développement d'un système basé sur l'agriculture.

Quand la riziculture s'est heurtée à une succession de mauvaises récoltes, les gens se sont orientés rapidement vers la forêt, la culture sur abattis / brûlis de maïs. Ce choix s'est justifié aussi par les fortes demandes de l'extérieur (Blanc Pamard, 2000.)

A l'origine, il y avait des migrants spécialisés dans l'exploitation forestière. Une fois que la société qui les emploient a cessé ses activités, les bûcherons se sont mis à la culture de maïs sur abattis / brûlis.

Les migrants sont concentrés dans la partie occidentale du massif forestier. C'est pourquoi, les Sakalava, avec leur système de production basé sur l'élevage bovin, ont essayé de résister tant

²⁸ A cause des vols et des différentes maladies

bien que mal à cette "invasion" qui se traduit, dans l'espace, par le développement des cultures de maïs, d'arachides.

VIII.2 - La nouvelle importance des cultures de rente

La culture du maïs a fini par ravager la partie Ouest de la forêt de Tsimembo dans les portions qui correspondent à la forêt de Tsitiha entre Antseranandaka et Ankilimanarivo (cf. fig. n° 10 : Croquis des défrichements sur Tsimembo) et la partie qui se trouve au sud d'Ankoabitika, aux environs d'Ambereny.

Le premier foyer de destruction s'étend sur environ 6 km de long et 4 km de large. Une dizaine de villages et de hameaux (²⁹) y cultivent le maïs sur *hatsake* qui était prépondérante de 1992 à 1995. Le deuxième foyer couvre une étendue d'environ 1 km de long et 0.5 km de large. Il a appartenu à une vingtaine de familles de Soanierana Ambereny qui ont résolument attaqué la forêt à partir de 1993, date à laquelle ils ont dû abandonner l'idée d'aménager des rizières du côté d'Ampamonty.

Le *hatsake* fait partie intégrante du système de production traditionnel sakalava, mais à l'époque on le pratiquait seulement sur de petites surfaces. Son développement, dans la région d'Antsalova et plus précisément dans la forêt de Tsimembo, est directement lié à la chute de la production rizicole de la plaine de Bemamba (³⁰.) La quantité produite au cours des deux premières années a attiré les collecteurs. Le maïs est ainsi une alternative à la mauvaise récolte du riz, d'où l'extension rapide des défrichements entraînant la quasi – disparition de la forêt de Tsitiha.

VIII.3 - Les rapports inter ethniques et leur évolution

Les migrants jouent aujourd'hui un rôle incontournable dans la gestion des ressources naturelles car ils constituent à peu près 70% de la population totale (DIRASSET, 1991). Comme ils souhaitent faire fortune le plus vite possible, on tend souvent à les présenter comme constituant le principal danger pour la préservation des ressources naturelles locales.

²⁹ Du Nord au Sud, nous avons les villages d'Antseranandaka, Ambalakida, Misevo, Ankilikombo, Mahazoarivo, Ambalakazaha, Befaroratra, Ankirijifoty, Andranovoribararata, Beoro

³⁰ Bemamba : une réserve de chasse (arrêté n° 0129 - SEHAEF/DIR/FOR du 13 janvier 1972) mais également le grenier à riz de la région d'Antsalova.

Pourtant, il serait injuste de simplifier abusivement la situation, comme le font certains intervenants dans la région, en opposant caricaturalement les Sakalava (qui seraient de grands protecteurs de l'environnement) aux migrants qui seraient des destructeurs invétérés. Le vrai problème réside en réalité dans l'opposition entre agriculteurs et éleveurs.

La plupart des éleveurs sont des Sakalava, mais d'anciens migrants qui ont réussi sont devenus également des grands éleveurs. Par ailleurs, à cause du déclin de l'élevage bovin, beaucoup de Sakalava n'ont plus de troupeau et s'adonnent à d'autres activités telles que la pêche et l'agriculture. C'est ainsi que les rivalités ethniques, à peu près inexistantes autrefois, se sont développées à cause de la raréfaction des ressources.

VIII.3.1 - Conflits entre agriculteurs et éleveurs

Ils ont pris une grande ampleur depuis longtemps à l'ouest de la forêt de Tsimembo. A l'époque du pois du Cap, dans la vallée du Manambolo, Bemamba avait été déclaré terrain de parcours de zébus (³¹). Quand le pois du Cap n'a plus eu de débouché, tout le monde s'est orienté vers la riziculture à Bemamba. Les litiges entre agriculteurs et éleveurs se sont alors multipliés. Les autorités de la Sous Préfecture d'Antsalova ont dû intervenir, en 1975 (Simila, 1996) pour interdire aux éleveurs de faire paître leurs zébus à Bemamba pendant la saison rizicole. Par la suite, les pâturages d'Ambereny ont été les plus utilisés.

Depuis que les anciens salariés des exploitants forestiers à Soanierana Ambereny se sont installés comme agriculteurs, les éleveurs se heurtent de nouveau au problème de pâturages. Ces nouveaux occupants ont délimité 800 ha dont 200 ha à aménager en rizières, sur des terrains de parcours en principe réservé aux zébus.

Depuis 1997, ces migrants ont commencé à abandonner les *hatsake* pour s'adonner de plus en plus à la riziculture. Leur emprise sur l'espace va donc très probablement augmenter. Tous les ans, les riziculteurs se plaignent de la divagation des zébus, affirmant que les éleveurs vont jusqu'à détruire leurs clôtures pour aider les zébus à dévaster leurs champs. D'où leur projet, très ambitieux, véritable défi lancé contre les éleveurs, visant à aménager au moins 10 ha de rizières irriguées sans clôture.

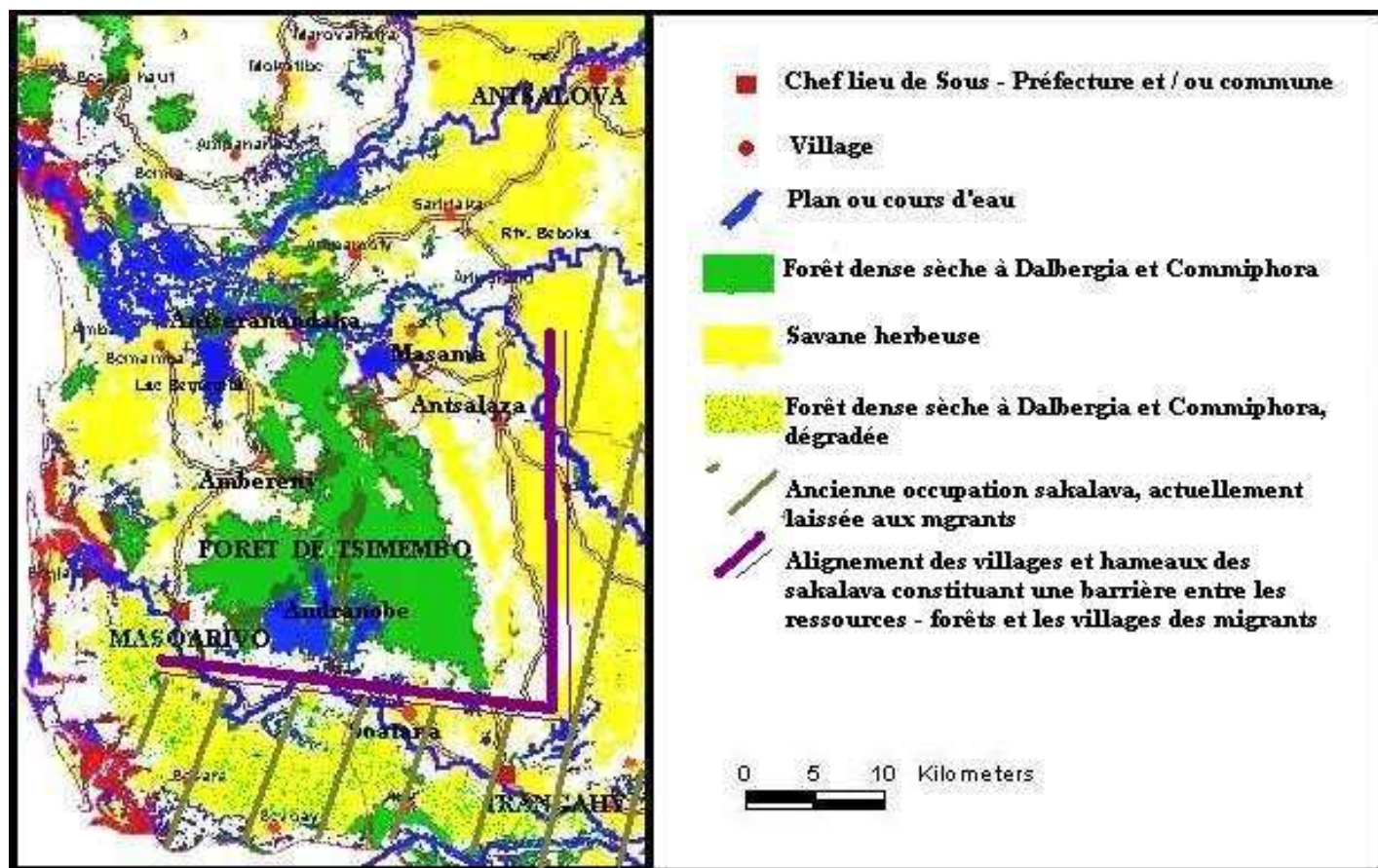
³¹ Les lignages suivant se sont installés à l'Ouest de Tsimembo à la recherche de pâturage : Antiharea à Ambereny, Vangovato à Mahavono, Ranotoaky à Antsiriry, Satria à Ambereny

Lors des multiples réunions pour résoudre le problème des déprédations de culture par les zébus, aucune solution durable n'a été trouvée. Cependant, les éleveurs ne semblent pas vouloir se laisser faire, et ils commencent à utiliser davantage les pâturages forestiers. La multiplication de cette pratique a même contribué à provoquer la désaffection des *hatsake* car, désormais, il faut non seulement sarcler, mais aussi confectionner de fortes clôtures pour que les zébus ne puissent y pénétrer.

VIII.3.2 - Réactions sakalava face aux flux migratoires :

- *Des stratégies d'encerclement pour limiter l'expansion des territoires conquis par les migrants.* Depuis la formation du royaume *maroseragna* du Menabe (Lombard, 1988), le grand mouvement sakalava de migration vers le nord, aux immenses pâturages, ne s'est jamais interrompu. Cette possibilité de partir chaque fois que survient un problème a provoqué chez les Sakalava du Menabe une habitude qui peut surprendre de la part d'un groupe combatif et courageux, voire agressif en cas de difficulté avec des voisins migrants. Au lieu de gérer le conflit en s'appuyant sur le fait qu'ils sont originaires, on constate souvent qu'ils préfèrent laisser la place à leurs voisins migrants conflictuels, pour chercher, plus loin un lieu plus tranquille pour faire paître leurs troupeaux. Mais parfois, ce repli peut être stratégique. C'est « *la reconquête de l'espace à partir de la périphérie* » dont parlent Fauroux et Randriamidona (1997) dans leur monographie de Tsiandro, dans le Bemaraha, à une soixantaine de kilomètres à vol d'oiseau de Tsimembo. Les autochtones semblent céder devant les avancées des migrants et s'éloignent de leur terroir en partie conquis par ceux-ci, mais ils s'éloignent de façon très ordonnée afin de former un cercle bien fermé interdisant tout accroissement ultérieur des territoires récupérés par les migrants. On trouve une situation de ce type dans la partie sud de la périphérie du massif forestier de Tsimembo. La plupart des Sakalava ont abandonné le chef lieu de *fokontany* de Soatanà en louant leurs cases aux migrants et ils sont partis s'installer à Ambato, Bejea, Tsiambakay (cf. fig. n° 12 : Croquis de la reconquête de l'espace dans le sud de Tsimembo). Ces nouveaux villages s'interposent entre les terroirs des migrants de Soatanà et la forêt. Les migrants ne peuvent plus étendre leur terroir dans ces directions et ne peuvent même plus se procurer du bois dont ils ont besoin sans demander l'autorisation des Sakalava.

**Fig. n 12 : CROQUIS DE LA RECONQUETE DE L'ESPACE DANS LE SUD DE
TSIMEMBO**



Fond de carte : Programme Bemaraha

- *Une revitalisation des cérémonies traditionnelles tom pontany* : Des anciennes cérémonies sakalava et vazimba concernant la gestion des ressources naturelles, qui tombaient en désuétude, ont été récemment réactivées. C'est le cas notamment du *loa-drano*. Il s'agit d'une cérémonie qui marque l'ouverture de la saison de pêche. Tous ceux qui veulent exploiter le plan d'eau concerné doivent participer à cette cérémonie. Ils apportent des dons sous formes de rhum et de riz ou d'argent, de zébus parfois. C'est une occasion pour rappeler les interdictions et le rôle des ancêtres par l'intermédiaire du *tompondrano* dans la gestion des ressources ichtyologiques.
- *Une multiplication rapide des phénomènes de possession de type tromba* ⁽³²⁾ apparaît aussi. Les possédés diffusent généralement des messages à contenu très conservateurs qui imposent aux malades venus les consulter de respecter plus strictement les anciens *fady*. C'est le cas d'Ampihamy - Bemamba où beaucoup de rizières ne sont plus cultivables, en partie sans doute parce qu'on a oublié de gérer l'environnement comme on le faisait autrefois. La possession *tromba*, ainsi que des actes mystérieux (noyade suspecte d'un migrant qui ne respectait pas les interdits) visent sans aucun doute à répandre l'idée qu'il faut en revenir aux anciens interdits et au contrôle par les *tom pontany* sakalava de l'accès aux ressources naturelles.
- *Parfois sous l'impulsion d'un Projet ou des autorités locales* ou même à la suite d'une initiative villageoise, on voit se constituer des Associations visant à revaloriser les traditions et les pratiques conservatrices. C'est le cas notamment à Andranobe et Masamà. Andranobe bénéficie de la présence de l'ONG Peregrine Fund qui favorise l'application de la GELOSE. Cette ONG s'est appuyée sur le pouvoir traditionnel du chef de lignage (*Mpitan-kazomanga*). Son personnel a valorisé les traditions de la zone et a généralement pris le parti des autochtones contre les migrants jugés moins bons conservateurs de l'environnement. Il en est de même à Masamà. Les administrateurs de la Commune Rurale d'Antsalova ont essayé de mobiliser les habitants pour revaloriser les traditions en s'appuyant sur la gestion de leur environnement qui constitue actuellement un enjeu économique considérable avec le lac et les forêts environnantes.

³² Selon Jaovelo Dzao (1996), *tromba* signifie à la fois le rite de possession, l'esprit possesseur et le médium possédé

Chapitre IX

LES EXPLOITATIONS FORESTIERES

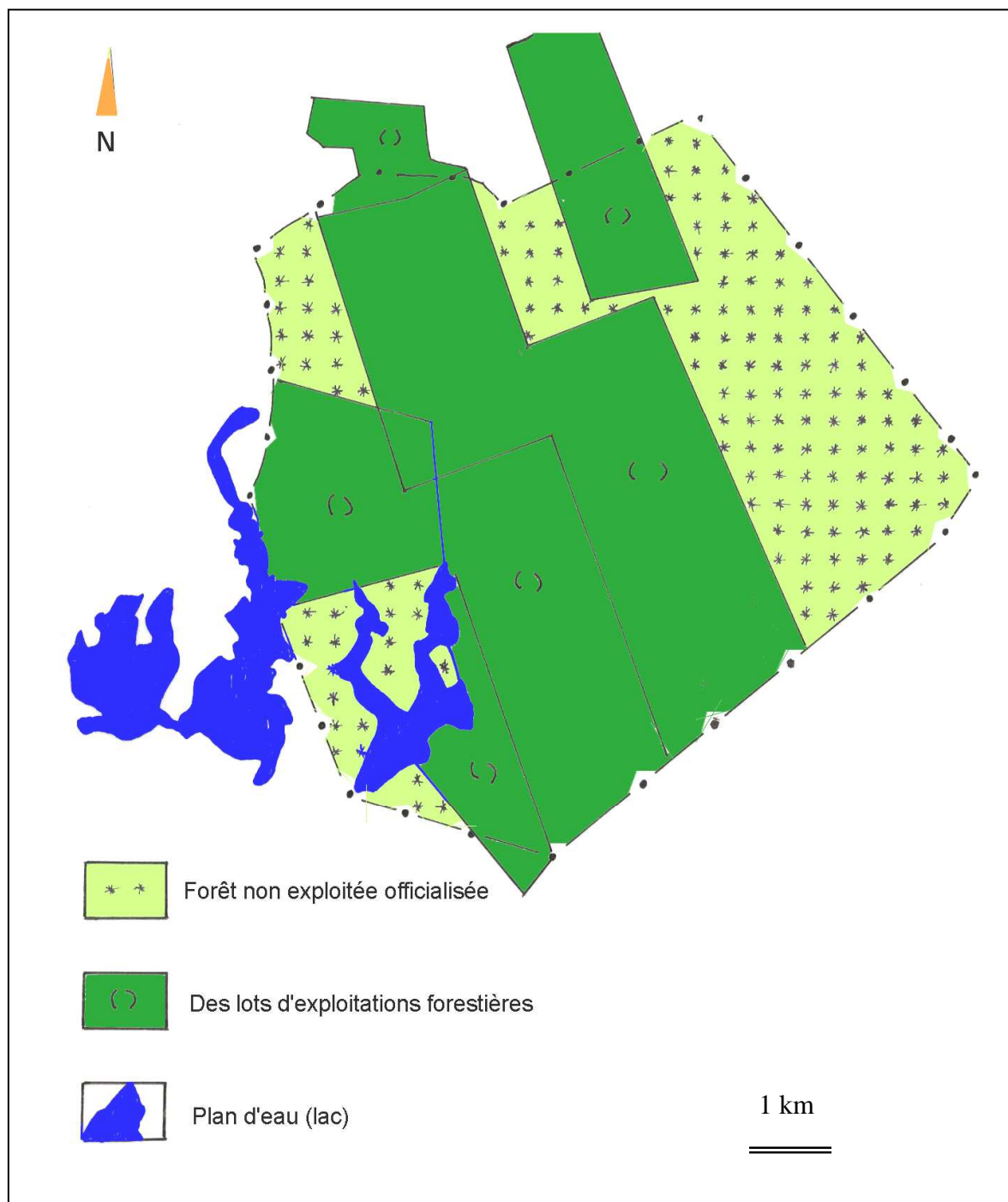
(Document de base Inventaire forestier, CFPF 1997 sur Tsimembo)

Parler de l'exploitation forestière pour le massif forestier de Tsimembo peut sembler paradoxale car il est stipulé, dans l'arrêté de classement, une claire interdiction de mise à feu, de défrichement, de culture du sol et de toutes formes de prélèvement. Pourtant, la plupart des autorisations délivrées correspondaient à des lots à l'intérieur de la Forêt Classée de Tsimembo (cf. fig. n° 12 : Forêt Classée de Tsimembo et les lots d'exploitations forestières). Des anomalies se dégagent de ce premier constat.

- ⇒ La répétition sur les mêmes lots : la compilation des différentes cartes de localisation des exploitations forestières montre une superposition des lots octroyés. La réalité terrain souligne l'absence de l'Etat. Tous les exploitants forestiers ont travaillé systématiquement dans la partie sud du massif, c'est à dire dans la Forêt Classée. Il en résulte plusieurs caractéristiques nouvelles de la forêt.
- Une menace de surexploitation du Hazomalania voyroni (8 pieds dans 17 lots), il est à signaler que la forêt de Tsimembo a fourni la plupart des *hazomalany* pour le marché malagasy depuis 1950 avec l'exploitation de la Société FIMPAMENA qui a expédié ses produits par boutre depuis le port de Masoarivo soit vers le nord (Maintirano et Majunga), soit vers le sud (Morondava et Toliara). Le *hazomalany* était la seule espèce exploitée au départ mais, on y a ajouté d'autres espèces tel que le *katrafae* (Cedrelopsis grevei), le *manary* (Dalbergia sp.), . . . Le *hazomalany*, malgré l'interdiction, est de plus en plus recherché, non seulement sur les grands marchés mais également par les paysans. Toutes les cases de Soanierana - une vingtaine - ont été construites à partir des planches de *hazomalany* des murs aux toitures. De même pour les cercueils des gens de la région.
 - Une quantité encore importante d'espèces commercialisables encore exploitables (20 m³/ha en moyenne)
 - Un foisonnement de sentiers provoque une forte luminosité dans les strates arbustives et herbacées. D'où la densité élevée du sous bois avec une propagation facile des lianes et d'épineux,
 - Une régénération naturelle et en stades juvéniles des essences de valeur abondante dans l'ensemble (22 tiges / ha en moyenne)

Fig. n° 13 : Forêt Classée de Tsimembo et les lots d'exploitation forestière

Source : CFPF (modifié)



⇒ De l'exploitation privée aux pratiques illicites : les ouvriers, qui écoulaient clandestinement du bois, ont fini par constituer un réseau qui assure actuellement la satisfaction des besoins de toute la région. Dans les villages importants (par exemple les chefs lieux de fokontany) de l'Ouest de Tsimembo, on trouve toujours un ou deux individus qui vendent des planches et des madriers. Ils s'approvisionnent du côté d'Ambereny. Dans la partie orientale du massif, l'achat de bois travaillé est rare. Les habitants utilisent des bois ronds pour les différentes constructions. Des salariés forestiers Temoro et Betsimisaraka se déplacent de village en village. Ils sont payés en zébus.

PARTIE III

MIGRANTS DE PLUS EN PLUS

DOMINANTS MAIS TENDANCE

VERS UNE UNIFORMISATION DES

SYSTEMES DE PRODUCTION ET

UNE ACCELERATION DE LA

DESTRUCTION

Chapitre X

L'ACCELERATION DES FLUX MIGRATOIRES ET DE LA TRANSGRESSION DES REGLES

X.1 - Les causes de migration vers le Bemaraha

Le rythme des migrations vers le Bemaraha et vers la partie basse située entre le Manambolo et la Soahany n'a cessé d'augmenter au cours des trente dernières années pour de multiples raisons complémentaires. Parmi celles - ci, on peut d'abord mentionner la poursuite des anciens mouvements migratoires qui permet à des nouveaux migrants de rejoindre leurs parents installés sur place depuis longtemps. Plusieurs désastres naturels ont contribué à accélérer ces mouvements anciens :

- le *kere* (la famine) qui a frappé le sud pendant plusieurs années consécutives au début des années 90,
- le cyclone Cynthia de février 1991 qui a détruit directement (ensablement) ou indirectement des milliers d'hectares de rizières dans la plaine de Morondava (rupture du système d'irrigation de Dabara)

On peut ajouter, paradoxalement, les différents programmes de développement (PCDI de Bemaraha, Programme d'élevage par VSF, . . .) qui ont favorisé l'ouverture de la région et ont contribué à accélérer l'arrivée des nouveaux migrants. Ils étaient trop nombreux et la ressource protégée finissait par être attaquée plus brutalement qu'auparavant.

X.2 - L'affaiblissement sur longue durée du pouvoir traditionnel

Cette partie a beaucoup bénéficié des travaux encore non publiés de Fauroux (Fauroux et alii, sous presse) ⁽³³⁾.

³³ C'est une étude voulant mettre en relief l'évolution des rapports entre Sakalava Vazimba et migrants dans le Bemaraha à la fin du XX^e siècle. Elle est basée sur des monographies évolutives, des analyses des cérémonies lignagères et une synthèse d'histoire vazimba

X.2.1 - Le déclin du pouvoir lignager :

Le *mpitoka hazomanga* (le chef de lignage) sakalava est l'aîné de la lignée aînée. A sa mort, ce n'est pas son fils aîné qui lui succède, mais ses frères cadets, puis, ses cousins plus jeunes jusqu'à épuisement de la génération ancienne. Quand aucun membre de cette génération n'est plus vivant, seulement alors, on reprend l'aîné de la lignée aînée. De cette façon, on a toujours des *mpitoka hazomanga* vieux ou très vieux, suffisamment âgés et expérimentés pour accomplir leurs fonctions. Mais l'institution lignagère a subi une crise sévère depuis une trentaine d'années causées notamment par les difficultés économiques (Delcroix, 1994). Les lignages pauvres ne parviennent plus à avoir assez de bœufs pour l'organisation des grandes cérémonies lignagères. Les chefs lignagers se trouvent ainsi en situation manifeste d'échec. Ils perdent leur crédibilité et leur autorité. Ils doivent alors souvent accepter d'entrer dans les réseaux de clientèle de riches *mpanarivo* qui leur "prêtent" les bœufs dont ils ont besoin en échange de l'acceptation d'une certaine dépendance. Les *mpitoka sakalava* ont ainsi perdu beaucoup de leur prestige et de leur autorité au profit des grands *mpanarivo* (propriétaires de grands troupeaux de zébus - plus d'une centaine de têtes de bœufs) de la région qui deviennent les principaux interlocuteurs des migrants.

X.2.2 - Le déclin du pouvoir des *tompondrano*

La plupart des *tompondrano* dans les environs de Tsimembo accèdent très jeunes (quarantaine d'années - un fait constaté à Andranobe, à Antseranandaka, à Ambalakazaha, à Bejea, à Antsalaza, c'est dire dans cinq villages sur les treize visités) à cette responsabilité de gestion des ressources naturelles dans le plan d'eau et ses environs. Ils s'avèrent trop peu expérimentés et trop peu conscients de leurs responsabilités (³⁴) pour assurer correctement leur fonction qui leur imposait de trier sévèrement les demandes d'installation de pêcheurs ou chasseurs migrants. Certains se sont laissés corrompre, d'autres n'ont pas vraiment réagi devant les avancées trop résolues de certains migrants, . . .

³⁴ L'exemple des collecteurs de poissons : ils devraient avoir une autorisation délivrée par le Service de la Pêche. Pourtant, si le représentant de ce Service a délivré 14 autorisations en 1998, le *tompondrano* d'Andranobe en fait autant.

X.2.3 - Les migrants débordent de plus en plus souvent ce qui reste du pouvoir traditionnel

Dans une région qui n'avait jamais été très peuplée, comme c'est le cas du Bemaraha, les autochtones avaient toujours eu du mal à contrôler les migrants venant du Sud, de la Haute Terre et du Sud Est de Madagascar, puisqu'il était toujours relativement facile pour un nouvel arrivant de s'installer dans un espace à peu près hors de tout contrôle. L'affaiblissement considérable du rapport nombre d'autochtone / nombre de migrants a largement contribué à diminuer encore ces possibilités de contrôle. Depuis une vingtaine d'années (un peu plus ou moins selon les zones) les *tompontany* donnent quelquefois l'impression de n'avoir plus la situation en mains (Obled et Rajaonson, 1998). Cela se traduit de diverses façons :

- des migrants korao, contrairement à tous les usages, ont parfois "acheté" aux anciens détenteurs héréditaires sakalava vazimba le droit d'être désormais les *tompondrano* de tel ou tel lac et ils se servent de ce nouveau "pouvoir" à leur avantage ;
- les *tompondrano* et *tompontany* au pouvoir affaibli ne parviennent plus à freiner l'arrivée épisodique des jeunes de Belo/Tsiribihy. Ces saisonniers se comportent comme de véritables pirates - razzieurs ;
- des migrants de la deuxième voire de la troisième génération, acceptent de plus en plus mal de se voir considérer comme *mpiavy* (migrants) par des Sakalava Vazimba qui parfois, sont là depuis moins longtemps qu'eux. La situation se complique davantage (cas d'Antseranandaka et de Masamà qui se terminent par un conflit sur l'utilisation du lac de Masamà).

X.2.4 - Les conséquences de la crise du pouvoir local sur les situations concrètes dans la région de Tsimembo

- La généralisation du phénomène de dépossession des Sakalava : Les habitants d'Ambereny (migrants) exploitent plus de la moitié du massif forestier de Tsimembo. Ils continuent à exploiter les anciennes concessions des exploitants forestiers. Autour d'Antseranandaka (cf. fig. n° 13 : Croquis du terroir d'Ambalakida), les migrants riziculteurs provoquent beaucoup de dommages sur l'ensemble de la partie nord de la

forêt. Il ne reste qu'une infime partie de la forêt dont disposent les Sakalava, il s'agit de la partie orientale et méridionale.

- Des rapports ethniques qui deviennent difficiles, alors qu'ils étaient plutôt harmonieux et sereins autrefois : Les autochtones exagèrent la culpabilité des migrants en les considérant comme des grands dévastateurs de la forêt, des gaspilleurs des ressources naturelles. C'est pourquoi les habitants de Masamà ont cherché à tout prix à écarter les Korao d'Antseranandaka de la pêche dans leur lac. Du côté d'Andranobe, la situation conflictuelle de Mahavono démontre la crise de cohabitation entre migrants et Sakalava. La plupart des habitants de Mahavono sont des migrants, on essaye alors de les pousser à ne plus pratiquer la pêche sur le lac d'Andranobe. Il en est de même pour la gestion des ressources naturelles dans le cadre de la GELOSE, on a du mal à imposer la limite du périmètre à gérer pour le cas d'Andranobe. Les migrants Betsileo, occupant le village de Soanierana, ont déjà délimité un périmètre incluant une partie de la forêt à gérer selon la GELOSE - Ambohimira. Le litige réside dans le zonage et la délimitation des terroirs.

Chapitre XI

L'EVOLUTION DES SYSTEMES DE PRODUCTION VERS UN MODELE UNIQUE

XI.1 - La mise en difficulté de tous les systèmes présents

XI.1.1 - L'élevage bovin en milieu forestier : *la survie d'une activité autrefois prédominante*

Pour les Sakalava, l'élevage bovin constitue l'activité de base. Le rythme des activités est déterminé en fonction des précipitations et des contraintes qu'impose l'élevage :

- *faosa* : période sèche à températures élevées - problème de pâturage, transition vers la saison de pluies où les éleveurs se préparent pour le déplacement vers les pâturages de saison de pluies ;
- *asara* : saison de pluies ;
- *mena ahitse* : inter saison, les herbes se fanent mais le troupeau reste en bonne forme ;
- *asotry* : saison sèche où les zébus se trouvent autour du village.

Les propriétaires des grands troupeaux, qu'ils soient autochtones ou migrants, sont les personnes les plus respectées dans ce type de société. On les désigne sous le nom de *tale* (synonyme de directeur dans la société moderne) ou de *mpanarivo* (littéralement celui qui en a mille, le riche), alors que le terme méprisant de *likely* (littéralement le petit) désigne ceux qui n'ont aucun bœuf. Tout le monde, sans exception, cherche à constituer son troupeau et à en augmenter le nombre autant qu'il est possible. Les migrants eux - mêmes travaillent et accumulent dans l'espoir de devenir un jour *mpanarivo* à leur tour. Le cas des Betsileo de Soanierana Ambereny est très significatif. Ils sont en conflit permanent avec les éleveurs, notamment Sakalava. Pourtant, ils laissent leurs zébus en dépôt chez ceux - ci qui savent mieux qu'eux gérer un troupeau et, surtout se défendent efficacement contre les vols, alors que le propriétaire de quelques unités sont souvent les premiers volés.

L'élevage bovin est aussi en crise. Il s'agit probablement d'une forte décadence. Par exemple à Antsalaza, connu pour ses grands pâturages, un seul éleveur possède plus de 100 têtes de zébus. La plupart ont de 40 à 60 bœufs. A Masamà, 3 lignages seulement possèdent plus de 40 têtes.

Les membres d'un même lignage ne sont plus unis comme autrefois autour de la gestion d'un troupeau dont dépendait le prestige de tous sous le contrôle du "*hazomanga*" (chef de lignage). Désormais, les stratégies sont de plus en plus "indépendantes", du style "chacun pour soi".

A l'ouest de la forêt de Tsimembo, à Ambalakazaha, on ne compte que 7 éleveurs ayant plus de 400 zébus. Ce sont des propriétaires de grandes rizières qui pratiquent sur de grandes surfaces sur brûlis.

Le déclin de l'élevage bovin résulte :

D'une forte propagation des maladies,
De l'affaiblissement des normes sociales traditionnelles,
De la recrudescence de vols de bœufs,
Des conflits entre agriculteurs et éleveurs.

- les maladies :

Les anciens éleveurs ne connaissent que le "*boka*" (une dermatose - une maladie hématozoaire transmis par des tiques, fréquente dans l'élevage en milieu forestier). Actuellement, plusieurs maladies bien connues sont fréquentes comme le "*beharika*" (le charbon bactérien - l'Athrax), le "*besoroky*" (le charbon symptomatique dû au Clostridium chauvei) qui fait des ravages tous les ans en juin et juillet, le "*linta*" (Fasciola gigantica, parasite nécessitant un traitement périodique). De mémoire villageoise, il n'y a jamais eu de vaccination de zébus dans la partie Est du massif forestier du Tsimembo.

- l'affaiblissement des normes traditionnelles :

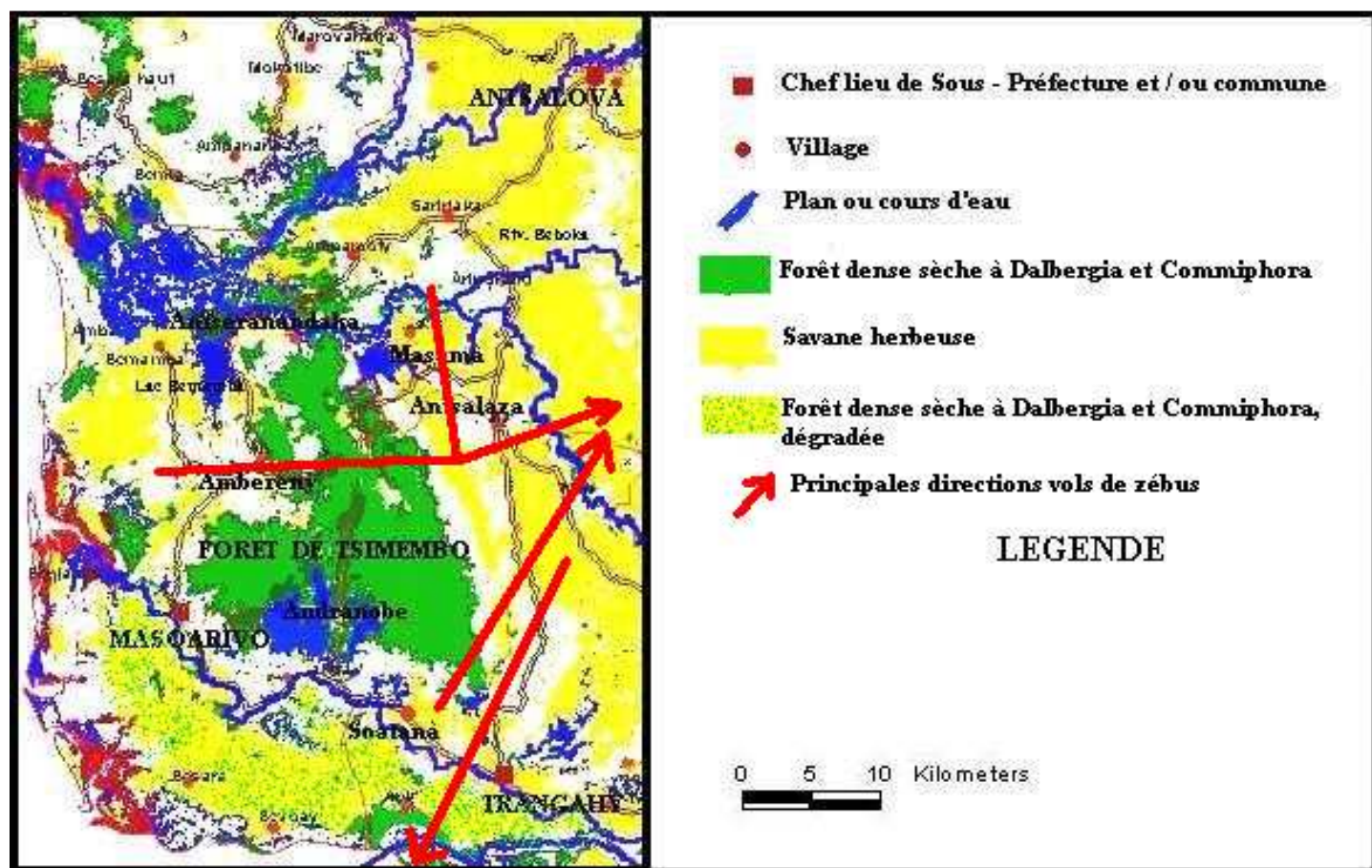
L'espace pastoral ancien était plus ou moins fermé. Seuls les membres de la communauté circulaient dans les pâturages. Petit à petit, les "étrangers" ont eu accès au terroir et même au "*kijà*" (point de rassemblement journalier du troupeau) qui était autrefois strictement interdit aux personnes étrangères. Le contrôle est devenu difficile et les vols se sont multipliés. Par ailleurs, les jeunes (célibataires) n'acceptent plus de les anciennes règles du jeu, ils ne se

sentent plus propriétaires des troupeaux de leurs parents. Le rassemblement quotidien des zébus (*manandroky*) n'est plus bien assuré. Les jeunes qui devraient être responsables de cette tâche préfèrent donner la priorité à la pêche qui est beaucoup plus capable de constituer une source d'argent à court terme. Les zébus, qui autrefois gérés au niveau du lignage, constituent de plus en plus une propriété individuelle. Les marques d'oreille lignagères (*sofin'aomby*) ne sont plus une fierté, le blason du clan ; des jeunes n'y voient qu'un moyen de repérer les interdictions de mariage (on ne peut pas se marier avec quelqu'un dont la famille a la même marque d'oreille, car cela serait considéré comme de l'inceste, même si la parenté véritable est éloignée). Un de nos informateurs dans le village d'Ankilifolo, dit même que, chose inimaginable quelques années auparavant, des jeunes en arrivent à voler les zébus de leurs parents pour satisfaire leurs besoins d'argent.

- la recrudescence de vols de bœufs :

Deux types de vols de bœufs sont fréquents dans la région : la *razzia* (*mandraoke* qui signifie, littéralement, "ramasser") et le *hala-pamaky*, au cours duquel on vole seulement un ou deux zébus, le plus souvent pour le manger rapidement. Les bœufs volés dans le cadre du

Fig. n° 14 : PRINCIPALES DIRECTIONS DES VOLS DE BŒUFS



Fond de carte : Programme Bemaraha

mandraoke se dirigent dans deux directions principales (cf. fig. n° 14 : Principales directions des vols de zébus), le nord et l'est, c'est à dire vers les Tsingy, lieu impénétrable où les voleurs cachent leurs butins en étant sûrs qu'ils ne seront jamais retrouvés. Le marquage des zébus a lieu toute l'année pour faciliter le repérage du bétail quand il est volé. Même les veaux sont marqués.

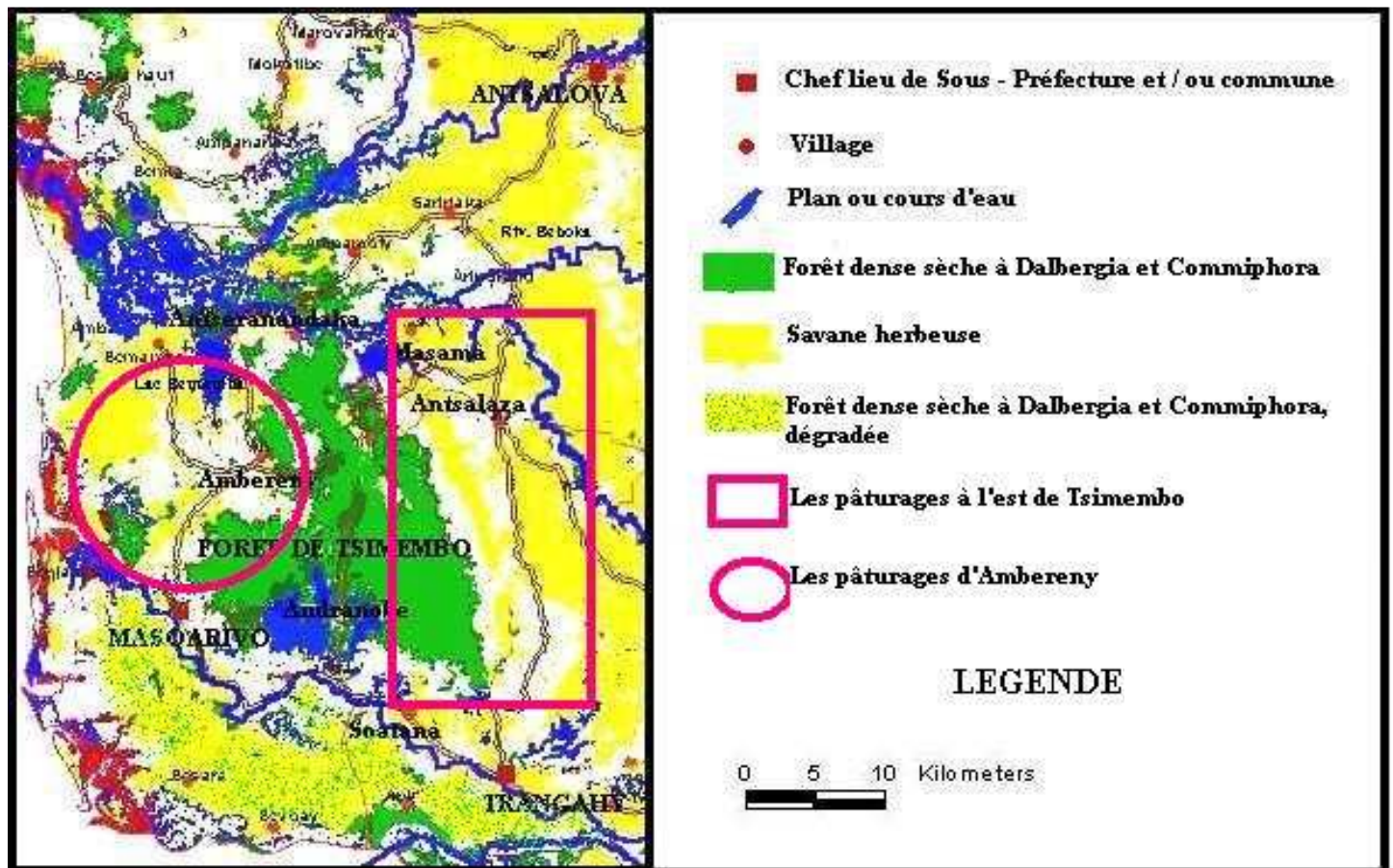
- la menace de surpâturage saisonnier:

A l'est de la forêt de Tsimembo, l'élevage domine nettement parmi les autres activités. La répartition spatiale des activités est bien nette dans le temps et dans l'espace et ne suscite aucun litige important. A Antsalaza, la zone de culture à l'est du village (la route reliant Antsalova - Bekopaka constitue une ligne de séparation) est libérée par les troupeaux à partir du mois de janvier. A ce moment, les repousses sur les pâturages sont déjà assez hautes pour les zébus et l'eau suffit pour le repiquage dans les terrains réservés aux cultures.

A Masamà, bien que les champs de culture se trouvent dans les pâturages, les litiges sont négligeables car on consent à la confection de clôture pour les cultures. Mais dans ce cas, on a déjà une menace saisonnière de surpâturage notamment autour du lac. La riziculture est tellement développée que les zébus n'ont plus accès aux anciens pâturages de saison sèche. Autour du lac de Masamà, les rizières sont clôturées sur 7 km environ. Les zébus ont très peu d'accès au lac dans les très rares endroits non cultivés.

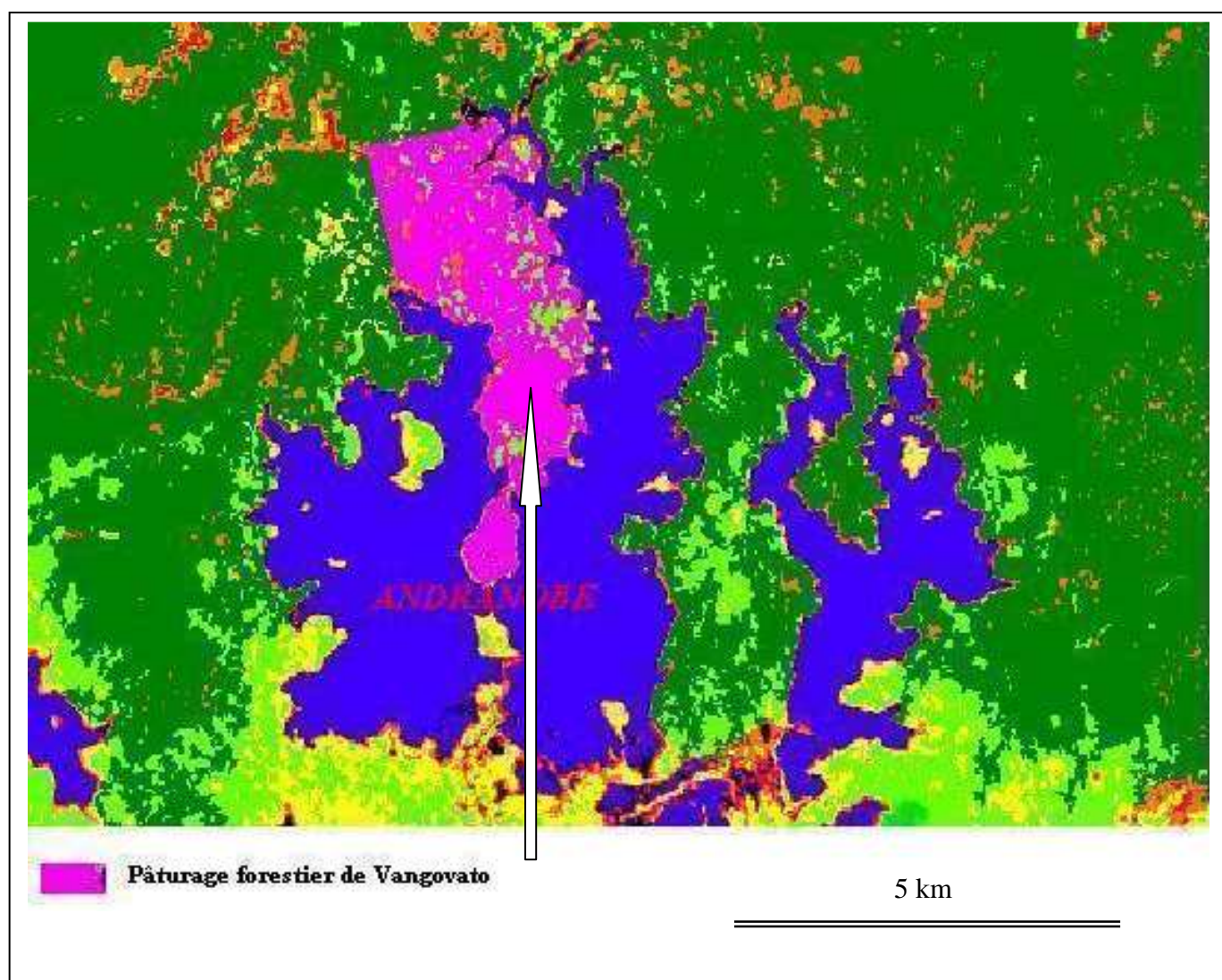
A l'ouest de Tsimembo, les principaux pâturages se trouvent autour d'Ambereny (cf. fig. n°15: Le pâturage de saison de pluies autour d'Ambereny.) Dans chacun d'eux, les campements de bouviers sont devenus des habitations permanentes à cause du développement des cultures sur brûlis autour de la plaine de Bemamba. C'est le cas d'Ankirijifoty et de Beoro, occupés par des Sakalava ainsi qu'Andranovoribarakata habité par des Korao. Il est alors logique qu'éclatent des conflits avec les agriculteurs car c'est pour éviter la divagation des bœufs dans les cultures autour de Bemamba qu'on a choisi les pâturages d'Ambereny. Avec l'extension des terrains colonisés par les jujubiers, quelques éleveurs peuvent garder leurs troupeaux tout près de Bemamba, notamment dans la partie nord, aux environs d'Antseranandaka en saison sèche.

Fig. n° 15 : LES PATURAGES DE SAISONS DE PLUIES



Fond de carte : Projet Bemaraha

Fig. n° 16 : UN PATURAGE FORESTIER DANS LA PARTIE SUD DE TSIMEMBO



Pour résoudre les conflits avec les agriculteurs, les éleveurs utilisent davantage les pâturages forestiers ou les savanes intra - forestières. Cette pratique fait partie également d'une stratégie contre les divagations de zébus.

- les bœufs semi - sauvages (*omby henja*) sont laissés dans la forêt (cf. fig. n° 16 : Un pâturage forestier dans la partie Sud de Tsimembo)

Dans l'Ouest de Madagascar, le *donake* est le procédé traditionnel pour la capture et la domestication des zébus sauvages (Randriamidona, 1996). La fréquence de cette pratique est un indicateur du nombre important des bêtes qui vivent dans la forêt. Les zébus sont devenus sauvages car les contrôles exercés sur eux sont très lâches. Ces bœufs sont très difficiles à

voler et, au fond, il n'est pas très difficile d'en récupérer une bonne partie par le *donake*. Parfois, ce sont les propriétaires eux - mêmes qui rendent délibérément sauvages une partie au moins de leurs troupeaux. Ils procèdent au "*manimpa lamba*" (Taillade, 1997). Parfois le *donake* se fait systématiquement tous les uns ou deux ans. Dans ce cas, on essaye de limiter la capture afin de ne pas épuiser le stock dans la forêt.

Les Kabijo d'Antsalaza, en particulier, possèdent ainsi plusieurs centaines de zébus sauvages dans la forêt de Tsimembo. Il en va de même pour les Ambalavahy de Masamà.

- les boeufs domestiques (*omby mora*) sont vendus en cas de besoin (maladies, naissance, décès, cérémonies traditionnelles).

XI.1.2 - Crise des activités de cueillette

Le contexte international et la politique nationale ⁽³⁵⁾ favorisent l'apparition de projets de conservation. Pourtant, plus il y a de projets de conservation plus augmente le nombre d'interdictions pour les paysans vivant dans les aires concernées. C'est le cas de Tsimembo et ses environs qui comptent déjà trois projets de conservation : le Projet de Peregrine Fund qui vise à protéger l'Ankoay, l'aigle pêcheur ; le JWPT qui protège la sarcelle de Bernier - le *mireha*. On a également le projet Bemaraha qui gère les Aires Protégées (Parc National et la Réserve Naturelle Intégrale de Bemaraha) des Tsingy et qui fait parti d'un Programme Régional de Conservation.

Les interdits officiels s'ajoutent désormais aux anciens *fady*. Les choses interdites sont si nombreuses, que tout le monde s'est habitué, peu à peu, à les transgresser et on assiste au foisonnement de stratégies individuelles, "égoïstes" (Fauroux, 2000), qui oublient toujours plus la sagesse des prescriptions communautaires traditionnelles.

La cueillette devient de plus en plus difficile et on doit la pratiquer parfois très loin des villages. Des spécialisations dans les domaines de la cueillette et de la chasse (*tindroke*) apparaissent. A Ambereny, un village de migrants, une dizaine d'individus, pour une population de 500 âmes, se spécialisent dans la recherche de tubercules (notamment les

³⁵ Le Programme Environnemental à Madagascar va entamer, en principe, sa troisième phase à partir du début de 2004

Dioscorea maciba et les Tacca pinatifida), d'autres dans la recherche du miel. Dans les villages sakalava, comme à Bejea, nous connaissons l'existence de trois individus qui ne chassent que des sangliers, à Masoarivo nous avons rencontré un chasseur de tenrecs et un collecteur de crabes. A Masamà, trois pêcheurs sont spécialistes de la recherche d'un petit nombre d'espèces de poissons : le *menasiky* (Lethrinus sp.) et le *vango* (Chanos chanos). Les spécialistes sont plus efficaces et multiplient les prises par rapport aux chasseurs - cueilleurs épisodiques (suivant le calendrier traditionnel - la saison favorable, les villageois se lancent périodiquement à la cueillette) d'autrefois.

XI.2 - Les adaptations subies par les cinq sous systèmes

XI.2.1 - La nouvelle organisation des terroirs

La région sakalava est caractérisée depuis toujours par un système de double résidence :

- une résidence fixe à proximité des terroirs agricoles et des espaces cérémoniels (toutes les cérémonies lignagères - circoncision, demande d'enfants, demande en mariage, . . . - ont lieu là où le poteau rituel est érigé) avec un terroir pastoral de saison sèche ; il s'agit souvent d'une vallée ou d'un bas fonds accompagné d'un plan d'eau,
- un habitat secondaire saisonnier sous la forme d'un campement de bouviers dans le pâturage de saison de pluies.

Malgré les transformations du système de production, cette pratique subsiste encore. Pourtant, les critères de base qui conditionnent l'occupation de l'espace ont fortement modifié les stratégies de groupe. Une nouvelle esquisse de l'organisation des terroirs se dégage au niveau du village et de la région, rythmée par la culture de riz.

XI.2.2 - Les flux vers Bemamba

La plaine de Bemamba, grenier à riz de la région d'Antsalova, symbolise – t – elle la défaite du système de production sakalava ? C'est autour de cette plaine que s'observe la plus grande dégradation de la forêt (cf. fig. n° 8 : Croquis des défrichements autour de Tsimembo). De fait, les Sakalava ont complètement changé leur façon d'occuper l'espace.

Si les déplacements saisonniers des Sakalava les conduisaient vers les pâturages de saison de pluies, on constate actuellement un phénomène inverse. Les campements de bouviers sont devenus la résidence fixe dans la plupart des cas (à Ambereny, Ambalavao, Antsiriry, . . .). même s'ils se trouvent dans leurs anciens villages, un flux saisonnier vers les rizières devient la règle notamment à Masoarivo, à Ambalamanga, . . .

Nous sommes en présence de populations flottantes marquant peu leur environnement : dans leurs résidences secondaires, il leur est presque impossible de laisser une trace de leur passage dans le paysage (rizières inondées). Dans leurs résidences principales, les cases sont de moins en moins entretenues et les cultures sèches n'occupent que peu d'espace ou ne sont l'œuvre que d'un petit nombre d'individus.

Le terme de "populations flottantes" se justifie par l'existence d'une expression locale « *tanà velon'asara* » (village habité seulement durant la saison de pluies). On assiste à une migration tournante. Plus de 90% de la population, si on se confie à la statistique de la Commune de Masoarivo, se trouvent dans leur terroir rizicole qui est en dehors du territoire villageois durant la saison sèche. Les villages ne sont pas entièrement vidés d'hommes grâce à l'existence de la scolarisation, de l'administration et des bouviers.

Autour de la plaine de Bemamba, des migrants se sont installés, notamment depuis l'abandon de la culture de pois du Cap. Leurs villages se localisent entre la plaine et la forêt de Tsimembo. Cette dernière a enregistré une forte dégradation à cause des cultures sur abattis / brûlis que les habitants ont pratiqué notamment depuis que le terroir ne produit pas assez de riz pour une population en forte croissance.

Quant aux migrants, ils sont beaucoup plus stables car seuls ceux qui s'occupent de leurs troupeaux se déplacent vers les pâturages de saison de pluies. Ils ont adopté l'ancien schéma du système de production. Les différences se repèrent par l'importance des terrains défrichés et par le fait que les zébus sont moins nombreux.

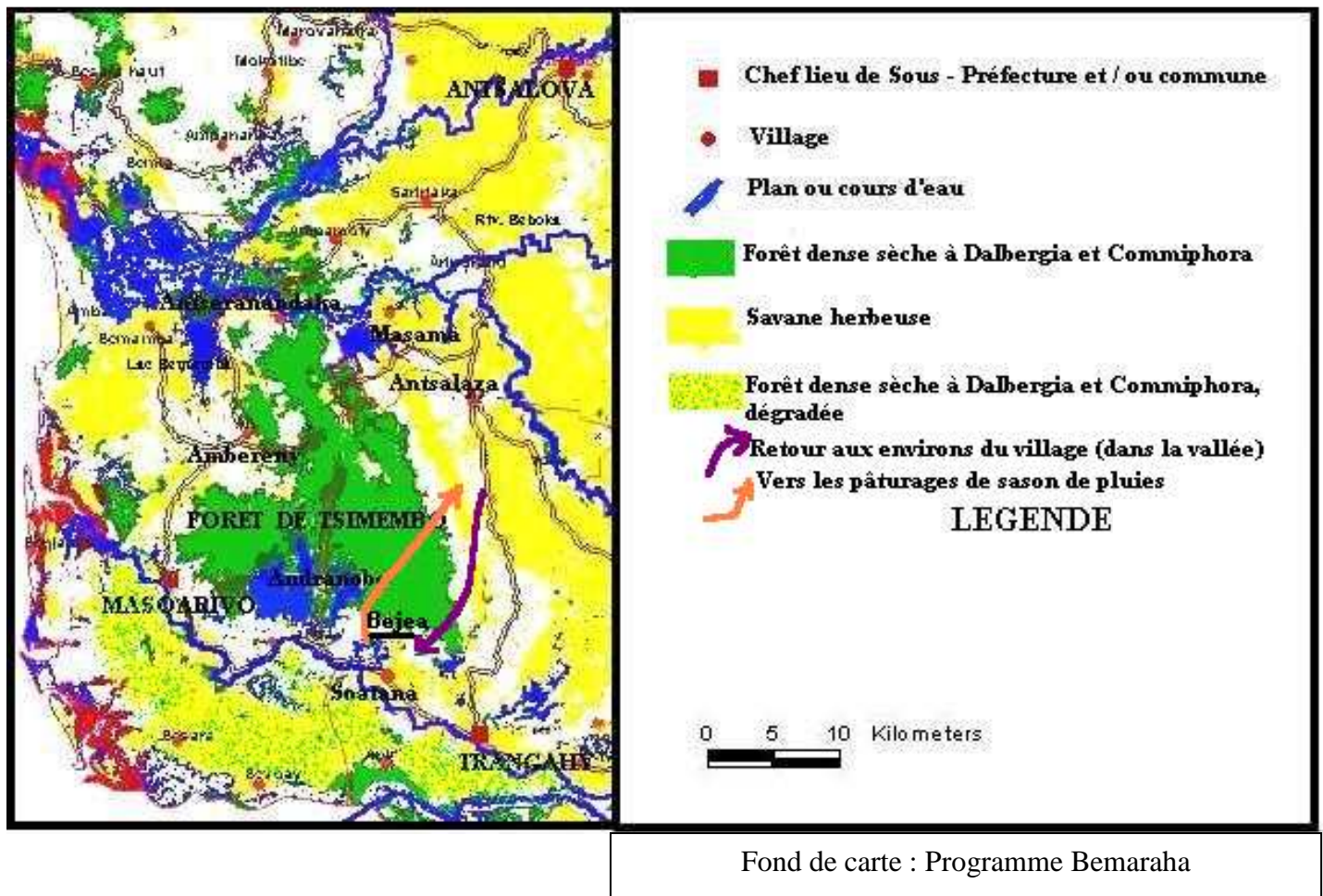
XI.2.3 - Les points de résistance de l'ancien système : affirmation de la notion de *tompontany*

Cette réaction se manifeste dans les paysages (environnement et activités), ainsi que dans l'organisation sociale (cérémonies, . . .). Elle est particulièrement visible notamment dans les parties sud et sud - est de Tsimembo (Bejea, Tsiambakay) et, notamment, là où vivent encore des groupes sakalava, plus particulièrement à la périphérie est de la forêt de Tsimembo, aux environs de Masamà.

Le paysage traditionnel est très peu façonné par les activités humaines. Très peu d'aménagements agricoles sont constatés aux alentours des villages. La grande plaine rizicole de Tsiambakay - Bejea, anciennement utilisée pour la culture de pois du Cap, bénéficie des débordements du lac Kakobo. L'anthropisation est à peine visible, sous la forme de petites diguettes. Les vraies parcelles de riz se trouvent surtout du côté de Soatanà.

Les autres activités sont plus ou moins intégrées dans le paysage naturel. Les bananiers sont plantés sur des anciennes rizières, où poussent des palmiers *kalalo* (*Phoenix reclinata*). Le riz de saison sèche est cultivé de façon à suivre le rythme de décrue aux abords des lacs. Même le *hatsake* est pratiqué dans un environnement encore forestier car on n'abat pas les grands arbres. De plus cette activité, peu répandue, s'accompagne encore d'une longue jachère.

Fig. n° 17 : MOUVEMENTS SAISONNIERS DU TROUPEAU DE BEJEA



L'élevage bovin a conservé son ancienne importance bien que le cheptel ait beaucoup diminué. Le troupeau est conduit vers les savanes de Belanela pour le pâturage de saison de pluies (cf. fig. n° 17 : Les mouvements saisonniers du troupeau de Bejea).

Le grand changement du système de production provient du développement de la pêche. Les gens de la partie sud de Tsimembo rejoignent les lacs (Kakobo, Soamalipo, Befotaky, Ankeriky) dès l'ouverture de la pêche, au mois de juin. Quelques - uns rentrent le soir. Ce retour au village est dicté par la coutume qui interdit aux parents de dormir sous le même toit que leurs enfants pubères, alors qu'au bord du lac, ils n'ont pu construire qu'une seule case à utilisation saisonnière. Les villages apparaissent alors inhabités durant la saison sèche.

La volonté de maintenir le système ancien sakalava ou, même, de le revaloriser se manifeste surtout au niveau des cérémonies (*tromba* ou phénomène de possession, réapparition ou renforcement du *loa-drano*, . . .). Dans les villages purement sakalava, le regroupement spatial par lignage est encore de règle. C'est le cas, notamment à Bejea, à Tsiambakay, à Ankilifolo, à Masamà, . . . Ainsi, le *loa-drano*, cérémonie d'ouverture de la saison de pêche, est encore réalisé tous les ans à Masamà, Soamalipo, Befotaky et à Kakobo. A Ampihamy - Bemamba et à Ambalakazaha, après une longue éclipse, des efforts sont entrepris pour la reprendre et faire respecter les interdits qui depuis des siècles, frappent les lacs.

La forêt autrefois considérée comme un espace périphérique, réservé aux génies de la nature, lieu de cueillette et de chasse tend à devenir un véritable espace économique (vente de miel, pâturage). La notion de patrimoine pourrait être remplacée par celle de propriété.

XI.3 - Vers un système unique

La raréfaction des ressources impose une réinterprétation de l'espace qui engendre de nombreux conflits parfois graves, voire tragiques.

- ⇒ Le problème qui a surgi impliquant les habitants de Masamà provient d'une initiative de ces derniers visant à conserver l'exploitation du lac pour eux seuls et pour ceux qu'ils autorisent directement.
- ⇒ Le *lohavony*, cérémonie des prémices s'effectue au pied d'un zà (*Adansonia za*) sacré à Soatanà, Masoarivo, d'un *kirondro* à Ambalakazaha, au pied d'un tamarinier, lui aussi

sacré à Bejea, Antsalaza et Tsiambakay. Cette cérémonie consiste également à demander aux ancêtres et aux forces de la Surnature une protection contre les sangliers, contre l'inondation, contre tous les dangers. On demande aussi une année de bonne récolte.

On constate une émergence des phénomènes de possession (*tromba*) qui sont en train de revitaliser les cérémonies pour la gestion des ressources naturelles.

Une autre manifestation de la volonté de réaffirmer la vigueur du statut de *tompontany* réside sans doute dans l'interprétation locale de la politique d'autonomie régionale, poussant les Sakalava à créer des associations pour préserver ou revitaliser les traditions, même si le premier objectif affiché est avant tout économique. C'est le cas à Andranobe, Masamà et Masoarivo. Ces associations revendiquent un droit exclusif d'exploitation des ressources naturelles - ichtyologiques et forestières. Les autochtones accusent les migrants d'être responsables de la dégradation de la nature. Pourtant dans les terroirs où les migrants sont fortement implantés, ils tendent à se « sakalaviser » ⁽³⁶⁾, non seulement sur le plan culturel, mais également dans l'utilisation de l'espace pour les activités productives.

Quant aux Sakalava, bien que la volonté de réaffirmer la vigueur du statut de *tompontany* se développe, ils adoptent de leur côté le système de survie des migrants en multipliant les champs de cultures sèches. Par conséquent, une tendance à l'uniformisation des systèmes de production se dégage dans l'ensemble de la région (multiplicité des activités agricoles - agriculture, élevage, pêche - qui semblent avoir davantage la même importance bien que l'élevage bovin soit affiché comme finalité).

³⁶ Dans un souci d'intégration dans la zone d'accueil, les migrants reconnaissent les valeurs sakalava en adoptant un comportement respectant les différents interdits et les règles conçues par les autochtones.

Chapitre XII

LES NOUVELLES ATTITUDES A L'EGARD DE LA FORET

XII.1 - Les attitudes générales

Des initiatives individualistes se réalisent d'autant plus facilement que la société est en train de perdre ses valeurs ancestrales. Chacun se débrouille et développe des activités (culture sèche, riziculture, pêche) hors du patrimoine social et économique que représentait la forêt.

XII.2 - Cultures sèches

Aux environs de Masamà, tout le monde pratique les cultures sèches autour des villages et des hameaux. Les habitations se trouvent actuellement dans les pâturages ou dans les anciens lieux de pacage. On exploite davantage les savanes, alors qu'on n'y cultivait qu'une petite superficie de riz de décrue et quelques bananiers. Ailleurs, comme à Ambereny où la majorité des habitants sont des migrants, la culture de manioc en bordure de la forêt s'est développée à la place du maïs de *hatsake*. A Soanierana, un village vivait de la culture de maïs sur abattis / brûlis, nous avons compté 13 chefs de ménages sur 21 qui s'adonnent entièrement à leurs champs de culture associée de manioc / pois vohème / maïs, juste à proximité de leur village. Ce qui signifie que plus de 60% des ménages ont abandonné l'exploitation des sols forestiers pour la culture (cf. fig. n° 19 : Les activités des ménages de Soanierana)

XII.3 - Riziculture de saison de pluies

La riziculture de décrue ou de saison sèche avec un début d'irrigation est pratiquée aussi bien par les migrants autour de Bemamba, que par les Sakalava vers Masamà. Elle est dictée surtout par le mouvement des eaux, devenu de plus en plus aléatoire. Quant à la riziculture *asara* (saison de pluies), elle correspond à des aménagements nouveaux et à des projets en cours de réalisation à Antsalaza et à Soanierana. Elle se pratiquait dans les vallons des pâturages de saison de pluies et n'occupait qu'une petite portion des terrains car l'élevage prédominait. A l'heure actuelle, des aménagements de rizières *asara* se multiplient même dans les territoires de grand élevage des Sakalava, comme à Antsalaza. Il en est de même pour Soanierana – Ambereny où un grand projet d'aménagement rizicole est mis en œuvre par des

migrants Betsileo. Dans le village, environ le tiers des chefs de ménages se préparent à ce projet et ont déjà abandonné les *hatsake*. D'autres s'orientent vers des activités autrefois considérées comme ayant un caractère religieux ou cérémoniel : la collecte de miel et la pêche.

XII.4 - La pêche

Les lacs autour de Tsimembo sont devenus un enjeu économique important. Les Sakalava y revendiquent un droit exclusif, mais la situation est de plus en plus compliquée et il devient difficile d'y voir clair dans les litiges opposant les différents lignages sakalava entre eux ou opposant les Sakalava à diverses catégories de migrants, dont certains ont ce statut, sur place depuis plusieurs générations. Seule est claire la menace de surexploitation des lacs. La population grossit durant la saison sèche quand la zone est à peu près accessible notamment aux charrettes.

XII.5 - Transport par charrette

Rares sont les véhicules qui circulent dans la région. Les paysans priorisent ainsi l'achat de bœufs de trait. Les charrettes assurent le transport des produits jusqu'au port de boutre de Masoarivo ou bien vers le Sud à Aboalimena pour les produits à évacuer sur Belo / Tsiribihy. On transporte également par charrette la production rizicole de Bemamba vers Antsalova.

XII.6 - Recours aux bois de savanes pour satisfaire les besoins secondaires

Le *vantaza*, c'est un abri provisoire que l'on construit pendant la saison du riz *asotry* (saison sèche) pour surveiller les cultures ou pour pêcher dans les lacs. On le construit avec des espèces de bois trouvées dans la savane (*sely* - *Grevia selinaomby*, *namoloana* - *Foetidia retusa*, jujubier - *Ziziphus mauritania*), des chaumes et des feuilles de palmiers (*Borassus madagascariensis*, *Bismarckia nobilis*, *Hyphaene shatan*).

Les diguettes des rizières sont fixées avec les branches qui n'ont pas été utilisées lors de la construction du *vantaza*. Elles permettent de protéger les plants contre les attaques des poissons herbivores - les tilapia - et de ralentir la descente de l'eau.

Les clôtures des rizières sont obligatoires pour éviter la divagation des zébus. Les bois utilisés sont surtout des *sely*, *namoloana* et jujubiers.

XII.7 - Les éleveurs

Les pâturages ont souvent des limites naturelles : de l'eau pour une presqu'île, ou de la forêt pour les savanes intra - forestières. La destruction de la forêt met en danger ce type d'élevage. par exemple, une piste charretière et les layons des pétroliers sont des issues de plus pour les voleurs de zébus.

Le choix de pâturage est conditionné par la présence de point d'eau. pendant la saison sèche, les presqu'îles des grands lacs (*sondron-tany*) non cultivées sont occupées par les zébus. Les troupeaux se déplacent aussi dans les savanes arbustives de Grevei selinaomby piquetées de Tamarindus indica.

La capacité de charge pastorale d'une forêt étant moins élevée que celle des savanes (³⁷), mais elle offre beaucoup de sécurité notamment contre le vol. Le pâturage appartient fréquemment à un seul lignage. Bien que les autres habitants, quel qu'il soit, puissent y exercer leurs droits d'usages, l'éleveur bovin qui l'exploite comme pâturage protège le milieu et est considéré comme propriétaire.

La culture de riz sur les lacs occupe une grande place dans la région. Les zébus y sont conduits seulement pour y être abreuvés. Pendant les pluies, les clôtures protégeant les cultures sèches se multiplient autour des hameaux. Bien que l'élevage bovin ait beaucoup régressé, tous ces changements dans le paysage poussent les éleveurs à exploiter davantage les pâturages forestiers et les savanes intra forestières.

XII.8 - La sédentarisation des défricheurs

La sédentarisation des défricheurs apparaît clairement à l'ouest de la forêt de Tsimembo. Les nouveaux venus ne reconnaissent pas les droits antérieurs sur les anciens brûlis forestiers.

³⁷ “ La forêt représente plus un refuge qu'un véritable pâturage ” (Granier, 1992)

Ainsi, la jachère est de moins en moins pratiquée, et on assiste au développement de cultures qui ne sont pas trop exigeantes comme le manioc et les arachides.

La jachère est seulement pratiquée avec des cultures permanentes : bananiers, manguiers, cocotiers, . . . Elle est obligatoire sur les sols forestiers, après, 5 ou 6 années d'usages agricoles, les paysans plantent alors des espèces pérennes avant de laisser le terrain en friche pendant deux ou trois ans. Le maïs est de moins en moins cultivé à cause de son exigence en matière fertilisante. Les paysans optent pour d'autres spéculations d'où le développement du terme *baiboho* (sans aucune relation avec les sols de *baiboho* de l'Ouest de Raison, 1980) autour de Tsimembo. Il correspond à des superficies occupées par les cultures de manioc et d'arachides ou des champs permanents.

XII.9 - Les stratégies égoïstes

A certains égards, les paysans semblent s'intéresser de moins en moins à la forêt qui n'arrive plus à jouer son rôle de régularisateur qu'elle avait dans le système traditionnel. La forêt ne représente plus un intérêt commun. Une diminution de la cohésion sociale se dégage à cause d'une émergence des stratégies "égoïstes" (Fauroux, 2000). Beaucoup d'exemples de ces stratégies apparaissent. A Andranobe, l'ouest et le nord du lac Soamalipo sont sous le contrôle d'un grand éleveur de Mahavono. Il en va de même autour du lac Befotaky, à Masamà et à Antseranandaka. Un cas d'usurpation de titre a même été rencontré : alors que la gestion des ressources naturelles revient au chef de lignage, le fils du défunt chef de lignage (*hazomanga*) s'est permis de garder pour lui personnellement dans le cadre d'un transfert de gestion des ressources naturelles vers la communauté.

DISCUSSIONS

Vers "l'illusion du local"

La situation actuelle de libre accès aux ressources naturelles, "à cause du refus de se soumettre aux réglementations officielles et à cause de l'effritement certain des règles et des institutions locales ou traditionnelles" (ONE 1998) a provoqué une forte dégradation de la forêt. La politique nationale malagasy opte pour le transfert de gestion des ressources naturelles renouvelables aux communautés locales, d'où la loi n° 96 - 025. La tendance à impliquer de manière effective les communautés locales dans cette gestion connote une valorisation du système ancien, le traditionnel dont on comprend aujourd'hui qu'il avait quelques vertus pour la conservation avant que n'interviennent les dysfonctionnements des dernières années.

Mais, aux alentours de la forêt de Tsimembo, "malgré la remise en vigueur de cultes anciens, un retour aux sociétés supposées traditionnelles est désormais impossible" car ". . . elles ne sont plus organisées en communautés d'usagers qui participaient à un même système de gestion des ressources" (Boutrais 2000).

Le retour vers le local semble être ainsi une illusion, du fait que, d'abord, on a des sociétés composites (les autochtones Sakalava ne représentent qu'aux environs 30% de la population totale), souvent confrontées à des problèmes d'organisation interne, puis les individus tournent le dos aux forêts et s'orientent vers l'extérieur, notamment les centres urbains ou les activités d'agriculture, de la pêche. Les paysans présentent des comportements de quelqu'un qui marque un certain désintérêt à l'égard de la forêt.

Des difficultés prévues dans la mise en œuvre de la GELOSE et d'autres approches dites participatives (Gestion Communautaire des Forêts, Gestion Participatives des Forêts)

Dans la GELOSE, les individus sont très liés entre eux par des liens de solidarité et par un système de droits et d'obligations réciproques, en relation avec la gestion communautaire des biens du terroir à utilisation commune par le *dina*. Cela implique une revalorisation de la logique d'échange entre les membres d'une même communauté, qui a été dominée par une logique de domination incarnée par le dispositif juridico-administratif de l'Etat (ONE 1998).

On ignore la relation de clientèle dans les sociétés de l'Ouest et probablement, sociétés rurales malagasy en général. Les sociétés rurales malagasy sont fortement hiérarchisées. Le fondement du pouvoir au sein des communautés est encore capital pour réaliser un projet () ou négocier avec les membres d'une société rurale.

Le médiateur a une mission difficile. Il doit créer une dynamique positive entre la logique d'échange de la communauté de base et la logique de domination de l'Etat ou faciliter le "processus de légitimation du légal et de légalisation du légitime" (ONE 1998). L'enjeu des ressources naturelles semble encore superficiel de la part des techniciens et du personnel administratif opérant dans ce milieu. Le médiateur risque d'être submergé par les éventuels problèmes sociaux de la zone ou l'analphabétisme et le doute envers tout ce qui est paperasse ne sont pas favorable à la réalisation de ses attributions.

La dégradation de la forêt provient de facteurs non maîtrisés par la population locale :

Les permis d'exploiter sont délivrés par le Ministère ou, tout au moins, par les Services Provinciaux quand la superficie est grande (plus de 100 ha). Les paysans n'ont qu'à collaborer avec les exploitants forestiers.

La population locale étant peu nombreuse et ne s'intéressant pas au salariat, il a fallu, à Ambereny et Soanierana, faire venir des manœuvriers défricheurs d'autres régions : des bûcherons de l'Est, en particulier. L'exploitation, ayant cessé ses activités, les manœuvriers ont survécu en faisant de la culture sur brûlis.

L'espace a été colonisé par les jujubiers (Ziziphus mauritania) et les tamariniers, au point d'occuper très vite les bonnes terres autrefois affectées à la culture de pois du Cap. Les zébus sont les vecteurs de propagation par endochorie. Les jujubiers en arrivent ainsi à constituer un nouvel espace pour les cultures sur brûlis.

Les layons pétroliers ont laissé de multiples cicatrices dans les forêts de l'Ouest de Madagascar. Ils ont facilité la pénétration vers des endroits auparavant difficiles d'accès et ont facilité l'exploitation irrationnelle ou "sauvages" des forêts.

SUGGESTIONS

Il serait souhaitable d'étendre l'idée d'agroforesterie des espaces habités vers les espaces vivriers. Il s'agit d'une initiative spontanée des paysans d'Ambalakazaha et d'Antseranandaka qui mérite d'être appuyé. Planter des cultures pérennes est, en effet, une excellente manière de démontrer l'appropriation d'un espace. Des conseils sur des espèces à croissance rapide pouvant servir les ménages en besoins en bois, d'engrais vert, seraient bénéfiques.

D'autres pratiques de protection de la forêt sont intéressantes, notamment celles qui correspondent à la forêt sacrée. Elles assurent un minimum de contrôle. La forêt, perçue parfois, comme une barrière naturelle contre les vols de zébus, est soigneusement protégée (cf. fig. n° 6 Bejea).

Il serait utile d'appuyer les initiatives pour établir des exploitations agricoles hors de la forêt accompagnée par des efforts de mise en place de nouveaux espaces boisés. Cela pourrait se faire sous la forme

- de l'aménagement des plaines rizicoles : à Soanierana, par exemple, les villageois plantent des eucalyptus pour développer l'apiculture ; en même temps, ils aménagent un vaste terrain de parcours ancien pour le transformer en rizières, mais ils n'ont pas de moyen adéquat pour bien maîtriser l'eau.
- de développement des cultures sèches à Masamà.

Il faudrait concevoir et réaliser un plan d'aménagement de l'ensemble de la forêt et prévoir sur une partie de cet espace forestier une gestion communautaire (l'équivalent d'un Cantonnement de droits d'usage). ce plan a pour but d'éviter la répétition d'exploitations sur un même lot. La délimitation d'un espace forestier communautaire consiste à responsabiliser progressivement la population qui commence à perdre ses normes traditionnelles, et à appuyer à la restructuration de la société afin d'atteindre l'objectif des contrats GELOSE, qui "est de permettre la valorisation des ressources renouvelables et l'exploitation rationnelle et durables de ces ressources par la communauté rurale de base à son profit et à celui de la commune" (ONE 1998)

CONCLUSION

Il est indéniable que l'espace forestier de Tsimembo a connu une forte dégradation, mais les paysans mènent de plus en plus des activités en dehors de la forêt. Cette situation reflète également celle de la structure traditionnelle de la région. Le tissu social semble fortement menacé car les Sakalava sont actuellement moins nombreux que les migrants. On déploie cependant des efforts du côté des *tompontany* pour revaloriser et redynamiser les traditions de la région.

On ne peut pas ignorer l'absence de l'Etat sur terrain. Non seulement, la limite de la Forêt Classée de Tsimembo n'est pas matérialisée, mais on y constatait également la répétition d'autorisations d'exploitations forestières.

La situation n'est pas aussi décourageante qu'on le pourrait penser car les résultats de l'inventaire forestier mené par le CFPF en 1997 montrent que la forêt de Tsimembo dispose encore de volumes de bois exploitables. Les différents dispositifs pour une bonne gestion des ressources naturelles sont déjà en place et d'autres en cours de mise en œuvre dans la région (Projet de conservation de certaines espèces - *mireha*, *ankoay*, GELOSE, SIBE). Il est encore temps pour que ces dispositifs soient affinés selon la réalité sociale et économique des habitants.

La forêt de Tsimembo et sa zone périphérique sont très riches en matière de biodiversité, c'est pourquoi le complexe des trois lacs d'Andranobe (Soamalipo, Befotaky, Ankeriky) a été retenu dans la convention Ramsar pour les zones humides. Les lacs de Bemamba et de Masamà sont également classés Réserves de chasse depuis 1972 avec l'arrêté n° 0129 - SEHAEF / DIR / FOR du 13 janvier.

Une partie de la Réserve Naturelle Intégrale des Tsingy de Bemaraha a été érigée en Parc National. Cette décision montre la volonté d'ouvrir la région au reste du monde avec l'écotourisme. La forêt de Tsimembo et ses atouts se trouvent en complémentarité avec le Parc sur plusieurs plans - biodiversité, tradition, économique, . . . Il s'avère ainsi primordial également de protéger cet ensemble que constitue la forêt de Tsimembo avec ses lacs contre toutes formes de pressions - prélèvements illicites, exploitations non contrôlées, feux, . . .

La situation semble favorable pour une telle action (préservation) car les villageois commencent à montrer certaines attitudes favorables à une économie non liée à la forêt et s'efforcent déjà à imposer les traditions pour protéger les ressources naturelles. Pourtant, la forêt représente pour eux des intérêts économiques non négligeables par son utilisation comme pâturage. Sur le plan culturel, la prospérité de la forêt signifie valorisation des traditions.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIAN-HARIVELO H. (1997) : La gestion des stocks halieutiques dans la région d'Antsalova in Hanitriniala n° 19, Antananarivo, ANGAP pp 15
- BLANC PAMARD C. (2000) : La trame du maïs - Agriculture pionnière et construction du territoire en pays masikoro. Paris / Antananarivo, CNRS (Centre d'études africaines) / GEREM / IRD / CNRE, 138 p
- BOUSQUET B. & RABETALIANA H. (1992) : Site du patrimoine mondial des Tsingy de Bemaraha et autres sites d'intérêt biologique et écologique du Fivondronana d'Antsalova. Paris, BMZ, PNUD, Patrimoine mondial, MAB, UNESCO, 171 p
- BOUTRAIS J.P. (2000) : Gestion locale un Du bon usage des ressources renouvelables. Paris, collection latitudes 23, IRD pp147 - 152
- BRUNET (1995) : Les mots de la Géographie, coll. Dynamiques du territoire, Reclus, La documentation Française 518 p
- BUTTOUD G. (1995) : La forêt et l'Etat en Afrique sèche et à Madagascar : Changer de politiques forestières. Paris, Karthala 247 p.
- CFPF (1997) : Inventaire de la forêt classée de Tsimembo, Antananarivo, Centre de Formation Professionnelle Forestière Morondava - Projet Bemaraha, 70 p
- DEF (1996) : Inventaire Ecologique Forestier National, Antananarivo, Direction des Eaux et Forêts - Deutsche Forstservice GmbH - Entreprise d'Etudes de Développement Rural "Mamokatra" - Foiben'ny Taosarintanin'i Madagasikara, 127 p
- DELCROIX F. (1994) : Les cérémonies lignagères et la crise de l'élevage bovin extensif en pays sakalava Menabe. Marseille, EHES, thèse doct. NR Anthropologie sociale, 376 p
- DIRASSET (1991) : Régions et développement - Bilan diagnostic socio-économique et programmes à caractère local et participatif pour la dimension sociale du Développement. Vol. I : Etudes Régionales. Faritany Mahajanga
- FAUROUX E. & RANDRIAMIDONA (1997) : Monographie du village de Tsiandro (Bemaraha). CNRE / ORSTOM, 35 pages
- FAUROUX E. (1987) : Le bœuf dans la vie économique et sociale d'un village vezo : les nouveaux pâturages forestiers de la région de Salary, in Aombe 1 : Elevage et société, ERA - MRSTD / ORSTOM pp 85 - 132
- FAUROUX E. (1997) : L'histoire du peuplement du Bemaraha. Brève approche. Toliara, CNRE / ORSTOM 4 p

- FAUROUX E. (1999) : Les structures micro locales du pouvoir dans les villages de l'Ouest malgache, Toliara - VSF / IRD, 19 p
- FAUROUX E. (2000) : Les vicissitudes du droit foncier sakalava dans l'Ouest malgache à la fin du XX^e siècle. Antananarivo, CNRE / IRD (Publication provisoire) 18 p
- FAUROUX E. (sous presse) : A la recherche des structures micro locales du pouvoir. La méthode "A+", sans questions ni questionnaires. Son application à Madagascar. CNRE / IRD 157 P + Annexes
- FIANINA Z. (en préparation) : Les Kabijo d'Ambalarano, mémoire de maîtrise de géographie Université de Toliara.
- FIELOUX M. & RAKOTOMALALA L. (1987) : Développement agricole et transformation des territoires pastoraux. In Fieloux M., Lombard J. "Elevage et Société. Etude des transformations socio-économiques dans le Sud - Ouest malgache. L'exemple du couloir d'Antseva". Antananarivo / Paris MRSTD / ORSTOM pp 61 - 83
- FLORET C. & PONTANIER R. (1991) : Recherches sur la dynamique de la végétation des jachères in La jachère en Afrique tropicale. Paris, ORSTOM, pp 32 - 46
- GEREM (2001) : Atelier de restitution des travaux du Programme GEREM à Toliara
- GOEDFROIT S. (1998) : A l'Ouest de Madagascar. Les Sakalava du Menabe. Paris, Karthala - ORSTOM, 530 p
- GRANIER (1992) : Etude des conséquences sur les écosystèmes du développement des cultures dans les systèmes pastoraux. Antananarivo, projet UNESCO / Bemaraha 43 p
- JAOVELO Dza (1996) : Mythes, rites et transes à Madagascar. Ambozontany 39 p
- LANGRAND O. (1996) : Guide des oiseaux de Madagascar - Delachaux et Niestlé. Lausanne-Paris.
- LEBIGRE J.M. et PETIGNAT H. (1997) : Répertoire des plantes du Sud - Ouest de Madagascar, Feuilles DYMSET n° 1, 38 p
- LOMBARD J. (1988) : Royaume sakalava du Menabe : Essai d'analyse d'un système politique à Madagascar, 17^e - 20^e. Paris, ORSTOM Coll. Travaux et Documents n° 214, 151 p
- MOIZO B. (1997) : Des esprits, de tombeaux, du miel et des bœufs : Perception et utilisation de la forêt en pays Bara Imamono in Milieux et sociétés dans le Sud - Ouest de Madagascar, Colle CRET, Bordeaux pp 43 - 46
- MORAT P. (1973) : Les savanes de l' Ouest de Madagascar. Paris, mémoires ORSTOM n° 68, 235p

- NARIMANANTSIORY R. (1998) : Utilisation des ressources naturelles de l'aire protégée des Tsingy de Bemaraha. Projet Tsingy de Bemaraha / Fanarena, 30 p
- OBLED S. & RAJAONSON H. (1998) : Etude des systèmes de production - Tsingy de Bemaraha. Antananarivo, CERG2R
- ONE (1997) : Connaissez mieux l'ONE (Dépliant)
- ONE (1998) : Manuel GELOSE, Antananarivo, ONE / CERG2R / CIRAD - Forêt, 26 p
- ONE (1999) : GELOSE, Antananarivo, SIMP Hitsikitsika, 23 p ;
- PROJET BEMARAHHA (1996) :
- RABARISON R. (1996) : Developing the community-based wetland conservation project : Sociological studies and community motivation
- RAISON J.P. (1980) : Naissance et devenir d'une petite agriculture commerciale sur les baiboho de l'Ouest malgache in Changements sociaux dans l'Ouest malgache. Paris, ORSTOM pp189 - 215
- RANDRIAMANARIVO (1999) : L'activité charbonnière dans les économies paysannes (axes routier Andranovory - Tuléar RN 7) in Sociétés paysannes, transitions agraires et dynamiques écologiques dans le Sud Ouest de Madagascar. CNRE / IRD Paris, Antananarivo pp 211 - 225
- RANDRIAMIDONA P. (1996) : Le "DONAKE" - Techniques traditionnelles de domptage des zébus sauvages dans le Menabe. Paris, INALCO, mémoire de DEA, 77p
- REAU B. (1997) : Dégénération de l'environnement forestier et réactions paysannes. Les migrants tandroy sur la côte ouest de Madagascar. Université de Bordeaux III, UFR Géographie, thèse doct., 350 p
- SALOMON J.N. (1987) : Le Sud - Ouest de Madagascar - Etude de Géographie physique. Université d'Aix - Marseille 998p
- SIMILA (1996) : Fiche de terrain sur Ambalakazaha. Projet Bemaraha
- TAILLADE J.J. (1997) : Les dynamiques dans la gestion de l'espace et des ressources naturelles sur les interfluvies de l'Ouest malgache. Université P. Valéry Montpellier, UFR III, Doct. Géographie, 345 p
- TERRIN S. (1998) : Usages alimentaires et technologiques des végétaux spontanés dans la région de la forêt des Mikea (Sud - Ouest de Madagascar). CNRE / Université Paris XII, ORSTOM. 87 p + annexes.

ANNEXES

ANNEXE I : Arrêté de classement
(Inventaire - Forêt Classée de Tsimembo)

Par arrêté n° 694-MPR/FOR du Ministre d'Etat chargé de la Forêt malgache et du reboisement national, en date du 7 mars 1963, est constituée en forêt classée la forêt de Befotaka - TSIMEMBO d'une superficie de 13.990 ha environ, située dans la sous-préfecture d'Antsalova, Province de Mahajanga, délimitée comme suit et telle au surplus qu'elle est figurée au plan annexée au présent arrêté.

Soient les points :

- A = Bifurcation de la piste Masoarivo - Antsalaza et de la route Antsiriry - Antsalaza
- B = Bifurcation de la route Antsalaza-Masoarivo et Antsalaza - Soatanà
- C = Point géodésique d'Ankarabe (coordonnée Laborde X = 796.588 m ; Y = 196.965 m)
- D = Point géodésique d'Antokazo (coordonnée Laborde X = 790.365 m ; Y = 202.830 m)
- E = Intersection par la piste Antokazo - Bejea d'une droite d'orientation 146 grades issue du point géodésique d'Antokazo
- F = Bifurcation des pistes Bejea - Antokazo et Bejea - Soatanà
- G = Extrémité Sud - Est du Lac Befotaka aux plus hautes eaux (à 3.250 m de F sur une droite d'orientation 45 grades issues de ce point)
- H = Croisement de la piste qui, d'Antokazo se dirige vers l'Ouest par l'extrémité Nord du Lac Befotaka et de la piste qui de Masoarivo rejoint la route Antsiriry - Antsalaza.

Les limites de la forêt classée sont :

Au Nord : la route d'Antsiriry - Antsalaza entre les points A et B ; la droite BC

A l'Est : les droites CD et DE

A l'Ouest : les droites FG et GH ; la piste route d'Antsiriry - Antsalaza entre les points H et A
Est réservée une servitude de passage de dix mètres le long des pistes, point H - Antokazo et Soatanà - Antsalato.

La mise à feu, le défrichage, la culture du sol, l'exercice de droits d'usage et la récolte des produits naturels sont interdits à l'intérieur de la forêt classée.

ANNEXE II : Réserves de chasse de Bemamba et Masamà

Date de création : arrêté n° 0129 - SEHAEF / DIR / FOR du 13/01/72

Superficie : non définie

Réglementation : seule la chasse des habitants riverains est autorisée pendant la période d'ouverture de la chasse (saison sèche). Le gibier chassé ne peut être commercialisé.

Faritany : Mahajanga

Fivondronana : Antsalova

Source : Bousquet et Rabetaliana (1992)